



THE BOSTON PUBLIC LIBRARY

JOAN OF ARC COLLECTION

3999905785 3778



W 909.

2 12

A 6

1166

HISTOIRE DE CHARLES VII.

TOME PREMIER.

David de Guilly



A PARIS, Quay des Augustins.

Chez { DIDOT., à la Bible d'or.
NYON fils, à l'Occasion.
DAMONNEVILLE, à saint Etienne;
SAVOYE, rue S. Jacques, à l'Espérance.

M. DCC. LIV.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

44/02

E 34

U.1

Page of the

1/1/02

22/10/02

11



Auteurs & Memoires sur
 lesquels on a travaillé à
 l'Histoire de Charles VII.

Histoire de France de Me-
 zeray.

Histoire de France de Serre.

Histoire de France de Duplex.

*Recueil des Rois de France de
 du Tillet.*

Chronique de Normandie.

*Schisme d'Occident de M. Maim-
 bourg.*

Dignité de Cardinal d'Aubry.

Histoire de la Franche-Comté.

Interêt des P. de M. Rohan.

*Histoire d'Espagne de du Ver-
 dier.*

Histoire d'Allemagne de Prade.

*Chronique de France de Belle-
 forest.*

Histoire d'Orleans.

Histoire de Sainte-Marte.

Chronique de Bretagne.

Histoire d'Angleterre de Du-
chesne.

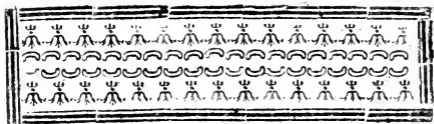
Chronique de France de Monf-
trelet.

Histoire de Charles VII. Alain
Chartier.

Histoire d'Ecosse.

Histoire de Lorraine.

Histoire de France de du Hail-
lan.



P R E F A C E.

ON entreprend non seulement l'Histoire du regne de Charles. VII. mais encore celle des six dernières années du regne de Charles VI. par que ce fut dès ce temps-là que le Prince, dont nous écrivons la vie, prit en main le gouvernement de l'Etat; excité à le faire par la foiblesse d'un pere incapable de regner. Avant que d'entrer en matiere, on trouve à-propos de donner une idée de l'Etat, où se trouvoit la France au commencement de l'année 1417. par rapport à ce qui composoit pour lors la Mo-

PREFACE.

monarchie Françoisse, aux Princes ses Feudataires, & enfin aux Puissances voisines.

Il s'en falloit beaucoup que le Royaume de France n'approchât de l'étendue de pays qu'il occupe aujourd'hui ; mais aussi étoit-il bien différent de l'Etat où on l'avoit vû sous Hugues Capet, le premier Roi de la troisième race, & la tige de la Maison royale. La valeur de Philippe Auguste, la politique de quelques-uns de ses successeurs ; & la prudence de Charles V. l'avoient agrandi de plusieurs Provinces. Il étoit pour lors composé de sept, qui étant unies les unes aux autres, formoient déjà l'une des plus florissantes Monarchies de l'Europe. L'Isle de France, la Picardie, & l'Orleanois

PREFACE.

Étoient les trois premières, & l'ancien patrimoine des Rois. La Normandie suivoit, qui avec l'Anjou, le Maine & la Touraine, étoit le fruit de la valeur de Philippe Auguste. La Champagne & le Dauphiné étoient l'ouvrage de la politique & du bonheur de Philippe de Valois. Enfin le Languedoc avoit été uni à la France par un traité que Louis IX. avoit conclu, avec autant d'adresse que de bonne fortune.

Charles VI. regnoit pour lors, Monarque destiné suivant les apparences à un règne glorieux; mais qui s'étant laissé dominer par ses passions, en étoit devenu la victime. Il étoit tombé dans une cruelle maladie, dont les accès furieux lui ôtoient la

P R E F A C E.

raison. Source inépuisable de guerres & dinfortunes.

Il étoit âgé de quarante-neuf ans, & il avoit commencé à regner à douze. Il avoit époufé en 1389. Isabelle, fille d'Etienne Duc de Baviere Ingolstat, & de Thadée de Milan.

Le Roy avoit eu de ce mariage, trois fils & cinq filles. Louis l'ainé, Dauphin & Duc de Guienne, avoit quelques tems gouverné l'Etat; puis étoit mort de poison en 1415. fans avoir laissé d'enfans de Marguerite, fille du Duc de Bourgogne. Jean Duc de Touraine, fecond fils du Roy, avoit succédé à Louis son frere à la qualité de Dauphin. Il avoit voulu comme luy prendre en main le gouvernement du Royaume, plus foible & moins habile encore.

PREFACE.

que son aîné. On l'avoit marié à Jaqueline, fille de Guillaume, Comte de Hainaut, & sa présomptive heritiere. Le troisiéme fils du Roi se nommoit Charles, Comte de Ponthieu. C'est lui que la Providence avoit destiné à porter cette Monarchie presqu'au degré d'élevation, où nous la voyons. Il étoit déjà marié à Marie d'Anjou, fille de Louis II. Roy de Sicile.

Il ne restoit plus à la Cour que Catherine, la dernière fille du Roy, Princesse d'une beauté & d'une douceur incomparable, l'objet des tendresses du Roy & de la Reine. Jeanne, l'aînée, avoit épousé Jean VI. Duc de Bretagne. Marie, la seconde, s'étoit faite Religieuse à Poissi, dont elle fut ensuite Prieure. Isabelle

P R E F A C E.

la troisième, Veuve en premières nocces de Richard II. Roy d'Angleterre, & femme en secondes de Charles, Duc d'Orleans, étoit morte dès l'an 1409. Enfin Michelle, la quatrième, avoit été donnée en mariage à Philippe de Bourgogne, Comte de Charolois fils aîné du Duc de Bourgogne. Le bon Roi Charles VI. au milieu de toutes ses infirmités, avoit eu néanmoins une Maîtresse, dont étoit née une fille qu'on nomma Marguerite; qui ne fut point reconnüe, & qui épousa Jean de Harpedène, Seigneur de Belleville, Gentilhomme assez peu connu dans le monde.

Depuis long-tems la France n'avoit point été remplie d'un si grand nombre de Prin-

PREFACE.

ces du sang. On les divisoit en huit branches. La maison d'Orleans étoit la première, dont Charles, Duc d'Orleans, étoit le chef. Louis, Duc d'Anjou, Roy de Sicile, à la tête de la seconde: la Maison de Berry, qui étoit la troisième, n'avoit que deux filles. Jean, Duc de Bourgogne, étoit le chef de la branche de ce nom. La cinquième étoit réduite à Jean II. Duc d'Alençon. Jean I. Duc de Bourbon, étoit le chef de la sixième. Enfin les Maisons d'Artois & de Dreux, reconnoissoient pour leurs chefs, la première Charles Comte d'Eu; la seconde Jean VI. Duc de Bretagne.

Les Ducs de Bourgogne, de Bretagne & de Bourbon étoient les trois plus puissans.

PREFACE.

Feudataires de la Couronne. Les deux derniers ne possédoient point de terres qui n'en relevassent ; mais le Duc de Bourgogne étoit souverain de la Franche-Comté, & de plusieurs autres terres dans les Pays-Bas. Ce Duc & le Duc de Bretagne estimoient beaucoup plus leur qualité de Duc, que celle de Princes du Sang ; & en effet ils ne reconnoissoient gueres plus le Roy, que comme les Princes d'Allemagne reconnoissent aujourd'hui l'Empereur.

Le Roy d'Angleterre tenoit aussi la Guienne sous l'hommage de la France ; mais c'étoit un Feudataire d'autant plus redoutable, qu'étant presque aussi puissant que son Seigneur suzerain, il ne pouvoit se soumettre à re-

PREFACE.

lever de lui. Il avoit d'ailleurs des prétentions sur la Normandie , l'Anjou , le Maine , la Touraine , & même sur le Royaume , qui entretenoient depuis plusieurs siècles une guerre de tems en tems interrompue , & fomentoient l'antipatie des deux Nations. Henry V. étoit Roy des Anglois , jeune Prince en qui l'on remarquoit tous les vices & toutes les vertus d'Alexandre. Il avoit déjà conquis Harfleur en Normandie , & gagné la celebre bataille d'Azincourt. Il pouvoit entrer en France par la Guienne , par la Normandie , & enfin par la Picardie où il possédoit Calais & Guines.

Les autres Feudataires de la France étoient vers les Pyrénées , mais l'Angleterre étant , pour ainsi dire , une barriere en-

PREFACE.

tr'eux & la France, ils n'étoient
ses sujets que de nom. Tels
étoient les Comtes de Foix,
d'Albret, de Bigorre, d'Arma-
gnac, & de Comminges.

Les autres voisins de la
France qui n'étoient point ses
Feudataires, avoient peu de
rapport aux affaires de ce
Royaume. Sigismond de Lu-
xembourg étoit Empereur
d'Allemagne. Charles I. Duc
de Lorraine. Louis II. d'Anjou
Comte de Provence, & Ame-
dée VIII. Duc de Savoye.

Il ne nous reste à présent
qu'à dire un mot de la ma-
niere dont on faisoit la guerre
en ce siecle là.

L'usage des fortifications
n'étoit point encore établi.
Les fossez, les tours, & l'é-
paisseur des murailles, fai-
soient toute la force des Vil-
les : les hommes d'armes

P R E F A C E.

Étoient les meilleurs soldats & les plus communs. Ils étoient à peu près ce que les Romains appelloient autrefois *Milites*. Les Gentilhommes ne faisoient point de difficulté d'y entrer, & chaque homme d'armes avoit sous lui trois Archers. Ces derniers tiroient leur nom de leurs armes; & étoient à pied. Ils étoient tellement subordonnez aux hommes d'armes, qu'ils passoient pour leurs valets. Les hommes d'armes se servoient pour l'ordinaire de lances. *

* Il faut prendre garde qu'une armée de ce genre la composée de dix mille hommes, en contenoit quarante mille, compris les Archers. Les auteurs du tems n'expriment pas toujours cela clairement; c'est pourquoi nous n'avons osé le décider, cependant il y a bien des endroits où l'on voit des armées levées avec peine, qui ne montoient qu'à dix mille hommes. Sans doute que cela veut dire trente ou quarante mille, parce qu'on ne comptoit pour ainsi dire que les hommes d'armes au nombre des soldats. Il faut faire attention sur cette remarque.

PREFACE.

Il y avoit encore les Arbalétriers qui faisoient un corps d'Infanterie , & dont les armes étoient tant soit peu différentes de celles des Archers.

On attaquoit les Villes avec des machines presque semblables à celles des Romains. On les appelloit des Cranequinieres ; & c'étoient des especes de beliers , dont l'extrémité étoit de fer ; & qui étant poussez contre les murailles avec violence , les ébranloient. Cela rendoit les sieges fort longs. D'un autre côté la foiblesse des murailles étoit grande ; & il s'en prenoit autant par escalade , que par des sieges reguliers.

La Poudre à canon & les armes à feu commençoient à s'introduire dans l'Europe. Un Allemand , nommé Bertold ,
en

P R E F A C E.

en fit voir le premier l'usage en 1350. non pas qu'il en ait été l'inventeur. Il faut ici rabatre la vanité allemande. La Poudre & les canons étoient aussi communs en la Chine depuis deux mille ans, que les traits, & les arbalètes en Europe; & soit que Bertold y eût voyagé, ou qu'il l'eût appris de ceux qui y avoient été, il est sûr que c'est de là que nous vient cet art, qu'il seroit plus avantageux qu'on ignorât.

Ce Bertold fit donc de petits canons qui n'étoient gueres plus gros que des arquebuses, & dont l'effet étoit bien mediocre. Cette invention se perfectionna depuis; mais bien lentement. D'abord même on goûta davantage l'usage de certaines machines,

P R E F A C E

dans lesquelles on mettoit de la poudre, & avec lesquelles on jettoit des pierres dans les Villes. En 1380. les Genoïs servirent les premiers de canons dans la guerre contre les Venitiens. Vers l'an 1400. les Anglois firent une prise de deux vaisseaux; sur lesquels ils trouverent trois ou quatre canons. Ils furent l'ong-tems à sçavoir comment il s'en falloit servir: Enfin en 1425. Thomas de Montagu, Comte de Salisberi, foudroya le premier les murailles des Villes qu'il assiégeoit avec des canons. Ce fut au siege du Mans, comme nous le rapporterons dans son lieu, & depuis ce tems l'usage s'en multiplia à l'infini, sur tout des bombardes, qui étoient de gros canons courts, mais dont

PREFACE.

l'effet étoit aussi différent de celui de l'artillerie d'aujourd'hui ; que ces premiers , canons étoient au dessus des anciens beliers.





SOMMAIRE

DU

PREMIER LIVRE.

L' Ambition des Maisons d'Orleans & de Bourgogne est la source des malheurs de la France, durant le regne de Charles VI. Jean Dauphin de France s'attache au parti du Duc de Bourgogne, & la Maison d'Orleans n'est tirée de ce peril éminent que par la mort du Dauphin. Charles son frere lui succede, & est entierement gouverné par le Roy de Sicile. & le Connétable d'Armagnac, les deux principaux partisans.

SOMMAIRE.

de la Maison d'Orleans. Portrait de Charles Dauphin de France, qui fut ensuite le Roy Charles VII. Le Connétable choque violemment la Reine. Il l'envoie en exil à Tours. Cette Princesse médite une furieuse vengeance, & se propose d'y comprendre le Dauphin. Elle appelle à son secours le Duc de Bourgogne qui assiège Paris avec cinquante mille hommes. Son entreprise éhoïe, mais il enleve la Reine à Tours avec une diligence & un bonheur incroyable. Le Roy d'Angleterre descend en Normandie & en soumet la plus grande partie à sa domination. Liladam, fameux Bourguignon surprend Paris avec huit cens chevaux, & l'on y fait un massacre qui n'avoit point eu d'exemple jusques là que dans les Vêpres Sicilien-

SOMMAIRE.

nes, & qui n'en a eu depuis que dans la saint Bartelmi. Le Connétable & le Chancelier sont massacrez. On s'assure de la personne du Roy; mais du Chatel enleve le Dauphin, & cela rend la guerre éternelle. La Reine & le Duc de Bourgogne font leur entrée dans Paris où le carnage recommence. Le Roy d'Angleterre acheve de se rendre maître de la Normandie. Roüen lui ouvre ses portes après avoir signalé sa fidelité & la valeur de ses habitans. Le Dauphin & le Duc de Bourgogne s'efforcent en vain de traiter avec les Anglois. La fierté de leur Roy engage le Duc à s'accommoder avec le Dauphin. Ses favoris embrassent avidement cette occasion pour se venger de ce Prince. Histoire de la fameuse entrevüe de Montereau, où

SOMMAIRE.

le Duc de Bourgogne est indignement assassiné. Suites effroyables de ce crime. La Reine & le nouveau Duc de Bourgogne font la paix avec le Roy d'Angleterre, lui donnent en mariage Madame fille du Roy, & violent les loix fondamentales de l'Etat, en le déclarant l'héritier présomptif de la Monarchie. Le Roy d'Angleterre prend Melun que Preaux & Barbazan défendent trois mois; & il se rend maître de Paris où il entre avec le Roy & les Reines. On fait le procès au Dauphin. Il est déclaré Criminel de leze-Majesté, déshérité & banni. Le Dauphin en appelle à Dieu & à son épée. Il envoie demander du secours en Ecosse, où on luy en accorde. Il pacifie le Languedoc; mais Louvet, son favori le fait entrer à son insçu dans l'entreprise du Comte de Pentieure.

SOMMAIRE.

L'histoire de la Conjuration de ce Comte qui arrête prisonnier à Chantoceaux le Duc de Bretagne. Les Bretons le forcent de le mettre en liberté en assiégeant Chantoceaux au nombre de cinquante mille hommes. Le Comte finit ses jours dans la misere. Le Dauphin se raccommode avec le Duc de Bretagne qui abandonne son parti presque aussitôt. Le Roi d'Angleterre passe en Angleterre, & le Dauphin gagne la bataille de Baugé où le Duc de Clarence est tué. Le Roy d'Angleterre revient en France. Il prend Meaux après un siege opiniâtre : mais dans le moment de sa plus grande élévation, il tombe malade & meurt. Charles VI. lui survit peu & Henri VI. fils du Roy d'Angleterre est proclamé à Paris Roy de France & d'Angleterre.

HISTOIRE



HISTOIRE

DE

CHARLES VII.

LIVRE PREMIER.

Qui contient ce qui s'est passé de plus considérable dans la Monarchie Françoisé, depuis l'année 1417, jusqu'au 21 Septembre 1422, que ce Prince monta sur le Thrône.



—
1417.
 A maladie dans laquelle le Roi Charles VI. tomba dans son Voyage de Bretagne de l'année 1392. ne fut pas seulement fatale à cet infortuné Prince ; elle plongea

Tome I.

A

le Royaume dans des malheurs & épouvantables, qu'il ne dût sa conservation qu'à un miracle visible. Cette maladie ôtoit à ce Roi l'usage même de la raison, & le rendoit par conséquent incapable du Gouvernement. L'ardeur de régner sous son nom, éleva l'un contre l'autre, Louis, Duc d'Orléans, Frere du Roi, & Jean, Duc de Bourgogne, son Cousin germain. D'effroyables guerres civiles signalerent leur ambition, & le Duc de Bourgogne désespérant de l'emporter, s'abandonna à ce comble de fureur, de faire massacrer le Duc d'Orléans. Ce parricide rendit ce Prince exécration à toute l'Europe, & fut l'origine de la plus sanglante querelle qui eût encore déchiré la France. Le Roi, qui dans l'intervalle de sa maladie avoit d'assez bons momens, tâcha en vain de reconcilier les enfans du Duc d'Orléans avec le Duc de Bourgogne. Leur ressentiment étoit éternel; ils s'étoient souvent expliquez, que leur ven-

geance ne pouvoit être assouvie ———
 que par le sang du meurtrier de 1417.
 leur pere.

Toutes les grandes maisons de France se partagerent, & s'attachèrent à l'un des deux partis. La justice sembloit être de celui de la Maison d'Orléans; mais la puissance du Duc de Bourgogne balançoit le crédit de ses ennemis.

Jean, Duc de Bourgogne, petit-fils du Roi Jean, possédoit les deux Bourgognes, & les Comtez de Flandres & d'Artois. Il avoit la mine fiere, le regard hautain, la taille médiocre, mais bien prise, & le corps endurci aux fatigues de la guerre. Il avoit de l'esprit; mais il ne s'en servoit que pour élever son ambition; & les plus grands crimes ne l'effrayoient pas pourvû qu'il la pût remplir. Il étoit brave, impétueux. On l'avoit surnommé, *Sans-Peur*; & si ses amis convenoient qu'il étoit quelquefois facile avec eux, ils avouoient qu'avec les étrangers, c'étoit le plus impérieux de tous les hommes.

— 1417. La Bataille d'Azincourt, qui fut si funeste à la France, fut avantageuse à ce Duc. Charles, Duc d'Orléans, y fut fait prisonnier. Jean, Comte d'Angoulême son frere, étoit depuis long-tems en ôtage en Angleterre, & le Duc de Bourgogne voyant ce parti si affoibli, s'attacha à gagner le Dauphin, & y réussit.

Jean, Dauphin de France, Duc de Tourraine, ressembloit au Duc de Bourgogne par les mauvaises qualitez. Il avoit de plus un grand penchant à la débauche & à la profusion. Le Duc de Bourgogne lui avoit fait épouser sa cousine Jacqueline de Baviere, fille & héritiere de Guillaume, Comte de Hainaut, de Hollande, de Zelande & de Fricse. Il se servit de cette Princesse pour attirer le Dauphin dans son parti. En effet, ce jeune Prince se déclara hautement pour le Duc de Bourgogne.

On crut à la Cour que la Maison d'Orléans alloit succomber; & il paroissoit qu'elle n'avoit jamais été

si proche de sa ruine. Le Duc d'Orléans & le Comte d'Angoulême étoient retenus en Angleterre. Philippe d'Orléans, Comte de Vertus leur frere, étoit un jeune homme de treize ans, incapable de remplir leur place, & le Duc de Bourgogne alloit être reçu dans Paris & prendre possession du gouvernement, si le Roi de Sicile, qui jusques-là s'étoit contenté de se déclarer pour la Maison d'Orléans, ne se fût ingéré de se mettre à sa tête, & de conduire lui-même ses affaires.

Louis II. d'Anjou, Roi de Sicile, Duc d'Anjou, Comte de Provence & du Maine, étoit également recommandable par les droits qu'il avoit sur le Royaume de Naples, par la qualité de Prince du Sang, par les grands biens qu'il possédoit, & par son mérite, qui le distinguoit autant que tous ces autres avantages. Il n'avoit pas été plus heureux que Louis I. son pere, à tenter la conquête de ce Royaume, & il étoit revenu en

— France jouir paisiblement de ses
 1417. revenus qui étoient immenses. Il
 s'étoit d'abord attaché au Duc de
 Bourgogne qui l'avoit flatté de l'ai-
 der à recouvrer Naples ; & pour
 gage de leur amitié, Louis d'An-
 jou, Duc de Calabre son fils, de-
 voit épouser la Princesse Catheri-
 ne, fille du Duc de Bourgogne.
 Ce Duc avoit fait plus. Il avoit
 envoyé cette Princesse au Roi de
 Sicile, afin que suivant l'usage de
 ce tems-là, elle fût élevée auprès
 de celui qui lui étoit destiné pour
 époux : mais le meurtre du Duc
 d'Orléans étoit arrivé sur ces en-
 trefaites, & l'énormité de cette
 action donna de l'horreur au Roi
 de Sicile pour le Duc de Bourgo-
 gne. Il fit partager à la Princesse
 de Bourgogne la peine qui étoit
 dûe au crime de son pere. Il la
 renvoya avec honte à ce Prince,
 déclarant qu'il ne lui feroit ja-
 mais reproché, d'avoir mêlé son
 sang avec celui d'un Prince si per-
 fide.

Le Duc de Bourgogne avoit

d'autant plus ressentit l'infamie de ce traitement , qu'il avoit vû sa fille ne pouvoir s'en consoler. Elle pleuroit tous les jours sa honte ; elle en féchoit de douleur : enfin elle en mourut à Gand , & le Duc de Bourgogne qui l'aimoit tendrement , en parut long-tems désespéré.

Le Roi de Sicile se jetta aussitôt dans le parti d'Orléans , qui fut ravi de s'acquérir un Prince irréconciliable avec son mortel ennemi. Ce Roi songea en même-tems à augmenter les ennemis du Duc de Bourgogne. Il avoit une fille aînée , nommée Marie , d'une beauté si achevée , & d'un esprit si au-dessus de son âge , qu'elle étoit l'admiration de la France. Le Roi de Sicile l'avoit accordée dès l'an 1410. avec Jean de Baux , Prince de Tarente , le plus considérable Seigneur du Royaume de Naples , & par conséquent infiniment utile au Roi de Sicile ; mais il n'eût pas fuscité , en mariant sa fille à ce Prince , un ennemi au

— Duc de Bourgogne. Il rompit donc
1417. le Traité qu'il avoit fait avec le
Prince de Tarente , & offrit sa
fille à Charles , Comte de Pon-
thieu , qui étoit pour lors le troi-
sième fils du Roi ; encore que ce
jeune Prince n'eût que douze ans ,
que sa fille n'en eût que huit , &
que selon les apparences , le Comte
de Ponthieu , qui avoit deux aî-
nez mariez , & qui paroissoit un
esprit fort simple , ne fût pas des-
tiné à une grande fortune. Le
Roi , qui étoit alors dans son bon
sens , consentit avec joye à cette
alliance. Le Roi de Sicile donna
une dot fort considérable à sa fil-
le , & le Comte de Ponthieu épou-
sa Marie d'Anjou en 1413. Il est
vrai qu'on ne permit aux époux
de consommer le mariage qu'en
1416.

Le Dauphin Louis étoit mort de-
puis ce tems-là sans enfans. Jean
son frere lui avoit succédé , &
le Comte de Ponthieu s'étoit ap-
proché d'un degré de la Couron-
ne. Après que le Dauphin se fut

Éclairé Partisan du Duc de Bourgogne, le Roi de Sicile excita le Comte de Ponthieu à se joindre à lui pour engager la Reine à soutenir la Maison d'Orléans prête à tomber. Le Comte de Ponthieu n'avoit point d'autre volonté que celle de son Beau-pere. Ils allerent trouver la Reine, & n'oublierent aucune des raisons, qui la pouvoient persuader d'entrer dans leurs intérêts.

Isabelle de Baviere, Reine de France, fille d'Etienne, Duc de Baviere Ingolstat, étoit la plus belle & la plus ambitieuse femme de son tems; mais son esprit n'égaloit ni sa beauté, ni son ambition; & elle étoit si sensible à la vengeance, qu'elle lui sacrifioit sa réputation & son intérêt. Ce défaut l'a précipitée dans des extrêmités, qui l'ont rendue odieuse à la postérité.

Elle haïssoit également les deux Partis, & elle s'étoit proposé de ne pas souffrir qu'aucun d'eux triomphât absolument, afin que son au-

1417. torité subsistât au milieu d'eux, & qu'elle fût respectée de l'un & de l'autre. Elle avoit beaucoup d'aver- sion pour le Duc de Bourgogne ; mais la nature lui avoit donné une antipatie pour le Comte de Pon- thieu son fils, qui balançoit cette haine.

Elle la surmonta cette fois, & elle convint avec le Roi de Sici- le, qu'il falloit tout mettre en usa- ge pour empêcher le Duc de Bour- gogne de venir à Paris ; mais à peine avoit-elle pris ces mesures, qu'elle fut obligée de changer sa conduite, parce qu'un événement peu attendu donna tout d'un-coup une autre face aux affaires de l'É- tat.

Le Dauphin étoit à Compiègne, & ne vouloit point revenir à la Cour sans y ramener le Duc de Bour- gogne. Il y passoit le tems dans les débauches les plus outrées, lors- qu'il tomba malade au mois d'A- vril. Sa maladie ne parut pas d'a- bord considérable ; mais elle s'aug- menta dans la suite, & le dix-huit

Avril, on le trouva le matin suffoqué dans son lit par un caterre qui lui avoit bouché la respiration. La mort d'un jeune Prince, âgé de vingt ans, étonna toute la France, & il en courut d'étranges bruits. Les plus sages publièrent que les débauches auxquelles il s'étoit adonné avec excez, avoient avancé ses jours; mais le Duc de Bourgogne ne feignit point d'assurer que ce Prince étoit mort empoisonné, & que le Roi de Sicile avoit procuré le Trône à son gendre par ce crime détestable. Il en publia des circonstances qu'on n'approfondit pas, & il dépeignit le Dauphin mourant dans des convulsions, les yeux, les lèvres, & la langue enflée. Les amis du Roi de Sicile rejetterent foiblement cette accusation, & il y en eut, qui ne voulant pas disconvenir que ce jeune Prince étoit mort de poison, imputerent ce crime à la Reine, mere dénaturée, ennemie de tous ses enfans, & qui redoutoit l'humeur bizarre & impérieuse du Dauphin.

— Ils ajoûtoient qu'elle avoit envoyé
1417. au Dauphin une chaîne d'or, qu'il
n'eut pas plutôt touchée, que la
peau lui pela, & qu'il tomba ma-
lade de la maladie dont il mourut.

Quoi qu'il en soit, sa mort re-
leva le parti de la Maison d'Or-
léans, en mettant à la tête des affai-
res Charles, Comte de Ponthieu,
le seul fils qui restât au Roi. C'est
ce Prince dont nous écrivons l'Hif-
toire, & que la providence plaça
sur le Trône par des révolutions
surprenantes. Il naquit le 28. Fé-
vrier 1402. au milieu des troubles
& des désordres, causez par les
guerres civiles. Les appanages
avoient tellement diminué le Do-
maine du Roi, qu'on ne lui don-
na pour le sien que la Comté de
Ponthieu. Il avoit quatre freres
devant lui. Le Roi toujours ac-
cablé de maux le connoissoit à pei-
ne, & la Reine eut toujours pour
lui une dureté qui tenoit plus d'u-
ne marâtre que d'une mere. Elle
le laissa dans le besoin, si l'on peut
se servir de ce terme pour un fils

de France , & il y feroit resté long-tems , si le Roi de Sicile , à qui l'humeur du Comte revenoit infiniment , ne lui eût voulu servir de pere. Il le fit jour de son appanage ; il ôta , pour ainsi dire , Marie d'Anjou sa fille au Prince de Tarente , & la donna au Comte de Ponthieu. La dot de cette Princesse accommoda les affaires de ce Prince. La fortune fit le reste. Elle enleva ses quatre freres Dauphins successivement. Le Comte de Ponthieu devint Dauphin à son tour , & il se vit destiné à la Couronne , après s'en être vû si éloigné.

Il sera aisé de connoître par le portrait que nous allons faire de ce Prince , qu'il n'étoit pas indigne de cette fortune. Nous le ferons par rapport au cours de son regne , & non pas au tems qu'il commença d'être Dauphin. Sa jeunesse pour lors , & son peu d'expérience , n'avoient pas encore laissé paroître toutes les qualitez qu'il possédoit.

— — Charles, fucceffivement Comte
1417. de Ponthieu, Dauphin de Viennois,
& Roi de France, fous le nom de
Charles VII. étoit d'une taille médiocre , mais parfaitement bien
prife. Son vifage étoit réguliè-
rement beau, fans paroître efféminé.
Ses jambes étoient un peu trop
menues. Des qualitez héroïques
relevoient la beauté de ce Prince.
Son efprit n'étoit qu'un peu au-
deffus du médiocre ; mais il avoit
du penchant pour toutes les ver-
tus. Il avoit une grande tendrefse
pour fes peuples , & cette tendrefse
le porta à les foulager fans cef-
fe ; encore que jamais Roi n'ait
été dans un befoin fi preffant.
Sçachant que les Tailles s'impo-
sent pour l'ordinaire fur les pauvres ,
il ne les fit jamais monter plus
haut que neuf cens mille livres , ce
qui véritablement étoit une fomme
bien plus confidérable en ce tems-
là qu'elle ne paroît à préfent , que
les Indes ont rendu l'or fi com-
mun en Europe ; mais il impofa
un quatriéme fur le vin , dont les

riches partagerent la charge. Il avoit un fonds d'équité, qui est essentiel à un Roi. Sa piété l'intéressa à finir les troubles de l'Eglise, à remplir les Magistratures & les Bénéfices de gens capables, & à ne souffrir jamais qu'on levât de décimes sans une nécessité indispensable. On le vit dans son advesfité, ferme, sobre, patient & affable; & quand une suite de victoires l'eut rendu le plus puissant Roi qui eût regné jusques-là, il parut généreux, bienfaisant & magnifique. Il étoit vaillant, & il faisoit observer aux gens de guerre une severe discipline, qui ne contribua pas peu au rétablissement de ses affaires. Un seul défaut balançoit tant de vertu : mais il étoit si grand, qu'il les obscurcit presque toutes. C'étoit la facilité avec laquelle il se laissoit gouverner par ses Favoris. Ils prenoient sur lui un ascendant dont il ne se pouvoit défendre. Il tomboit d'un esclavage dans un autre; & comme sa vertu parut dans tout

— son lustre , quand il fut conduit
1647. par de grands Ministres , sa foiblesse fut digne de pitié , lorsqu'il se laissa aller aux impressions de quelques Favoris sans vertu & sans mérite. Ce même défaut le rendit sujet à l'amour volage , & lui fit tout sacrifier à ses Maîtresses. Il lui fit quelquefois manquer de considération envers la Reine sa femme , la plus grande Princesse de son siècle : enfin il le rendit trop crédule. De-là il tomba dans les soupçons & dans la défiance , qui rendirent malheureuse la fin de son regne.

Ce Prince n'étoit âgé que de quinze ans , lorsque la mort du Dauphin Jean , son frere , l'obligea , pour ainsi dire , à prendre en main le Gouvernement , dont le Roi accablé de son mal se trouvoit incapable : mais le Comte de Ponthieu ne l'étoit guere moins que le Roi son pere. La foiblesse de son âge , & son peu d'expérience , n'étoient pas deux legers obstacles pour remplir dignement un si grand poste.

poste. Cependant le parti d'Orléans voyant ce jeune Prince, héritier présomptif de l'Etat, à sa tête, commença de triompher, & le Duc de Bourgogne sentit le contre-coup de la mort du Dauphin Jean. Le Comte de Ponthieu prit les qualitez de Dauphin de France, Duc de Touraine & de Berry, que ses freres avoient portées. Il déclara qu'il vouloit prendre par lui-même connoissance des affaires, & l'éloignement du Duc de Bourgogne, ne permit à personne de s'y opposer.

La hardiesse du Dauphin étoit fondée sur le Roi de Sicile son Beau-pere. Il se flattoit que l'expérience de ce Prince suppleroit à son incapacité, & ce Roi le promettoit bien de gouverner l'Etat sous le nom de son gendre. La fortune en ordonna autrement. Il se dispofoit à venir à Paris, lorsqu'il tomba malade à Angers; & encore qu'il ne fût âgé que de quarante ans, sa maladie fut si violente, qu'elle l'emporta en six

1417. jours. Il mourut le 29. Avril, & le Dauphin qui attendoit tout de ses conseils, se vit encore chargé de Louis, René, Charles, Joland; quatre enfans que ce Roi laissa en bas âge sous la tutelle de la Reine Joland d'Arragon leur mere.

On ne peut assez exprimer l'embarras où la mort du Roi de Sicile jetta le Dauphin. Il étoit couru à Angers à la premiere nouvelle qu'il avoit reçûe de sa maladie, & il n'arriva assez-tôt que pour le voir mourir. Si le Duc de Bourgogne eût sçû profiter de cette occasion, il auroit recouvré à la Cour toute l'autorité qu'il y avoit eue; mais les amis de la Maison d'Orléans s'unirent d'autant plus, que le danger augmentoit. Ils se choisirent un Chef, & convinrent tous d'obéir au Connétable d'Armagnac.

Bernard VII. d'Armagnac, Connétable de France, étoit né le second fils de Jean II. Comte d'Armagnac, de Rouergue & de Fezensac. Il s'étoit dès sa plus tendre

jeunesse attaché avec Jean III. son frere à la Maison d'Orléans. Ils avoient suivi Louis , Duc d'Orléans , qui en étoit le Chef, dans la guerre de Milan ; & Bernard y avoit acquis la réputation de grand Capitaine & de Soldat déterminé. Le Comte d'Armagnac son frere avoit été tué au Siège d'Alexandrie en 1391. le mérite de Bertrand avoit paru pour lors dans tout son éclat. Il avoit succédé à son frere aux trois Provinces de sa Maison , & il s'étoit intitulé comme ses ayeux , *par la grace de Dieu.* Le Duc de Berry , oncle du Roi , lui avoit donné en mariage la Princesse Bonne sa fille. Le Comte avoit achevé jusqu'en l'année 1415. de se perfectionner dans la guerre. Aucun n'étoit plus habile à conduire une Armée. Il l'entretenoit dans une discipline severe ; il avoit soin de la payer exactement , & les fonds qu'il vouloit toujours avoir d'avance pour cet effet , lui acquirent la réputation de Prince avare & intéressé. Il

— étoit ambitieux , & quoi qu'il fût
1417. né dans une fortune très-élevée ,
il brûloit de s'agrandir. Il brigua en
1415. l'épée de Connétable , &
il l'obtint du Dauphin Louis , qui
panchoit pour lors du côté des Prin-
ces d'Orléans. Enfin , la conjonc-
ture heureufe arriva , où la mort
du Roi de Sicile & la jeunefse du
Dauphin lui donnerent occasion de
prendre en main le Gouvernement
de l'Etat.

Il pressa le Dauphin de revenir
à Paris. Il lui manda que sa pré-
sence y étoit absolument néces-
saire , & que cette Ville étoit rem-
plie des Partifans du Duc de Bour-
gogne. Le Dauphin uivit le Con-
seil du Connétable. Il se rendit à
Paris , & y fut reçû par le Con-
nétable , & tous les amis de la
Maison d'Orléans. L'expérience
du Connétable , & sa haute répu-
tation , engagerent aisément le
Dauphin à prendre confiance en
lui. Le Connétable fit déclarer ce
Prince Lieutenant Général de l'E-
tat ; par une Déclaration du Roi

du 14. Juin. Aussi tôt cet Officier habile s'empara de l'autorité suprême, & commença, pour ainsi dire, à regner sous le nom du Dauphin, qui étoit ravi d'être déchargé d'un fardeau absolument au-dessus de ses forces. — 1417.

Le Connétable étoit puissamment secondé par les Princes, & par les amis de la Maison d'Orléans, qui étoient pour lors dans un nombre d'autant plus grand, que les affaires de cette Maison étoient florissantes. Henri de Marle, Chancelier de France, l'Evêque de Paris, Tannegui du Châtel, Prevôt de Paris, Burel de Damartin, Etienne de Beauregard, & Philippe de Corbie, Conseillers d'Etat, étoient attachez au Dauphin par inclination & par intérêt. Le Connétable partageoit avec eux les soins du Gouvernement auxquels ils ne pouvoit suffire. En peu de tems il remplit les postes les plus importans de ses créatures, qu'il tiroit d'Armagnac; avec d'autant plus de raison, qu'ils

— étoient ses fujets , & qu'ils avoient
1417. presque tous de l'esprit.

La Reine ne vit point sans douleur la nouvelle élévation du Connétable. Elle s'apperçût qu'il ufoit d'un empire trop absolu , & qu'il ne lui communiquoit aucune des affaires qui s'expédioient dans le Conseil. Elle se repentit de n'avoir pas traversé sa fortune , & résolut de s'y opposer. Elle avoit quelques amis , & le Prince Louis son frere étoit à leur tête. Louis , en attendant la Duché de Baviere Ingolstat , dont il devoit hériter après la mort de son pere , étoit venu , poussé par les conseils de la Reine , chercher fortune en France. Elle lui avoit fait donner la Comté de Mortagne , & il s'y étoit marié à Anne de Bourbon , fille de Jean , Comte de la Marche. La Reine prit conseil avec lui sur la conduite qu'elle devoit tenir , pour obliger le Connétable à lui faire part des affaires. Ils convinrent qu'il falloit appeler à la Cour le Duc de Bourgo-

gne , & réunir les deux Partis. —
 La Reine n'aimoit pas ce Duc ; 1417.
 mais le Connétable la poussa si vio-
 lemment , qu'il lui fit bien-tôt
 surmonter la répugnance qu'elle
 avoit , à implorer le secours de son
 ennemi.

Il y avoit un fonds destiné pour
 les besoins de l'Etat. Lorsque le
 Connétable voulut se le faire re-
 présenter , pour les levées que l'on
 faisoit par son ordre , il apprit que
 la Reine s'en étoit emparée , &
 qu'elle l'avoit employé à acheter
 des ameublemens & des bijoux. Il
 donna ordre qu'on les fâisât avant
 qu'on les portât chez la Reine , &
 les fit vendre avec la dernière sé-
 vérité. La Reine ressentit cet af-
 front vivement. Le Connétable
 l'avoit prévu , & comme il n'i-
 gnoroit pas la résolution qu'elle
 avoit prise de rabaisser son auto-
 rité , il avoit mis le Roi dans ses
 intérêts. Il avoit fait plus ; il avoit
 jugé que la Reine ne lui pardon-
 neroit jamais , & il s'étoit pro-
 posé de la bannir. Ce dessein pa-

1417. roissoit impossible , & même ridicule. Le Connétable le conduisit avec une adresse surprenante. Il y avoit à la Cour un jeune Chevalier nommé Bourdon , dont la naissance étoit peu distinguée ; mais également beau , bien fait & rempli de mérite. Il s'attachoit étroitement à la Reine ; il la voyoit tous les jours , & le caractère de cette Princesse n'étoit pas de mépriser les jeunes gens de mérite. Le Connétable fit appercevoir le Roi des assiduités de Bourdon. Ce Monarque étoit foible ; il reçût facilement ces impressions dangereuses. Il se persuada que la Reine aimoit ce Chevalier. Il prétendoit qu'elle lui gardât une exacte fidélité , encore qu'il en eût souvent manqué pour elle , & il fit examiner la conduite de Bourdon & de la Reine.

Cette Princesse alla passer quelques jours à Vincenne. Le Roi venoit de l'y voir , & apperçût Bourdon qui y alloit. Sa vûe ralluma sa jalousie. Ce Chevalier passa

sa devant le Roi , & le salua en
 se baissant sur l'arçon de la selle. 1417.

Ce Prince trouva trop peu de respect dans la civilité de Bourdon. Il prétendit qu'il avoit dû descendre de cheval , ou se baisser plus profondément. Il s'échauffa , & ordonna sur le champ à Duchatel , Prevôt de Paris , d'aller arrêter Bourdon. Duchatel courut après lui , & l'atteignit avant qu'il fût arrivé à Vincennes. Ce malheureux fut conduit au Châtelet. On lui donna la question le lendemain. On porta ses dépositions au Roi ; un jour après on lui attacha une pierre au col , & on le jeta la nuit dans la Seine , sans qu'on ait jamais sçû ce que contenoient les dépositions , qui donnerent lieu à une conduite si étrange.

La Reine en fut pénétrée de rage ; mais on ne borna pas là les injures qu'on lui fit. Dupui , confident du Connétable , accompagné de deux Capitaines , & de trois Compagnies des Gardes , alla la prendre à Vincennes dans un ca-

1417. roffe, & la conduifit à Blois par l'ordre du Roi. Madame Catherine fa fille, & la Ducheffe de Baviere fa belle-fœur, l'y accompagnerent avec quelques-unes des filles de ces Princeffes. De Blois on les conduifit à Tours, où la Reine fut gardée à vûe.

Cette Princeffe étoit également fiere, ambitieufe, & vindicative. Ce traitement, loin de l'humilier, la transporta d'une fureur au-defus de fon fexe & de fa raifon. Elle jura d'en tirer une vengeance proportionnée à l'outrage qu'elle avoit reçu; & il lui fembla qu'il n'y auroit jamais affez de fang répandu pour l'expier. Elle ne fe propofa pas feulement de perdre le Connétable, elle comprit le Dauphin fon fils dans fa vengeance. Elle fçavoit bien au fond de fon cœur que c'étoit un jeune Prince fans expérience & fans autorité. Elle ignoroit même s'il avoit fçu les ordres qu'on avoit donnés contre elle. Malgré tout cela, elle donna à l'antipatie qu'elle avoit

toujours eue pour lui, un cours libre, & elle le haït autant qu'elle auroit pu l'aimer. 1417.

Quoiqu'on la gardât avec beaucoup de severité, elle trouva l'occasion d'écrire au Duc de Bourgogne. Elle implora son assistance dans les termes les plus soumis; elle se jetta pour ainsi dire entre ses bras; & elle lui représenta l'insolence & l'autorité du Connétable, la foiblesse du Roi & du Dauphin.

Le Duc de Bourgogne n'avoit jamais eu de prétexte plus favorable à son ambition. Aussi l'embrassa-t-il avidement. Il assemble ses troupes avec une diligence prodigieuse: il en mande de tous côtés, & cependant il songe à attaquer ses ennemis au dedans & au-dehors. Il avoit des créatures dans les principales villes de France. Il leur écrit de se soulever d'un commun accord, & qu'il marche à leur secours. Ils furent plus prompts qu'il ne pensoit. Rouen se revolte ouvertement. Les amis

1417.

du Duc de Bourgogne s'assembloient dans Paris. Le progrès des Habitans de Rouen les anime. Ils prennent les uns & les autres pour sujet de leur soulèvement les impôts, prétexte qui ne manque jamais aux Rebelles.

Le Connétable se trouva embarrassé. Il lui étoit également périlleux de rester à Paris, ou de courir à Rouen. Dans cette extrémité il partage ses forces. Il en donne la moitié au Dauphin, & l'envoie en Normandie, pendant qu'avec l'autre il se charge de conserver Paris. Il prit pour cet effet des mesures qui lui réussirent. Il fit entrer la nuit & insensiblement des gens de guerre dans Paris. Il s'y rendit le plus fort. Alors il désarma les Parisiens, & demeura le maître de cette puissante ville.

Le Dauphin fut aussi heureux que le Connétable, encore que son entreprise fût plus difficile. Les Habitans de Rouen avoient pris les armes, & s'étoient ren-

1417.
des maîtres des principales Places de leur ville. Blanchard, l'un d'eux hardi & accrédité, s'étoit mis à leur tête. Gaucourt, Gouverneur de Rouen, étoit accouru pour appaiser le desordre, suivi de son Lieutenant & des principaux Officiers; mais il avoit trop présumé de son autorité. On ne le respecta point, & ayant voulu l'employer sans avoir dequoi la soutenir, ces furieux le massacrèrent, lui, son Lieutenant, & plusieurs autres. Le reste se sauva tout étonné dans le Château. Jacques de Bourbon, Seigneur de Preaux, y commandoit, & les Rebelles l'y attaquèrent aussi-tôt avec beaucoup de fureur; mais ce Prince avoit conservé toute sa présence d'esprit au milieu du desordre. Il se défendit vaillamment, en tua une infinité, & repoussa le reste.

Le Dauphin arriva sur ces entrefaites à une lieue de Rouen, & apprit que la résistance de Preaux avoit un peu rabbatu la chaleur des Habitans. Il voulut bien faire

1417.

la moitié du chemin pour les ramener à l'obéissance. Il leur envoya une abolition générale, dont il n'y eut que les Chefs d'exceptés. Ces peuples furent touchés de la conduite de leur Prince. Ils mirent les armes bas, & députerent vers lui. Blanchard se sauva. Le Dauphin fit son entrée dans Rouen, y rétablit la tranquillité, & leur donna pour Gouverneur le Comte d'Aumale.

A peine le Dauphin s'applaudissoit-il de l'heureux succès de son voyage, que deux nouvelles fatales le frapperent en même-tems: l'une, que le Roi d'Angleterre venoit de débarquer à Touques avec cinquante mille hommes; l'autre, que le Duc de Bourgogne avec une armée peu différente étoit entré en Champagne, & s'avançoit vers Paris avec beaucoup de diligence. Un plus grand génie que le Dauphin auroit été embarrassé sur le parti qu'il y avoit à prendre. Son premier dessein fut de s'opposer aux Anglois; mais le peu de forces

qu'il avoit , & la crainte de perdre Paris , lui firent enfin prendre le chemin de cette Ville. 1417.

En effet le Duc de Bourgogne étoit persuadé que la prise de la capitale du Royaume , devoit être l'unique but de son entreprise. Son armée se trouva monter , lorsqu'il sortit de l'Artois , à soixante mille chevaux & quinze a vingt mille hommes de pied. Il la divisa en deux Corps ; il se reserva le plus considérable , & donna l'autre à commander à Jean de Luxembourg, Comte de Ligni , puisné du Comte de Saint Pol , & sans contredit l'un des premiers Capitaines de l'Europe. Le progrès de ces deux armées fut surprenant. Le Duc de Bourgogne publioit qu'il n'étoit armé que pour rendre à la France sa premiere liberté , pour délivrer le Roi & la Reine d'un honteux esclavage , & pour abolir tous les impôts. En effet , dans toutes les Villes qui se rendoient à la force ou aux paroles de ce Prince , on déclaroit les peuples exempts de

C iij

1417. tous tributs , excepté des droits de Gabelle , comme de celui qui étoit le plus supportable.

Abbeville & Amiens furent les premières dont il s'affura. Mondidier & Beauvais lui ouvrirent les portes. Le Comte de Ligni de son côté prit Nêle en Vermandois , & ses gens y exercèrent les dernières cruautés. Il s'empara ensuite de Senlis , de Beaumont , de Pontoise , & étant allé joindre le Duc de Bourgogne , ils marcherent droit à Paris. Le Roi lui envoya faire défense de passer plus avant ; mais malgré ses ordres il arriva à la vûe de cette Place avec sa formidable armée , & l'investit de trois côtés.

Le Dauphin entroit par une porte dans Paris , dans le même tems que le Duc de Bourgogne se campoit devant cette Ville. Il y apprit du Connétable la descente des Anglois à Touques. Ce grand homme au lieu d'en être abbatu , s'excita , pour ainsi dire , à se mieux défendre. Il avoit pris la précau-

tion de ne point employer de Bourgeois dans la défense de la Ville, parce qu'il y en avoit peu qui ne fussent affectionnés au Duc de Bourgogne; mais il avoit fait entrer dans Paris quinze mille vaillans hommes. Il avoit eu soin que les vivres ne manquaissent pas à cette multitude de peuple, qui bien que désarmée, n'eût pas laissé de l'incommoder beaucoup, si elle se fût soulevée. Au reste, ses troupes, qui étoient la fleur des Soldats de France, repoussèrent les Bourguignons à toutes les attaques. Le Connétable étoit à leur tête. Il faisoit de tems en tems de vigoureuses sorties; il pénétoit jusqu'au milieu du Camp, & le remplissoit des cadavres de ses ennemis.

Le Duc de Bourgogne s'aperçût qu'il perdoit sa réputation devant Paris. Il en leva brusquement le Siege, & ayant encore une fois divisé ses troupes, il s'empara de plusieurs Villes. Il soumit tous les environs de Paris, Saint

1417.

Cloud, Monleheri, Marcouffi, Palaiseau. Il s'étendit jusqu'à Galar-don, Doudan, Etampe, pendant que Ligni força le Puifet en Beauce, & fut reçu même à Chartres.

Le Connétable voyoit toutes ces conquêtes d'un œil tranquille. Il étoit sûr de les recouvrer l'hi-ver suivant. Il admiroit la peine que ce Prince prenoit de parcourir ainsi la France ; il ne s'appli-quoit qu'à augmenter son armée. Les progrès des Anglois le chagri-noient bien davantage.

Ligni vint rejoindre le Duc de Bourgogne, qui mit un Siege régulier devant Corbeil. Le Con-nétable s'étonna que ce Prince, qui n'étoit pas ignorant dans l'Art Militaire, après avoir perdu trois semaines devant Paris, allât ache-ver de ruiner son armée devant une Ville presque imprenable. Il y avoit deux mille hommes dans Corbeil, & Barbazan en étoit Gouverneur, c'est-à-dire, celui des François qui sçavoit le mieux dé-fendre une Ville. Le Duc de Bour-

gogne se trouva aussi peu avancé le huitième jour du Siege que le premier ; mais il avoit voulu endormir le Connétable par une entreprise , dont le succès étoit assuré à la France. Le Connétable fût que Corbeil se défendrait deux mois , & que le Duc de Bourgogne n'avoit pas assez d'argent pour entretenir durant ce tems - là cinquante mille hommes , à quoi son armée étoit réduite , ne se hâta pas de sortir de Paris , & pendant ce tems-là le Duc exécuta le projet le plus hardi qu'il eût formé de sa vie , encore qu'il fût le plus intrépide des hommes.

Quelque heureuses qu'eussent été jusques-là les armes de ce Prince , il y avoit peu d'apparence qu'elles le fussent long-tems , parce que l'extérieur même de la justice étoit contre lui. Il faisoit la guerre à son Roi , & il n'y avoit que les Rebelles & ses Partisans , qui la pussent approuver. Le nom de la Reine lui eût donc été infiniment utile. Il auroit gouverné

1417.

fous elle , & prétendu que durant la foibleſſe du Roi & la jeuneſſe du Dauphin , la Régence appartenoit à cette Princeſſe , mais elle étoit priſonniere à Tours , & la prudence humaine ne lui ſuggéroit pas de moyen pour l'enlever du milieu de la France , d'une Ville grande & forte , & où ſes Gardes ne la perdoient point de vûe. On ne lui permettoit pas d'écrire une Lettre ſans qu'elle fût montrée à Dupui , le plus ſoupponneux des hommes , & il avoit ſi peu de complaiſance pour elle , qu'il oublioit ſouvent qu'elle fût ſa Reine , & lui parloit le chapeau ſur la tête. Malgré la vigilance de Dupui , la Reine avoit trouvé le moyen d'écrire au Duc de Bourgogne , & d'implorer ſon ſecours. Il y avoit même un homme qui alloit & venoit de Tours au Camp du Duc , & du Camp à Tours. Comme on n'obſervoit pas ſi ſoigneuſement Madame & la Duchefſe de Baviere , la Reine avoit ſouvent par leur moyen des nouvelles du Duc

de Bourgogne , & lorsqu'elle le
scût devant Corbeil , & que ses
gens avoient pénétré jusqu'à Char-
tres , elle ne désespéra pas de se
sauver.

1417.

Elle feignit une dévotion pro-
fonde pour l'Abbaye de Marmou-
tier ; & elle engagea Madame à
prier Dupui de permettre que les
Princesses y allassent à la Messe.
Dupui , tout brutal qu'il étoit , fut
incapable de refuser à une jeune
Princesse , une grace , qui ne lui
parut d'aucune conséquence. La
Reine alla à Marmoutier , & ac-
coutuma insensiblement Dupui à
les laisser aller. Elle ne prit plus
garde à l'insolence de cet homme.
Elle lui parla doucement ; & com-
me le propre de la douceur est de
fléchir , Dupui commença à s'hu-
maniser. Il souffrit que la Reine
allât à Marmoutier toutes les fois
qu'elle le vouloit , en prenant la
précaution d'être toujours avec
elle , & de mettre sur les avenues
des Corps de Gardes , encore qu'il
lui parut bien inutile d'avoir tant

1417. d'exactitude à cinquante lieues de l'ennemi.

Mais la Reine observa que ces Gardes prévenus de l'inutilité de leurs soins, étoient dans une extrême négligence, & que si on les attaquoit à l'impourvû, ils seroient défaits avant qu'on eût ramené la Reine à Tours. Sur ce fondement elle forma le projet de se faire enlever à Marmoutier par le Duc de Bourgogne. Elle lui manda ces particularités; il les goûta, & la Reine lui fixa un jour qu'elle devoit aller à cette Abbaye.

L'entreprise recevoit de grandes difficultés. Il falloit traverser cinquante lieues de pays ennemi sans être découvert. Si on les faisoit avec peu de monde, Dupui avoit avec lui assez de Gardes pour lui résister. Si on en menoit beaucoup, il paroïssoit impossible qu'il n'en fût pas averti. Le Duc de Bourgogne ne se rebuta point. Le seul moyen de soutenir son parti étant de l'autoriser du nom de la Reine,

il se flatta de prendre des mesures assez justes pour n'être pas découvert, & en tout cas il entreprit d'insulter Tours, & de l'emporter d'emblée. 1417,

Il choisit dans son armée dix mille hommes de cheval, & il affecta de prendre les hommes les plus vaillans & les chevaux les plus robustes. Il fit repaître les uns & les autres abondamment, & la nuit du huitième jour du Siege de Corbeil, il se mit à leur tête, & prit le chemin de Tours. On marcha toute la nuit dans un profond silence, & l'on s'arrêta une heure devant le jour, pour faire manger les chevaux. On ne leur donna que fort peu de tems, & l'on recommença à marcher quinze heures de suite, mais avec beaucoup plus de diligence que la nuit. A la fin du jour on s'arrêta encore. On n'étoit qu'à six lieues de Tours. Cette armée avoit jetté l'étonnement dans tous les lieux où elle avoit passé. On étoit surpris de son silence, & de sa

1417. viteſſe ; mais le matin du ſecond jour , comme il ne falloit être prévenu par aucune perſonne , cette armée prit le galop , & arriva ſur les huit heures du matin à Marmoutier. Il y avoit une demi-heure que la Reine y étoit arrivée. Le nombre & le bruit de l'armée du Duc de Bourgogne effrayèrent les Gardes de la Reine. Ils prirent ce qu'ils voyoient pour un enchantement. La raiſon & le cœur leur manquèrent en même tems. Dupui voulut faire ſortir la Reine & la faire monter en caroſſe ; mais outre qu'elle le refuſa abſolument , & que Dupui ne pouvoit l'y forcer , l'Abbaye fut attaquée de tous côtés. Dupui perdit le jugement lui-même. Il prit la fuite vers Tours , & le Duc de Bourgogne délivra les trois Princeſſes.

Le Duc ne ſ'amuſa point à leur faire des complimens inutiles , ni à recevoir leurs remerciemens. Il laiffa mille chevaux auprès d'elles , & avec le reſte de ſon armée il ſ'avança

s'avança vers Tours, avant que cette ville fût revenue de son étonnement. On ne lui fit aucune résistance, & pendant que la plus part de ses gens se glissoient par les endroits les plus bas, le Duc entra par les portes que les Soldats de Dupui avoient abandonnées. Ce malheureux fut lui-même au nombre des prisonniers, & servit d'exemple à la posterité, qu'on ne doit jamais manquer de respect aux Têtes couronnées, en quelque extrémité qu'elles soient réduites. Il fut pendu sur le midi, dans une ville où il commandoit deux heures auparavant. La Reine fit son entrée à Tours, & le Duc de Bourgogne fut l'admiration de la France, pour avoir si heureusement exécuté deux entreprises si difficiles.

La Reine ne fut pas plutôt hors de la puissance de ses ennemis, qu'elle s'abandonna aux mouvemens de sa vengeance. Le Duc de Bourgogne étoit le plus emporté de tous les hommes, Ses conseils

1417. convenoient parfaitement à la Reine, & elle porta les choses aux dernières extrémités. Elle prit le chemin de Chartres avec le Duc de Bourgogne. Elle avoit convoqué les États Généraux dans cette ville-là. Comme le peu de Députés qui les composoit étoient ses créatures, elle y fit arrêter ce qu'il lui plût. On la déclara Régente; & le lendemain elle fit faire un Sceau, où d'un côté elle fit mettre ses armes écartelées de France & de Baviere; de l'autre son Portrait, & autour *Isabelle, par la grace de Dieu, Reine Régente de France.*

Cependant comme l'Armée du Duc de Bourgogne diminuoit tous les jours, & que le Connétable eût pu la couper, & lui fermer le chemin de ses États, il sortit de Chartres, & conduisit la Reine à Troye. C'étoit-là le centre de son autorité, car la Champagne & la Picardie étoient presque entièrement dans son parti; & elles confinoient aux quatre Provinces qui lui appartenoient.

La Reine commença donc à ^{1417.} tenir sa Cour à Troye avec éclat ; & elle y fut grossie par tous les amis du Duc de Bourgogne & tous ceux qui étoient mécontents du Connétable. Là elle trancha de la Souveraine. Elle interdit le Parlement ; elle en révoqua tous les Actes depuis l'an 1413. Elle le transféra à Amiens & à Troye ; elle donna les Sceaux à Eustache de Laistre : elle fit Philippe de Morvilliers Premier Président du Parlement d'Amiens ; & par un trait de politique qui lui réussit , elle engagea dans son parti Charles , Duc de Lorraine , en lui donnant l'épée de Connétable. Depuis ce tems-là , il y eut toujours en France le double de Jurisdiction & d'Officiers.

Le Duc de Bourgogne ne pouvoit goûter une joie pure , tant que Paris seroit au pouvoir du Connétable. Cette ville depuis un siècle donnoit le branle au reste du Royaume , & assuroit le Gouvernement à celui qui la possé-

1417. doit. Sa plus violente passion étoit donc de s'en emparer. Ne l'ayant pu faire avec soixante & dix mille hommes , il voulut tenter s'il y réussiroit mieux par les intelligences qu'il y entretenoit. On lui promit de lui livrer une porte , & il marcha vers Paris avec cinq à six mille hommes ; mais le Connétable étoit trop vigilant , pour n'être pas averti de sa marche. Il le rencontra à une demi-lieue de Paris , & l'attaqua avec d'autant plus d'avantage , qu'il avoit quinze cens Lances fraîches. Le Duc eut recours à la fuite , & la nuit le favorisa. Le Connétable le poursuivit jusqu'à Joigny , qui tenoit pour le Duc. Il s'y sauva , & le Connétable n'ayant pu passer la Seine , se vit enlever une victoire dont il étoit sûr. Le Duc de Bourgogne se retira à Dijon , où il avoit convoqué les Etats de Bourgogne , auxquels il vouloit demander un secours d'hommes & d'argent.

La dissipation de l'Armée du Duc de Bourgogne , lui fit perdre

tous les postes qu'il avoit occupés près de Paris. Duchatel en sortit avec dix mille hommes. C'étoit le serviteur le plus passionné du feu Duc d'Orleans. Il l'avoit suivi dans ses voyages d'Italie, & y avoit commandé sous lui en 1404. toute son Infanterie. Il avoit beaucoup d'expérience, & passoit pour fort honnête homme. Encore qu'il scût parfaitement la guerre, le desir de servir la Maison d'Orleans, & de nuire au Duc de Bourgogne qu'il haïssoit irréconciliablement, lui fit briguer la Charge de Prévôt de Paris. Il l'obtint, & tâcha d'arracher du cœur des Parisiens, l'affection qu'ils avoient pour le Duc de Bourgogne. Il parcourut les environs de Paris, & les nettoya. Il reprit Monlehery, emporta la Ville de Chevreuse, & ayant bloqué le Château il assiegea Senlis. Cette Ville étoit fort importante pour le Duc de Bourgogne. Elle capitula, promettant de se rendre un certain jour, si elle n'étoit point secou-

1417.

1417. rue. Duchatel prit leurs ôtages & attendit patiemment le jour marqué. Il vint fans qu'aucun secours parût, & Duchatel somma la Ville de lui ouvrir ses portes. Elle refusa de le faire avec une infidélité qui fut punie sur le champ. Duchatel fit décapiter les ôtages, & cependant n'étant pas en état de la prendre, il retourna à Paris.

La Guerre Civile facilita les conquêtes de Henri V. Roi d'Angleterre. Ce Prince étoit l'Idole des Anglois, & il est vrai qu'ils n'avoient point encore eu de si grand Monarque. La régularité de ses traits & la Majesté de sa taille répondoient à son incomparable valeur. Alexandre n'étoit pas né avec de plus heureuses dispositions. Henri n'avoit pas plûtôt été sur le Trône, qu'il étoit descendu comme un foudre dans la Normandie. Il y avoit emporté Harfleur, & dans le champ d'Azincour avec une poignée de Soldats, il avoit terrassé les forces de toute la France, couvert la cam-

pagnie des corps de fix mille François, du Connétable d'Albret, de l'Amiral Dampierre, de quatre Princes, & de deux Maréchaux de France. Les Ducs d'Orleans & de Bourbon & le Comte de Vendôme étoient demeurés prisonniers, & il ne croyoit pas, après cette victoire, que rien lui dût résister.

1417.

Il s'embarqua donc au mois d'Août avec les Ducs de Clarence & de Glocestre ses freres, les principaux Seigneurs de sa Cour, force provisions de bouche & de guerre, & cinquante mille hommes. Sa Flotte étoit de mille Bâtimens, & il débarqua à l'embouchure de la riviere de Touques, trois jours après son départ. Il attaqua aussi-tôt le Château de ce nom, qui défend l'entrée de cette riviere, & qui étoit des plus forts; mais le nombre des Assié-geans & leur vigueur le réduisirent à capituler le quatrième jour. De-là, le Roi d'Angleterre alla mettre un Siège régulier devant Caën.

1417.

La Fayette & Montenais, deux Seigneurs de mérite & de naissance, y commandoient. Ils se défendirent vaillamment. Leur défense ne servit qu'à faire prendre la ville d'affaut. Heureusement ils se sauverent dans le Château où ils tinrent encore sept jours, après lesquels ayant satisfait à leur honneur, ils capitulerent. Le Roi d'Angleterre leur accorda une composition honorable, & tint une conduite à la prise de Caen, qui lui acquit les cœurs des peuples qu'il foumettoit. Il épargna leur sang autant qu'il put, & ayant trouvé un nombre prodigieux de vases d'or & d'argent, qui appartinrent aux Eglises, il les leur rendit. Il défendit à aucun des siens d'en garder; & signala en même tems sa valeur, sa clemence, & sa piété.

La consternation se répandit dans la Normandie. Plus de cent mille personnes s'en retirerent avec leur meilleurs effets, & se sauverent en Bretagne. Le Roi d'Angleterre,
pour

pour conquérir Harcourt, Beaumont le Roger, Evreux, Falaise, Bayeux, Lisieux, Coutance, Avranches, Saint Lo, Argentan, & Alençon, n'eut, ou qu'à paroître devant ces Places, ou qu'à y envoyer des détachemens qui les soumirent. Le pays étoit dégarni de gens de Guerre. En un mois, cet heureux Prince fut le maître de la moitié de la Normandie. Il couronna ses exploits par le Siège de Cherbourg. C'étoit une des clefs de cette grande Province, & un assez bon Port de mer. Il l'investit par mer & par terre, & pressa la Place avec toute la vigueur imaginable; mais il éprouva en ce Siège ce que lui auroient coûté les Villes qu'il avoit conquises, si elles eussent eu des garnisons pour se défendre. Jean d'Angennes étoit Gouverneur de Cherbourg. Il avoit une forte garnison. Il ruina le tiers de l'Armée Angloise. Le mois de Novembre vint, & le Roi d'Angleterre étoit désespéré d'être obligé de lever si

1417.

honteusement le Siège de la première place qui lui avoit résisté. Il y eût pourtant été contraint, si d'Angennes eût pu tenir contre une grosse somme d'argent qu'on lui offrit, avec une composition avantageuse, & un Saufconduit pour aller où il voudroit. Il rendit Cherbourg. Le Roi d'Angleterre remonta sur ses Vaisseaux, & retourna en Angleterre. D'Angennes avec son Saufconduit dans la fuite alla à Rouen, lorsque cette Ville eût été prise par les Anglois. Comme il y demeura au-delà du tems porté au Saufconduit, sur les espérances qu'on lui donnoit de le renouveler, le Roi d'Angleterre, qui n'oublioit pas la longueur du Siège de Cherbourg, le fit arrêter, lui fit trancher la tête, & les François qui soupçonnoient d'Angennes d'avoir pris de l'argent pour rendre Cherbourg, n'en furent pas fâchés.

La France n'avoit point encore été si près de sa ruine. La Guerre Civile & l'Etrangere la déchiroient

DE CHARLES VII. LIV. I. 51
en même-tems. La Reine occu-
poit la Champagne, la Picardie &
la moitié de l'Isle de France. Les
Anglois étoient les maîtres de
Calais, de la Guienne, & de ce
qu'ils venoient de prendre en Nor-
mandie. Le reste, où commandoit
le Connétable sous le nom du
Roi & du Dauphin, n'étoit pas
capable de résister long-tems à
tous ses ennemis. Martin V. de
la Maison des Colomnes, venoit
d'être élu Pape par la disposition
des deux Antipapes de Rome &
d'Avignon. Il lui sembla que rien
ne rendroit son Pontificat plus cé-
lebre, que s'il pouvoit rétablir
l'union entre la Reine & le Dau-
phin. Il envoya pour cet effet en
France deux Légats, afin de ser-
vir de Médiateurs. C'étoient les
Cardinaux des Ursins & de Saint
Marc. Les deux partis ne purent
refuser honnêtement leur média-
tion. La Reine, le Duc de Bour-
gogne & le Dauphin envoyèrent
leurs Deputés auprès d'eux. La
Reine se relâcha à laisser le Gou-

1417. vernement de l'Etat au Dauphin, à condition qu'il suivroit les avis du Conseil d'Etat, qui ne seroit composé que des Princes du Sang. Le Connétable consentit à son tour que le Duc de Bourgogne vînt à Paris, & prît séance au Conseil; mais il demanda à y entrer, lui & le Chancelier. La Reine & le Duc de Bourgogne refuserent absolument de leur y donner place, prévoyant que leur expérience, & leur brigue l'emporteroient sur leur parti. Ainsi la Conférence fut rompue, & la Guerre Civile recommença. Alors les noms de Bourguignons & d'Armagnacs divisèrent toute la France. Les premiers prirent une Croix rouge pour distinguer leur parti, & les seconds une Croix blanche. Le désordre & la confusion furent autorisés de ces noms séditeux; & l'on s'attendit à toutes les horreurs d'une Guerre sanglante.

1418. Pontoise & Senlis étoient les deux Places qui incommodoient le plus Paris. Le Connétable qui

s'appliquoit à prévenir les murmures des Parisiens, se proposa de les en délivrer. Son Armée étoit toujours de vingt-mille hommes. La saison fut à peine venue, où l'on pouvoit tenir la Campagne, qu'il sortit de Paris avec le Roi, se mit à la tête de cette Armée, & alla assiéger Senlis. Il se flattoit que la présence de sa Majesté intimideroit les Habitans, & qu'ils n'auroient pas l'audace de porter les Armes contre leur Roi, lors qu'il se présenteroit en personne, pour entrer dans leur Ville; mais il se trompa. La Ville fut investie le 15. de Mars, & se défendit avec vigueur. Sa résistance obligea le Connétable à leur accorder les conditions qu'ils lui demanderent, pour rendre Senlis, si le 18. Avril elle n'étoit pas secourue. C'étoit une composition qui étoit d'un fort grand usage dans ce siècle. Ils députerent à Troye vers la Reine, & le Comte de Ligni se chargea de les secourir. En moins de quinze jours il assembla trente

1418. mille hommes, & marcha Enseignes déployées contre l'Armée Royale. Le Connétable craignit de se commettre avec la fortune, il leva le Siège, & ramena à Paris le Roi, qui tomba quelques jours après dans un accès de sa frénésie.

La levée du Siège de Senlis fut un coup mortel à la réputation du Connétable. Les Parisiens ne le regarderent plus qu'avec mépris. D'ailleurs, il n'avoit point d'argent, & son Armée en demandoit avec de grands cris. Il n'osoit en lever sur les Parisiens, déjà assez portés à la revolte. Les fonds qu'il attendoit du Languedoc n'étoient point arrivés. Il étoit perdu si son Armée se débandoit. Ses Officiers Généraux lui trouverent un expédient pour la conserver. Les environs de Paris étoient dans une parfaite abondance. Les deux partis également soigneux de conserver l'affection des peuples, les avoient ménagés. Ces Officiers conseillèrent au Connétable, de permettre aux Soldats d'y subsis-

ter, jusqu'à ce qu'il eût reçu de
 quoi les payer régulièrement. Le
 Connétable étoit le plus sévère
 Général de son siècle; & il n'a-
 voit acquis la réputation qu'il pos-
 sédoit, qu'en faisant observer à
 ses Troupes la plus exacte disci-
 pline. Il soupira de la nécessité où
 il étoit réduit, & sans consentir
 expressément au conseil qu'on lui
 donnoit, il ferma les yeux sur la
 conduite de ses Soldats. Ainsi les
 vingt mille hommes qui compo-
 soient son Armée, se répandirent
 aux environs de Paris, & y vécu-
 rent à discrétion. Tous les mal-
 heurs qu'il en avoit prévus arri-
 verent. Les peuples se plainquirent;
 le parti du Connétable leur de-
 vint odieux & la Garnison même
 de Paris étant obligée de sortir,
 il en resta si peu que l'audace des
 Parisiens s'en accrût; de sorte
 qu'ils songerent sérieusement à se
 délivrer du joug des Armagnacs.
 C'est ainsi qu'on appelloit les Par-
 tisans de la Maison d'Orléans.

Thiebert & Bourdichon étoient

1418.

deux Bourgeois de Paris, considérables par leur richesse & par leur attachement au parti de Bourgogne. Ils en étoient, pour ainsi dire les Chefs, & ils y avoient attiré le fils de l'Echevin le Clerc, qu'on nommoit Perrin. Ce jeune homme étoit hardi & débauché. Ils formerent le projet de livrer Paris aux Bourguignons, & ils le communiquèrent à Liladam, Gouverneur de Pontoise.

Jean de Villiers, Seigneur de Liladam, étoit illustre par sa naissance & par sa valeur. Il avoit d'abord suivi le parti du Connétable; mais ce Prince ayant été mécontent de lui dans quelque occasion, le traita avec toute la hauteur que lui pouvoit permettre la distance qu'il y avoit d'un Connétable à un Officier subalterne. Liladam étoit fier, & n'aimoit pas trop le Connétable. Il conçut dans ce moment une haine irréconciliable contre lui, & son ressentiment le porta à quitter l'Echarpe blanche, & à aller trou-

ver sur le champ le Duc de Bour-
gogne. Ce Prince reçut Liladam,^{1418.}
comme un homme qui ne suivoit
son parti que par nécessité. Ce-
pendant il lui donna le Gouver-
nement de Pontoise. Il y avoit
une Garnison de huit cens hom-
mes. Les séditieux de Paris lui
offrirent de l'introduire dans cette
grande Ville, s'il y vouloit venir
avec toute sa Garnison.

Liladam regarda cette occasion ;
comme l'unique qui se présenteroit
à lui de sa vie, pour faire sa for-
tune, & il n'hésita pas à risquer
le tout pour le tout. Il sçut pré-
cisément le jour que la Garnison
de Paris avoit accoûtumée de for-
tir, & de ne laisser des Soldats
qu'aux postes les plus importans.
Le jeune le Clerc se chargea de
dérober à son pere les clefs de la
porte Saint Germain. Bourdichon
& Thiebert assurerent Liladam de
quatre cens hommes armés ; &
sur leur parole, il sortit de Pon-
toise le 21. Mai à six heures
du soir. Il avoit huit cens hom-

1418.

mes, & sous lui trois Seigneurs d'exécution. C'étoit Chatelus, de Lan, & de Bar. Ils arriverent précisément à la porte Saint Germain à minuit, & peu s'en fallut que leur projet ne s'évanouit. L'Echevin le Clerc avoit mis les clefs de cette Porte sous le chevet de son lit, & ce ne fut que par un bonheur tout-à-fait surprenant, que son fils les en ôta sans l'éveiller, & courut ouvrir la porte à Liladam.

Liladam fit entrer les siens avec un silence qu'on a peine à concevoir. Lorsqu'ils furent tous entrés, il referma lui-même la porte, & avec un air mêlé de fierté & de désespoir, il en jeta les clefs dans le fossé, & fit connoître à ses Soldats par cette action déterminée, qu'il falloit périr ou triompher. Il marcha ensuite vers le Châtelet, où il rencontra Thiebert & Bourdichon à la tête de quatre cens hommes. Ils n'observoient pas moins le silence que les gens de Liladam. Ce Chef joignit ces deux Troupes, & prit

avec elles le chemin de l'Hôtel Saint Paul, où le Roi étoit logé. ^{1418,}

Alors ils rompirent le silence d'un commun accord, & crièrent d'une voix effrayante. *La Paix ; vivent le Roi & le Duc de Bourgogne.*

Une espece de fureur saisit tous ces gens, parmi lesquels Liladam eut bien de la peine à établir aucun ordre. Il retint six cents d'entr'eux, avec lesquels il entreprit de s'affurer de la personne du Roi, qui étoit si nécessaire au bien de leurs affaires. Les autres six cents se divisèrent en quatre Troupes. L'une courut à l'Hôtel du Dauphin qui logeoit dans la rue de la Verrerie ; la seconde à l'Hôtel d'Armagnac, où devoit être le Connétable. La troisième se chargea d'attaquer l'Hôtel de Marle, & la quatrième fut destinée à secourir celle des trois qui trouveroit le plus de résistance.

On ne peut bien exprimer le tumulte & la confusion, qui agiterent cette grande Ville, au milieu des horreurs des armes & de la nuit, parmi les cris de ces fu-

1418.

rieux, & les plaintes des misérables, immolés à leur fureur, Thiebert, Chatelus, de Bar, Bourdichon conduisoient ces diverses Troupes, dont ils n'étoient pas trop les maîtres. Mais il les faut suivre l'une après l'autre, pour garder quelque ordre dans ce bouleversement universel de cette Ville malheureuse.

Liladam se saisit de tous les dehors de l'Hôtel de Saint Paul, & demanda ensuite à y entrer. Les Gardes du Roi lui en refusèrent les portes; & elles furent en un moment enfoncées. Les Gardes fuirent, & abandonnerent leur Roi. Liladam arriva jusqu'à la chambre de ce Prince. Sa hardiesse s'évanouit, lorsqu'il fallut la pousser plus loin, mais le jeune le Clerc, d'autant plus insolent, qu'il ne connoissoit pas assez le respect qu'il devoit à son Roi, entra brusquement, suivi des plus effrontés. Ils lui dirent en peu de mots la révolution qui venoit d'arriver, & prièrent Sa Majesté d'y donner son consentement, en paroissant elle

même à leur tête. Ce pauvre Prince, depuis le Siège de Senlis, avoit été pressé de son mal, qui ne l'avoit quitté que depuis peu de jours. Il voulut repliquer quelque chose ; mais ils ne lui en donnerent pas le tems. Ils le leverent, ils l'habillerent, ils le firent monter à cheval, & à la lueur de quelques flambeaux, qu'ils faisoient porter devant lui, ils le promenerent par les rues de Paris ; en redoublant leurs cris de *Vivent le Roi & le Duc de Bourgogne.*

Les autres troupes courroient la ville avec plus de fureur. Celle qui étoit allée à l'Hôtel du Dauphin, manqua son coup. Duchatel avoit été éveillé par les premiers cris des Rebelles, & en avoit tout d'un coup compris la cause. Alors il avoit usé d'une diligence prodigieuse. Il étoit couru à l'Hôtel du Dauphin ; il y avoit éveillé ce Prince, il lui avoit fait mettre sa robe de chambre, sans lui trop expliquer le sujet de son empressement, & avec une force que le zele & la tendresse qu'il avoit

1418. pour lui augmentoient , il l'enleva entre ses bras , & le porta jusqu'à la Bastille , où il y avoit cinq à six cens hommes.

Les Bourguignons n'ayant point trouvé le Dauphin , laisserent quelques Soldats à son Hôtel où étoit la Dauphine , & le reste alla rejoindre leurs compagnons. Ils trouverent ceux de la seconde Troupe, qui n'avoient point aussi rencontré le Connétable. La troisième plus heureuse , avoit surpris le Chancelier dans son lit. Toutes ces Troupes n'en devinrent plus qu'une , qui se trouva de deux à trois mille hommes, & qui se répandant dans Paris, l'exposa à tous les malheurs des villes prises d'assaut. On arrêta un nombre prodigieux de prisonniers , qu'on enferma dans le Châtelet. Les principaux , parmi lesquels étoient les Cardinaux de Bar & de Saint Marc, l'Archevêque de Reims , cinq Evêques, le Comte de Granpré, les braves de Guerre & Marcouffi, & presque tous les membres des Cours Souveraines , furent mis au Palais ,

& gardés à vûe. On ne voyoit que ^{1418.}massacres de tous côtés ; & sous prétexte de faire mourir les Chefs des Armagnacs , on égorgeoit tous ceux dont les richesses accommodoient les Rebeiles , ou qui avoient le malheur d'être leurs ennemis particuliers. Le jour parut enfin , qui fit cesser pour quelque tems le desordre , & Liladam prit des mesures , pour conserver sa conquête.

Le Dauphin songea aussi à se sauver de la Bastille , où il ne se trouvoit pas trop en sûreté. Plusieurs personnes s'y étoient retirées avec lui , & entr'autres Louvet , Président de Provence. Ils lui persuaderent tous qu'il devoit se hâter de sortir d'une ville rebelle , où sa Personne sacrée étoit en danger , & il suivit leur conseil ; mais on n'a pû décider s'il lui fut avantageux. Si le Dauphin fût resté à la Bastille , ou même s'il eût été surpris à Paris dans son Hôtel , selon toutes les apparences , les Bourguignons auroient conservé pour lui le respect qui étoit dû à

1418.

l'héritier présomptif de l'Etat, & ce Prince en auroit été quitte pour un Traité défavantageux avec la Reine & le Duc de Bourgogne, au lieu qu'en l'arrachant de Paris, ils l'engagerent dans une querelle qui le réduisit aux plus fâcheuses extrémités qu'un Roi de France eût encore effuyées. Quoiqu'il en soit, le Dauphin à qui l'on fit craindre pour sa vie, ne se souvint jamais sans horreur de cette nuit, où on l'avoit forcé de se sauver tout nud de sa ville Capitale. Il en conserva une éternelle reconnoissance pour Duchatel, & depuis il ne l'appella plus que son pere.

Il monta à cheval avec lui, Louvet & deux à trois cents hommes, & courut à toute bride jusqu'à Charenton. Là il laissa deux cens hommes pour arrêter les efforts des Bourguignons, en cas qu'ils le poursuivissent; & avec le reste il alla du même train jusqu'à Melun où il arriva sur les neuf heures du matin, après cinq heures de courses.

Les

Les Rebelles n'apprirent point sa fuite sans douleur ; & ayant sçû que le Connétable n'étoit point avec lui , ils firent publier que tous ceux qui sçavoient où il étoit , eussent à le dénoncer sur peine de la vie. Ils ajoutèrent de grandes promesses pour le Délateur ; & commencèrent néanmoins à le chercher eux-mêmes dans les maisons. Le Connétable s'étoit sauvé de son Hôtel à demi-nud , & s'étoit retiré chez un pauvre homme dans la même rue. Il lui avoit avoué qui il étoit , & lui avoit promis une récompense proportionnée au service qu'il lui rendroit ; mais l'avis que cet homme reçût , qu'on entroit dans toutes les maisons pour trouver le Connétable , ou peut-être le désir de toucher l'argent qu'on offroit à son Délateur , le rendit infidèle. Il indiqua le lieu où il étoit. Le Connétable fut sur le champ enlevé , & conduit au Palais avec toutes les indignités , que la fureur fournit à

1418.

des ames basses & violentes. Il sembloit que l'absence de ce grand homme, & la crainte qu'étoit tant fauvé, il ne punit leur insolence, avoient retenu une partie de leur rage. Ils la suivirent dans toute son étendue, lorsqu'ils l'eurent entre leurs mains. Ils établirent pour Prevôt de Paris Vaudebar, Bailli d'Auxois; & ce nouveau Magistrat leur permit bientôt les crimes les plus horribles. Ils lui demanderent avec emportement justice contre les Armagnacs, & un moment après, se la faisant eux-mêmes, ils coururent l'épée à la main dans tous les lieux où ils pouvoient assouvir leur rage. Un cri se fit entendre de *Vive Bourgogne, & tue l'Armagnac*. A ce signal affreux, une partie court au Châtelet, pour y massacrer les prisonniers; mais ceux-ci ne se purent résoudre à mourir en lâches. Ils s'armerent de ce qu'ils crurent pouvoir contribuer à leur défense, & se défendirent vaillamment. Les Bour-

guignons irrités de leur résistance, mirent le feu au Châtelet, & en fermèrent les portes. Alors ces infortunés, étant prêts d'être étouffés par la fumée, se jetterent du haut du Châtelet en bas, & furent reçûs sur les piques de ces furieux, lesquelles les mirent en pieces.

Au Palais, on immoloit de plus nobles victimes. On en tira les Evêques de Coutance, de Bayeux, d'Evreux, de Senlis & de Xaintes, & l'Abbé de Saint Cornille. Le premier étoit fils du Chancelier. On les massacra avec une inhumanité dont le seul souvenir fait frémir. A peine quelques-uns des moins furieux purent-ils empêcher les autres, de tremper leurs mains parricides dans le sang des Cardinaux de Saint Marc & de Bar, & de l'Archevêque de Rheims; & ils n'auroient pu les sauver, s'ils n'eussent fait souvenir les Bourguignons, qu'il n'avoit pas tenu à ces huit Prélats que la Paix n'eût été conclue l'année précédente.

1418.

Enfin le Connétable, le Chancelier de Marle, le brave Raimond de Guerre, & le vaillant Marcouffi, parurent devant leurs ennemis. La naissance du premier, la dignité du second, & le mérite des deux autres ne les firent point balancer. On leur perça le cœur en même-tems, & on les exposa tout nuds sur la table de Marbre, Chacun repâit sa vûe de ce cruel spectacle. Liladam ennemi du Connétable, y vint à son tour. A peine sa vengeance fut-elle assouvie. Il tira son épée, & fit sur le corps de ce Prince une Croix de Saint André, marque du parti de Bourgogne, en insultant à sa mémoire, & en lui disant, que du moins après sa mort il seroit Bourguignon. Le massacre continua trois jours. Quatre mille hommes y périrent. Plusieurs Conseillers de la Cour furent de ce nombre; la vie d'un homme ne tenoit qu'à un écu. Le corps du Connétable fut traîné trois jours durant par les rues avec la dernière ignominie.

& enfin ils le jetterent à la voirie, ^{1418.}
 où les corbeaux acheverent de le
 consumer.

Telle fut la fin de ce puissant Comte d'Armagnac, allié à toutes les grandes Maisons de France, & qui avoit épousé Bonne de Berrri, petite-fille du Roi Jean. Il en laissa quatre enfans. Jean l'aîné succéda à son pere aux Comtés d'Armagnac & de Rouergue, & alla joindre le Dauphin à Melun pour venger la mort de son pere.

Tous les amis de la Maison d'Orléans se rassemblèrent en cette Ville-là auprès de ce Prince; & lorsqu'il se vit suivi de cette généreuse Noblesse, il ne désespéra pas de rétablir son parti. Le Comte de Verus, le Maréchal de Rieux, Barbazan, la Hire & Xaintrailles, les trois plus vaillans hommes de leur siècle, le Vicomte de Narbonne, les Seigneurs de Torfay de l'Aigie, Doffemont, de Lore, étoient avec lui. Duchatel & Louvet composoient son Conseil, & étoient en effet les plus expérimentés.

1418. Ce fut-là que le Maréchal de Rieux & Barbazan offrirent d'exécuter un projet encore plus hardi que celui de Liladam. Ce fut de reprendre Paris. Tout le monde fut surpris de cette proposition ; mais ils remontrèrent qu'elle paroïssoit plus impossible dans son exécution, qu'elle ne l'étoit en effet ; qu'il n'y avoit que huit cens Soldats dans cette grande Ville, & que le Dauphin en avoit deux mille dans Melun ; que la Bastille tenoit encore pour lui, & que dans le désordre qui régnoit à Paris, il ne seroit pas difficile d'y entrer ; de s'affurer de la personne du Roi ; & de reprendre cette Ville de la même maniere qu'on l'avoit perdue. Comme on risquoit peu de chose à suivre un parti qui pouvoit produire un effet si heureux, on ne contredit point ces deux vaillans hommes. Ils prirent seize cens chevaux. Ils entrèrent la nuit dans la Bastille ; & le lendemain dès le matin ils se glissèrent dans Paris, & s'avancerent jusqu'à l'Hotel S.

Paul. Ils furent meme plus heu-
reux qu'ils ne pensoient ; car ils
pénétrèrent jusques-là , sans trou-
ver beaucoup de résistance ; mais
le Roi n'étoit plus à l'Hôtel Saint
Paul. Liladam l'avoit transferé au
Louvre. Il accourut contre les
François. On les investit de tous
les côtés : on les attaquoit d'en-
haut & d'en-bas , & en peu de tems
quatre cens des leurs furent tués.
Ils gagnerent enfin la Bastille , &
de-là se retirerent à Melun. Leur
entreprise ne servit qu'à faire in-
vestir la Bastille dès le même jour.
Elle n'étoit pas munie pour un Sie-
ge. Cent mille hommes qui l'en-
vironnoient , la forcerent de se
rendre , & Paris fut assuré au Duc
de Bourgogne.

On ne peut dire laquelle de
ces deux passions , remplies en mê-
me-tems , la vengeance & l'am-
bition , causerent plus de joye à
la Reine & à ce Duc. Ils s'aban-
donnerent à tous les transports
qu'elles inspirent lorsqu'elles sont
satisfaites. Le Duc partit de Dijon

1418.

avec toute sa Cour, suivi d'un grand corps de Cavalerie, & alla prendre la Reine à Troye. Ils marcherent ensuite vers Paris dans un équipage superbe, & ils y firent leur entrée le 2 Juillet. Les Parisiens ne se pouvoient lasser de regarder le Duc leur Protecteur & leur idole; & ils jettoient des fleurs sur la Reine, qu'ils avoient vûe quelques mois auparavant conduire prisonniere à Blois. Le Roi, triste jouet des passions de ceux qui le possédoient, approuva tout ce que l'on avoit fait contre la Maison d'Orléans, & prit lui-même l'Echarpe rouge.

De Laistre & Morvilliers furent confirmés dans leurs Charges de Chancelier & de premier Président. On remplit toutes les Dignités de Bourguignons. Charles de Lens fut fait Amiral, au lieu de Jean de Poix qui étoit auprès du Dauphin. On donna la Charge de grand Pannetier à Robert de Mailli. On honora Liladam du bâton de Maréchal de France; dont

dont la valeur le rendoit très-digne; & on fit le même honneur à Claude de Beauvoir, Seigneur de Chatelus, & à Jacques, Seigneur de Mombéron.

Il ne restoit au Duc de Bourgogne, pour devenir le plus glorieux Prince de l'Europe, qu'à engager le Dauphin à revenir à la Cour, & à réunir les forces de la France contre les Anglois. La Dauphine étoit entre ses mains. Effrayée du massacre de Paris, & de se voir presque seule dans son Hôtel, elle s'étoit réfugiée dans celui de Bourbon. Le Duc de Bourgogne lui envoya présenter ses respects, & cherchant à se reconcilier avec le Dauphin, il lui donna un équipage magnifique, & la renvoya à ce Prince, sous la conduite du Comte de Houdan, frere du Duc Richard de Bretagne, à qui l'on attribua l'honneur de cette action. En même tems le Roi manda au Dauphin de le venir trouver; mais l'idée du péril qu'il croyoit avoir évité, étoit en-

1418. core trop récente. Il fit réponse ; qu'il ne fouhaitoit rien avec tant d'ardeur , que de retourner auprès du Roi son Pere ; mais qu'ils supplioit Sa Majesté de l'en dispenser , tant que le Duc de Bourgogne , noirci des crimes les plus affreux , seroit auprès d'elle.

Le Duc de Bourgogne ne pouvant gagner le Dauphin par acomodement , se proposa de le vaincre par la force de ses armes , & dès ce moment , la France se vit divisée en trois partis , agitée d'une guerre civile , & étrangere en même tems. Le Roi d'Angleterre occupoit déjà la Guienne & ses conquêtes de Normandie. Le Duc de Bourgogne, sous le nom du Roi , tenoit toute la Picardie , la Champagne , la moitié de l'Isle de France , Paris , le centre & l'ame du Royaume , Tours , Chartres , & plusieurs autres Places voisines. Il soutenoit ce parti avec les forces des quatre Provinces qu'il possédoit , & avoit pour Alliés les Ducs de Lorraine , de Brabant ,

Lotier, Limbourg, le Comte de Hainaut, Hollande, Zelande & Frize, & le Duc de Luxembourg. Le parti du Dauphin étoit le plus foible. Il ne tiroit réellement des forces que de l'Orleanois, d'une partie du Lionnois, du Dauphiné, & du Languedoc : car la partie de l'Isle de France qu'il occupoit étoit le Théâtre de la Guerre, & il n'étoit, pour ainsi dire, reconnu que de nom dans la partie du Lionnois qui composoit le domaine du Duc de Bourbon. Il n'avoit point d'Alliés. Les Ducs de Savoye & de Bretagne qui auroient pu l'être, demeuroient neutres, & attendoient pour se déclarer, que la fortune eût décidé. La Maison d'Anjou qui possédoit la Comté de Provence, & qui étoit attachée au Dauphin, étoit embarrassée dans les Guerres de Naples. Enfin l'Allemagne & l'Espagne ne se mêloient point en ce tems-là des affaires de France : mais le Dauphin, au lieu d'Alliés, avoit tous les Princes de son sang, les Ministres

1418. les plus habiles, & les plus grands Capitaines de l'Europe.

Il prit à Melun le nom de Régent, & alla tenir sa Cour à Poitiers. Là, il donna les Sceaux à Robert le Masson, Seigneur de Treve en Anjou. Il fit Lieutenant Général de son Armée le Comte de Vertus, & il confia le Gouvernement de l'Isle de France & de la Champagne à Duchatel: mais en même tems il apprit que Boulogne & Laon, les seules Villes qui tenoient son partie en Picardie, avoient ouvert leurs portes aux Bourguignons. Compiègne, Corbeil, Soissons, Creil, Mouchi, Charni & Lagni sur Marne dans l'Isle de France, avoient suivi leur exemple.

Cette perte fut réparée par la prise de Tours. Le Duc de Bourgogne y avoit mis l'Abbe pour Gouverneur. Ce Seigneur voyant que le Duc pouvoit trop loin son ambition, ouvrit les portes au Dauphin. En même tems le Comte de Vertus prit Partenay, & un Capi-

taine, nommé Borquiaux, escala-
da Compiègne & Lagni sur Mar-
ne; mais le Maréchal de Liladam
reprit bien-tôt cette dernière.

1418.

Ces légères expéditions n'avoient rien de décisif, & le Duc de Bourgogne songeoit à finir la Guerre tout d'un coup. Le Languedoc faisoit le tiers du Pays que possédoit le Dauphin, & lui fournissoit seul plus d'argent, que toutes les autres Provinces. Le Duc se persuada qu'il réduiroit le Dauphin à demander la paix, s'il lui rendoit le Languedoc inutile. Jean de Châlons, Seigneur d'Arlay, étoit le plus puissant feudataire des Ducs de Bourgogne, & étoit devenu encore plus considérable que ses Ayeux, par son mariage avec Marie de Baux, héritière de la Principauté d'Orange. Elle confinoit au Languedoc. Le Duc de Bourgogne lui fit expédier les provisions de ce Gouvernement, & lui donna quinze mille hommes pour aller s'en mettre en possession. Le Prince d'Orange étoit ambitieux & grand

1418.

Capitaine. Il avoit avec lui le Seigneur de Saint Georges, qui ſçavoit parfaitement la Guerre. Il donna le rendez-vous à ſes Troupes à Mâcon, & il ſe jetta comme un foudre dans la partie du Lionnois qui étoit au Dauphin; de-là, il entra dans le Vivarets, ſoumit tout ce qui ſe trouva ſur ſon chemin, pilla toute la Province, prit Viviers, & aſſiégea le Pont Saint Eſprit, qui le rendoit maître du paſſage du Rhône, & lui donnoit entrée dans ſa Principauté d'Orange. Il l'attaqua ſi fortement, qu'il l'obligea de capituler.

Renaud de Chartres, Archevêque de Rheims, & grand Partisan du Dauphin, ſe trouva pour lors heureuſement dans la Province. Il ſe joignit à Gaucourt qui y commandoit quelques Troupes, & retint par ſa réſolution la plûpart des Villes, que la diligence du Prince d'Orange avoit ébranlées; mais la Nobleſſe ne ſe joignit point à lui. Elle demeura immobile, & l'Archevêque de Rheims

reconnut bien-tôt, qu'elle suivoit les impressions de son Chef, qui étoit le Comte de Foix. 1418.

La Maison de Foix étoit alors dans tout son lustre. Archambaud de Grailli, Captal de Buch, en avoit épousé l'héritière; & soit qu'il s'en fût trouvé assez honoré pour en prendre le nom, ou que ce fût une des clauses de son Contrat de mariage, il prit le nom de Foix, & laissa cinq enfans qui le soutinrent avec tout l'éclat imaginable. Jean, l'aîné, fut Comte de Foix, de Bigorre, & Prince de Bearn. Gaston le second, Captal de Buch, & Comte de Candale. Archambaud le troisième fut Seigneur de Noailles. Pierre le quatrième s'éleva au Cardinalat. Mathieu le cinquième des fils, étoit pour lors encore fort jeune; & dans la suite il ne fut pas moins célèbre que ses freres. Le Captal de Buch & le Seigneur de Noailles avoient suivi le parti du Duc de Bourgogne, & étoient allés chercher auprès de ce Prince, une fortune plus élevée que la

1418.

leur. Le Comte de Foix n'avoit point pris parti. Il étoit veuf de Jeanne, fille de Charles III. Roi de Navarre, & venoit de se remarier à la fille de Charles II. Seigneur d'Albret. Sa puissance, le nombre de ses Alliances, & le défordre de l'Etat le porterent à profiter de la conjoncture. Il s'intitula hautement, *Par la grace de Dieu, Comte de Foix & de Bigorre*, encore que ses Prédécesseurs ne se fussent jamais servi de ces termes, & qu'il n'y eût dans la Guienne, que les Comtes d'Armagnac qui les prissent, encore par usurpation. Il tranchoit donc du Souverain, & s'inquiétoit peu des progrès du Prince d'Orange. L'Archevêque de Rheims le fit sonder, pour sçavoir la cause de son indolence; & le Comte ne se cacha point pour dire, qu'il ne se croyoit pas obligé de secourir le Dauphin, sur-tout contre le Roi son pere; mais que si ce Prince vouloit lui donner le Gouvernement de Languedoc, il lui répondoit de toute la Pro-

vince. L'Archevêque envoya un
 Courier au Dauphin qui étoit à
 Poitiers, & l'avertit que le Lan-
 guedoc étoit perdu pour lui, s'il
 n'en faisoit le Comte de Foix Gouverneur. Le Dauphin étoit mécontent du Comte. D'ailleurs, sa fidélité lui étoit suspecte, d'autant plus qu'il avoit ces deux puissés dans le parti contraire. Malgré toutes ces raisons, il fit expédier des provisions du Gouvernement de Languedoc au Comte de Foix, & les lui envoya. Le Comte se piqua de reconnoissance. Il monta à cheval sur le champ; il réunit tous les Vassaux des Provinces d'Armagnac, de Rouergue, de Foix, de Bigorre, de Cominge, & de Bearn; il se joignit à Gaucourt, il défit le Prince d'Orange en deux rencontres. Il le menabattant jusques sur les frontieres de Bourgogne, reprit Viviers & le Pont Saint Esprit, & rendit à toute la Province une parfaite tranquillité; mais enchérissant sur sa hardiesse, il osa faire battre monnoye à Pamie

1418. avec cette Infcription. *Jean, par la grace de Dieu, Comte de Foix, & de Bigorre, Prince de Bearn.* Le Confeil du Dauphin diffimula cette nouvelle offense, trop fatisfait de tirer du Languedoc le revenu ordinaire.

Le Duc de Bourgogne ne fçavoit pas encore la défaite du Prince d'Orange, lorsqu'il reconnut par une triste expérience, le fondement qu'il y avoit à faire, fur un peuple léger & cruel. Le menu peuple de Paris se fouleva fi univerfellement, que cette Ville devint encore une fois le théâtre de fon insolence. Les Armagnacs à fon gré n'avoient point été affez punis; & il s'attroupa jufqu'au nombre de dix mille pour en achever la punition. Paris fut rempli de fang. Ces malheureux n'eurent point de honte de mettre à leur tête le boureau Capeluche. Ils lui mirent une robe de velours, & voulurent que ce fût lui-même qui égorgeât tous ceux qui leur étoient fufpects. Cette rédition

commença le 13 Août , & dura jusqu'au 21. que le Duc de Bourgogne ayant fait entrer des gens de guerre dans Paris , se servit de cette adresse pour la faire cesser. Il persuada aux factieux , d'aller exercer leur courage au Siège de Monleheri; & il en choisit sept mille qu'il y envoya. Lorsqu'ils furent fortis , il fit pendre le Boureau , & rétablit le calme dans cette Ville.

1418.

* Au fort de la rédition le Duc de Bourgogne avoit touché dans la main du Boureau.

Rupe & Raillard , deux Bourgeois sans expérience, conduisoient les sept mille hommes , que le Duc de Bourgogne envoyoit assiéger Monleheri ; mais leur fureur suppléoit à leur ignorance , & cette même fureur animoit leurs Soldats. Monleheri n'étoit pas une place tenable. Mais le Maréchal de Rieux s'y étoit jetté avec six à sept cents hommes , & au lieu qu'il se seroit retiré à la vûe d'une Armée régulière , il méprisa cette canaille , & soutint vivement leurs attaques. Duchatel fût le danger où Rieux étoit exposé , & assembla trois à quatre mille hommes de Troupes

1418.

pour le dégager. Le bruit en vint jusqu'aux assiégeans, & les fit passer de l'excès de la confiance, à une terreur outrée. Ils leverent le Siège brusquement, abandonnerent leurs munitions de bouche & de guerre, & retournerent vers Paris avec précipitation; mais on avoit prévu leur lâcheté. Le Duc de Bourgogne leur en fit fermer les portes, & ces misérables se répandirent dans le pais, & se dissipèrent insensiblement.

Dans le désordre général du Royaume, une infinité d'entreprises succédoient les unes aux autres. Le Dauphin perdit Couci avec des circonstances chagrinantes. Pierre de Xaintrailles en étoit Gouverneur, & l'avoit rendue une espee de place d'Armes. Il y avoit quatre à cinq cents hommes, & il y tenoit près de cinquante prisonniers. Il traitoit les Bourgeois avec une douceur qui les lui avoit tous gagnés, & pour les soulager, il faisoit camper trois cents de ses Soldats hors la ville. Le reste étoit

répandu dans les principaux postes sans désordre. La facilité de Xaintrailles le perdit , ou plutôt son impudicité. Il entretenoit une fille de mauvaise vie , & s'étoit persuadé qu'elle ne s'abandonnoit qu'à lui. Cette courtisane avoit vû dans la tour où l'on gardoit les prisonniers , un Capitaine parfaitement bien fait. Il lui plut ; elle eut avec lui de fréquens entretiens. Le resultat fut que le Capitaine lui promit de l'épouser , si elle vouloit lui ouvrir sa prison , & lui donner moyen de se sauver. Elle y consentit , & une nuit qu'elle étoit couchée avec Xaintrailles , elle ne le vit pas plutôt endormi , qu'elle prit sous le chevet de son lit , les clefs de la tour & de la ville. Elle alla ouvrir aux prisonniers. Ils étoient cinquante tous vaillans. Elle leur fournit des armes , & se disposa à fuir avec eux ; mais ils avoient conçu la difficulté qu'il y avoit à fuir malgré les deux cens hommes , qui étoient dans la ville , & les trois

1418. cens qui étoient dehors. Ils prirent là-dessus une résolution desespérée. Le Capitaine alla à la Chambre de Xaintrailles. Il le poignarda dans son lit, & courut aux principaux postes. Il y égorgea une partie de la Garnison, arrêta les autres, & s'étant rendu maître de Couci avec cinquante hommes, il députa un d'entre eux au Comte de Ligni, pour lui demander du secours. Les trois cents hommes qui étoient hors de Couci, investirent aussi-tôt la ville; mais n'ayant point de machines pour la battre, & ayant sù que Ligni approchoit, ils se retirèrent, & se rangerent sous les Enseignes du frere de leur Capitaine.

Poton de Xaintrailles fut extrêmement affligé de la mort de son frere. Il l'aimoit tendrement, il jura de la vanger. Il se joignit au brave la Hire, & courut toute la Province. Les Seigneurs de Longueval & de Saveuse essuyèrent sa fureur. Il défit le premier qui commandoit quatre cents Lances; &

surprit le second auprès de Notre-Dame de Liesse, encore qu'il fût ^{1418.} suivi de mille Soldats, & que lui n'en eût pas plus de six cens.

Cependant depuis le mois de Juin les Anglois poursuivoient leurs conquêtes en Normandie, & tous les gens de bien soupiroient, de voir la Maison Royale aider par sa division, cet ennemi irréconciliable de l'Etat. Les Cardinaux Legats s'étoient encore assemblés à Saint Maur les-Fossés près Paris, & avoient prié le Dauphin & le Duc de Bourgogne, d'y envoyer leurs Députés. Ils y consentirent, & si le Duc eût été aussi généreux que les anciens Romains, qui après avoir vaincu une seconde fois Antiochus, ne lui imposèrent pas de plus dures conditions, que celles qu'ils lui avoient offertes après leur première victoire, la Paix auroit été bien-tôt conclue; mais la prise de Paris avoit rendu le Duc de Bourgogne beaucoup plus fier. Il demanda à être Régent conjointement avec le Dauphin,

1418. & offrit à cette seule condition ; de joindre son Armée à celle de ce Prince , pour aller chasser le Roi d'Angleterre de Normandie. L'irrésolution du Dauphin fit qu'on mit au net le Traité. On y intéra cette clause , & il ne restoit plus que la signature des deux Princes , pour le rendre parfait.

Le Dauphin se trouva fort embarrassé. Tout son Conseil le dissuadoit de signer le Traité ; mais tout jeune qu'il étoit , il voyoit bien que leur intérêt particulier les faisoit agir ; & qu'ils sacrifioient le sien à la haine qu'ils portoient au Duc de Bourgogne. D'un autre côté , il ne savoit s'il se devoit fier à ce Duc , capable des plus grands crimes. Tous ces serviteurs , qui étoient les amis des Maisons d'Orleans & d'Armagnac tremblèrent lorsqu'ils virent son incertitude , & ils firent un dernier effort sur son esprit , pour le ramener dans leur sentiment. Ils se servirent du jeune Comte d'Armagnac , dont le pere venoit d'être

tre

DE CHARLES VII. LIV. I. 89
tre immolé pour le service du Dau-
phin , afin que ce souvenir récent
fit plus d'impression sur l'esprit de
ce Prince. 1418.

Ce Comte lui représenta, qu'il n'étoit ni de son honneur, ni de sa sûreté, de signer le Traité de Saint Maur ; qu'il songeât avec qui il alloit traiter ; que c'étoit avec l'ancien ennemi de la Maison Royale ; avec celui qui venoit de massacrer dans Paris ses plus fideles serviteurs, & à leur tête le Connétable son pere ; qu'il auroit trempé sa main parricide dans son propre sang, si Duchatel en lui enlevant cette noble victime, ne lui eût épargné le plus grand des crimes ; que son insolence n'avoit point encore eu d'exemple, & n'en auroit jamais ; qu'il étoit inoui, qu'un Prince feudataire de la Couronne, se fût égalé à l'héritier présomptif ; comme le Duc de Bourgogne le prétendoit faire, en partageant la Régence, entre le Dauphin & lui ; que la Loi fondamentale de l'Etat, qui n'ad-

1418.

mettoit qu'un Roi, ne devoit aussi admettre qu'un Régent ; que de-là le Duc aspireroit à la Royauté, dont il auroit commencé à gouter les charmes ; enfin qu'il seroit le maître de la Monarchie, lorsque ce Traité seroit signé, puisqu'il faudroit que le Dauphin retournât à la Cour, entierement dévouée à son ennemi, & que l'exemple du Duc d'Orleans, faisoit trembler tous les serviteurs du Dauphin. Ces raisons le frapperent tellement, qu'il rappella ses Députés ; & la rupture de la négociation, fut le coup fatal qui livra la Normandie aux Anglois.

Leur Roi étoit descendu dans cette Province au mois de Mai avec cinquante à soixante mille hommes, & des munitions à proportion. Il se propoisoit le Siège de Rouen, & il jugea à propos de commencer par le Pont de l'Arche, qui l'auroit incommodé à ce Siège. Jean de Graville en étoit Gouverneur. Il défendit cette Place avec honneur, & la rendit à

DE CHARLES VII. LIV. I. 91
composition. De-là, ce Roi s'a-
vança vers Rouen, & ce ne pou-
voit être dans une conjoncture plus
favorable pour son dessein. 1418.

Le Dauphin y avoit établi le Comte d'Aumale pour Gouverneur. Le Duc de Bourgogne avoit un grand parti dans cette Ville. Il prit le moment du Siège du Pont de l'Arche pour se soulever. Blanchard, le plus féditieux des Bourgeois, étoit à leur tête. Il chassa d'Aumale, refusa la Garnison que le Dauphin leur offroit sous un autre Chef; & reçût pour Gouverneur Gui Bouteiller, Seigneur de naissance, que le Duc de Bourgogne leur envoya. Ils prirent ensuite des mesures assez justes pour se défendre vigoureusement. Blanchard leva & disciplina quinze cens hommes. Les Habitans se munirent de vivres pour six mois, & ensuite ils attendirent tranquillement le Siege; mais ils avoient dans Bouteiller l'ennemi de leur patrie le plus dangereux. Il étoit pensionnaire du Roi d'Angleterre,

H ij

1418. & n'avoit brigué le Gouvernement de Rouen, que pour le livrer aux Anglois.

Le Roi d'Angleterre investit Rouen le 10 Juin, & fit connoître par sa conduite, qu'il étoit résolu de prendre cette Place à quelque prix que ce fût. Ses lignes de circonvallation furent achevées en peu de jours. Sa Flotte ferra Rouen par eau, & outre cela il y avoit trois chaînes de fer à deux pieds l'une de l'autre, qui ôtoient aux Affiégés toute espérance d'être secourus par la riviere.

Mais les Habitans de Rouen se piquerent d'une fidélité héroïque, & ne conçurent point de milieu entre la mort & la domination Angloise. Bouteiller avertissoit les Anglois de tout ce qui se passoit dans la Ville; mais malheureusement pour eux, les Habitans n'avoient pas besoin des soins du Gouverneur pour se défendre. Leur zele étoit infatigable. Bouteiller étoit forcé d'en faire voir, & pour peu qu'on eût soupçonné sa foi, il eût

été mis sur le champ en pièces. ^{1418.}
 Le Roi d'Angleterre fut repoussé avec perte, de toutes les attaques; & il attendit que la faim réduisît ces vaillans hommes. Le Gouverneur ne ménageoit pas les vivres: ils durèrent bien moins qu'on ne pensoit.

Le Duc de Bourgogne trouva que sa réputation étoit intéressée à conserver Rouen, qui d'ailleurs étoit dans son parti. Il envoya demander une conférence au Roi d'Angleterre. Elle fut marquée au Pont de l'Arche. Ce Roi & le Duc s'y trouverent. Le Président de Morvilliers & deux autres Députés, y allerent pour le Roi. Ils porterent au Roi d'Angleterre le portrait de Madame, & lui firent entendre qu'elle seroit le gage de la Paix; mais ce jeune Roi, aveuglé par ses succès, quoiqu'ébloui de la beauté de Madame, ne demanda pas moins pour sa dot qu'un million d'or, & les trois Provinces de Normandie, de Guienne & de Pontieu en Souve-

1418.

raineté. Ces demandes altières rebuterent le Duc & les Députés. Ils se retirèrent sans faire aucunes offres, & le Roi d'Angleterre retourna au Siege de Rouen.

L'on n'avoit point vû en France un Siege plus fameux depuis celui de Calais en 1346, & les actions de valeur qui s'y firent, rendirent l'Europe attentive à son événement. Lagnen, Batard d'Arli, défia le plus brave des Anglois. Jean de Blanc, célèbre Anglois, accepta son défi. Ce duel se fit à la vûe des deux Nations, dans une égale distance du Camp & de la Ville. Lagnen abbatit son adversaire d'un coup de lance, & l'emmena prisonnier dans la Ville. Ce succès parut d'un bon augure aux Affiégés; mais le Fort de Sainte Catherine, qui fut pris en Septembre, commença à les étonner. Le Siège duroit depuis quatre mois, & les vivres diminoient considérablement. Ils prirent une résolution bien cruelle. Ils assemblerent toutes les bouches inutiles, qui se

trouverent au nombre de quinze mille ; & ils les mirent dehors une nuit. Les Anglois les apperçurent, & non seulement ils refuserent de leur donner à manger , mais encore avec leurs armes , ils les empêcherent d'approcher. Ainsi la plûpart de ces malheureux périrent de faim dans les fossés.

En Octobre les vivres commencerent à manquer. L'on tua les chevaux , les chiens , & les chats pour s'en nourrir. Toute la France murmura contre le Duc de Bourgogne , qui laissoit périr les plus vaillans hommes de la terre. Ces bruits vinrent jusqu'à lui , & il en fut touché. Il partit avec son armée pour les aller secourir ; mais dans le tems qu'il étoit en marche , un parti du Dauphin surprit Soissons. Le Duc en fut si irrité , que craignant d'ailleurs qu'ils n'entreprissent sur Paris où il y avoit peu de gens de guerre , il revint sur ses pas. Les Assiégés l'apprirent , & n'en furent point abbatus. Ils députerent au Roi un Ecclésiastique

1418. qui arriva heureusement à Paris, & eut audience de Sa Majesté & du Duc de Bourgogne. Il leur dit avec une hardiesse qui ne sera jamais assez admirée, que la Ville de Rouen étoit prête de succomber; qu'elle leur crioit le grand haro, signe de la dernière oppression; qu'elle avoit fait pour demeurer François, plus que le devoir & l'honneur ne lui commandoient: qu'elle se rendroit enfin si l'on négligeoit de la secourir; mais qu'il leur annonçoit que lorsqu'elle auroit changé de parti, les Habitans seroient autant irréconciliables ennemis de la France, qu'ils en avoient été fideles Sujets.

La liberté de ce bon Prêtre ne déplut point au Roi. Il dit au Duc de Bourgogne qu'il vouloit absolument que l'on secourût Rouen, & le Duc qui ne se pouvoit résoudre à quitter Paris, fit préparer un convoi de vivres, escorté par deux mille vaillans hommes. Le Seigneur de Harcourt les commandoit, & il se flata de forcer

un côté de l'Armée Angloise. Il marcha donc avec un profond secret ; mais le Roi d'Angleterre ayant sçu sa marche, le prévint. Il détacha quatre mille hommes, qui l'attaquèrent à l'improviste, lui tuèrent deux cens cinquante hommes, & dissipèrent sa troupe.

Le Roi d'Angleterre fit sçavoir ces nouvelles aux Assiégés, & ils en parurent plus résolus à se bien défendre. On fit un magasin de cuirs, on les distribuoit aux Soldats, au lieu de pain de munition : les rats, la paille, les matelas furent convertis en nourriture. Trente mille ames succomberent consumées par la faim. Enfin les Assiégés n'ayant plus même de ces alimens détestables, prirent une généreuse résolution de hasarder une Bataille contre les Anglois. On choisit dix mille hommes des plus vigoureux, pour faire une sortie, & ils se proposerent de mourir, ou de tailler en pièces l'Armée Angloise. La valeur désespérée est capable de tout. On ne sçait ce qui seroit

1418. arrivé, si on leur eût permis d'exécuter leur entreprise; mais Bouteiller la fit évanouir par deux précautions qui ne le rendront jamais assez infame à la postérité. Il en avertit le Roi d'Angleterre, & lorsque ces braves gens sortirent, il fit rompre le pont sous eux. Deux mille hommes qui étoient passés furent taillés en pièces; les autres furent découragés par ce contretems.

1419. On battit enfin la chamade, & l'on demanda à capituler le 17. Janvier. Mais le Roi d'Angleterre qui étoit outré d'avoir ruiné son Armée au Siège de cette Ville, & d'y avoir été huit mois entiers, refusa de les recevoir autrement qu'à discrétion. Cette reponse ne chagrina point les Assiégés. Ils avoient beaucoup pris sur eux, de demander à capituler. Ils conclurent tous qu'il falloit mourir; que tous les hommes sortiroient le lendemain à la pointe du jour pour aller se faire tuer les armes à la main, & qu'auparavant on

mettroit le feu aux quatre coins de la Ville. Le Roi d'Angleterre fut informé de ce projet. Il en frémit, & leur envoya dire sur le champ qu'il les recevoit à composition. Elle fut dure; & l'on ne leur conserva leurs privilèges qu'aux quatre conditions suivantes; qu'ils lui feroient ferment de fidélité; qu'ils lui livreroient trois hommes qu'il choisiroit à sa discrétion; qu'ils lui payeroient trois cens mille écus d'or, & que les gens de guerre sortiroient un bâton blanc à la main.

Ces conditions furent ponctuellement exécutées. Le Roi d'Angleterre nomma Robert de Linel, Grand-Vicaire de Rouen, Jean Joudin Maître des Machines, & Alain Blanchard, l'un des Capitaines de la Ville. Bouteiller les avoit apparemment indiqués comme ceux qui avoient le cœur le plus François. Cependant les deux premiers sauverent leur vie à force d'argent; mais celle de Blanchard

1419. étoit trop redoutable. Il difpofoit à fon gré des Habitans de Rouen. Il fut décapité publiquement. Sa mort lui acquit beaucoup de gloire, & ne répondit point à fa vie, que fes féditiions avoient rendue funefte à fa patrie.

Le Roi d'Angleterre fit fon entrée dans Rouen le 19. Janvier, & fit porter devant lui une queue de Renard, voulant dire que l'adrefse avoit eu autant de part à fa conquête que la force. Le traître Bouteiller n'imita pas le Gouverneur de Cherbourg. Il fe déclara Anglois, rendit hommage au Roi d'Angleterre des terres qu'il poffédoit en Normandie, & reçut apparemment la récompense de fa perfidie.

Aucune place de Normandie ne fe flatta de réfifter après la prife de Rouen. Auffi le Roi d'Angleterre ne fit que les parcourir pour les foumettre. Le Ponteau de Mer, Fescamp, Honfleur, Caudebec & Dièppe firent une foible défenfe. Arques, Vernon, & Gournay lui

ouvrirent leurs portes. Il s'étendit jusqu'à Mante, & vit enfin toute la Normandie conquise; hors le Mont Saint Michel, qui ne méritoit pas d'interrompre ses conquêtes pour s'y arrêter. La Noblesse de cette Province ne se put résoudre si-tôt d'obéir aux Anglois. Elle se retira dans l'Armée du Duc de Bourgogne. Le Roi d'Angleterre donna le Gouvernement de cette grande Province au Duc de Gloceſtre, son second frere.

Le Dauphin apprenoit avec désespoir les progrès de ce Prince; & persuadé qu'il ne pourroit soumettre le Duc de Bourgogne tant que la France auroit sur les bras la Guerre civile & l'étrangere, il envoya des Ambassadeurs au Roi d'Angleterre, & n'eut point de honte de lui demander la paix. On s'assembla pour en regler les articles. Le Roi d'Angleterre se borna à ce qu'il possédoit en France, qui étoit la Normandie & la Guienne; mais il les demanda en

1419.

Souveraineté. Le Dauphin répondit qu'il ne lui seroit jamais reproché d'avoir deshonoré la majesté de son rang. Il offrit à son tour d'abandonner ces deux Provinces au Roi d'Angleterre, sauf l'hommage. Ce Roi ne voulut rien diminuer de ses prétentions, & ainsi la conférence fut rompue.

L'acquisition des Comtés de Valentinois & de Diois, ne fut pas capable de contoler le Dauphin des pertes que la Monarchie venoit de faire. Louis de Poitiers de Saint Valiers, Comte de Valentinois & de Diois, avoit contracté un si grand nombre de dettes, qu'encore qu'elles fussent beaucoup au-dessous de ces Seigneuries, elles les auroient absorbées, si les créanciers en eussent usé à la rigueur. Il devoit cinquante mille écus, somme exorbitante en ce tems-là pour un petit Seigneur. D'ailleurs, Charles, Seigneur de Saint Valiers, son oncle, avoit toujours déplû au Comte de Valentinois, & il se faisoit un plaisir de le pri-

ver de sa succession. Il offrit au Dauphin de lui faire donation de ces deux Comtés aux quatre conditions suivantes; la première, qu'elles demeureroient toujours unies au Dauphiné, en sorte que le fils aîné de France naîtroit également Dauphin de Viennois & Comte de Valentinois & de Diois; la seconde, que Louis de Poitiers en auroit l'usufruit sa vie durant; la troisième, qu'en cas qu'il eût des enfans, la donation seroit revoquée; la quatrième, que le Dauphin acquitteroit ses dettes, & que faute par lui de les payer, Louis en chargeoit le Duc de Savoye, & le substituoit au Dauphin.

Le Dauphin n'avoit pas un fol, & cherchoit de l'argent de tous côtés pour ses propres affaires. Cependant la chose étoit si avantageuse, qu'il se chargea de toutes ces conditions. On arrêta les créanciers du Comte, & il vint à mourir dès l'an 1420. Ainsi le Dauphin se trouva Seigneur de deux des plus belles Villes du Dauphiné

1419.

pour cinquante mille écus. Il est vrai que Louis de Saint Valiers, fils de Charles Seigneur de Saint Valiers, & cousin-germain du donateur, prétendoit faire annuler la donation, d'autant plus que le donataire n'avoit pas payé les dettes; mais le Dauphin qui étoit pour lors Roi, l'obligea de se désister de son droit moyennant sept mille florins de rente perpétuelle. Nous avons rapporté cette affaire tout de suite, afin de ne pas interrompre le fil de notre Histoire.

Il étoit d'une nécessité indispensable au Dauphin & au Duc de Bourgogne, de s'accomoder avec le Roi d'Angleterre, & sans cela ils ne pouvoient faire tête à deux ennemis puissans. Le Dauphin y avoit échoué. Le Duc de Bourgogne crut qu'il seroit plus heureux. Les Comtes de Kent & de Varvic étoient arrivés à Troye, où le Duc de Bourgogne avoit conduit la Cour. On commença d'y parler du mariage de Madame avec le Roi d'Angleterre, & l'on fit une

Tréve pour y parvenir. On trouva à propos de part & d'autre de réunir les deux Cours dans une conférence, & l'on choisit un grand parc à une demi-lieue de Meulan. Cette Ville étoit au Roi, & Mante qui n'en est qu'à trois lieues, étoit des Conquêtes du Roi d'Angleterre, enforte que l'on n'eût pu trouver un lieu plus propre pour ce dessein. Le Roi étoit pour lors en assez bonne fanté. Le Duc de Bourgogne l'engagea d'y aller avec la Reine & Madame. La Cour se transporta donc à Pontoise, d'où elle se rendit au parc de Meulan. Le Roi d'Angleterre & les Princes ses freres y arriverent de Mante. Il y avoit long-tems qu'on n'avoit vu une assemblée si superbe. Les deux Rois se traiterent de freres, & s'embrasserent. Le Roi d'Angleterre baïsa la Reine & Madame. On observa que le Duc de Bourgogne ploya à demi le genouil devant le Roi, qui en lui tendant la main, le baïsa à la joue. Le Roi d'Angleterre ne fut pas maître de

1419.

la surprise, que lui causa la vue de Madame. Cette Princesse étoit d'une beauté éblouissante ; & l'on ne sçavoit si elle étoit plus rédevable à la fortune qu'à la nature. La première l'avoit fait naître la plus grande Princesse de la terre, & la seconde l'en avoit rendu la plus accomplie. Sa vertu égaloit sa beauté, & le Roi d'Angleterre l'aima éperduement, aussi-tôt qu'il la vit. On ne parla d'aucune affaire ce premier jour, & le soir les deux Cours se retirèrent à Pontoise & à Mante. Le lendemain le Roi & Madame ne vinrent point à la conférence. Le premier s'étoit trouvé mal, & la Reine, qui s'étoit apperçue du plaisir que le Roi d'Angleterre avoit pris à regarder Madame, s'étoit imaginé qu'il falloit irriter ses desirs par l'absence. Elle l'avoit fait rester à Pontoise. Le Roi d'Angleterre fut indigné de cette supercherie. Il dissimula son ressentiment ; mais dans les préliminaires de la paix, il posa pour fondement, qu'on lui

abandonnât la Normandie & la
Guienne en toute Souveraineté. 1419.
Il ne voulut jamais se défister de
cette demande, & la Reine sortit
de la conférence, qui dura trois
semaines inutilement. Le Duc de
Bourgogne avoit honte de lui pas-
ser cet article que le Dauphin lui
avoit refusé si généreusement. Ce
Duc avoit cru que l'offre de Ma-
dame obligeroit ce Prince à di-
minuer ses prétentions, & sur le
point de le quitter, il lui fit ré-
marquer le peu d'empressement
qu'il avoit pour une Princesse si
parfaite. Le Roi d'Angleterre ne
disconvint pas du mérite de Ma-
dame; mais il lui répondit avec
la dernière fierté, qu'il seroit tou-
jours le maître d'épouser Madame,
& de conserver la Normandie &
la Guienne, & que s'il l'entrepré-
noit, il chasseroit de France le Roi
& le Duc de Bourgogne. Ce Duc
ne répondit à cette rodomontade
que par une raillerie méprisante,
en lui disant qu'il entreprenoit
trop, & qu'il seroit las à moitié

1419.

chemin. Ainsi la Conférence & la Trêve furent rompues en même tems.

Le Duc de Bourgogne étoit le plus fier de tous les hommes, & encore que son ambition lui rendit faciles les crimes les plus grands, elle ne lui avoit pas ôté l'inclination Françoisé que devoit avoir un petit-fils du Roi Jean. L'orgueil du Roi d'Angleterre lui déplut. Il se repentit de s'être humilié devant lui, & quoiqu'il ne haït personne au monde tant que le Dauphin, par rapport aux Conseillers de ce jeune Prince, il résolut de se réconcilier avec lui, & de l'engager à tourner leurs armes communes contre les Anglois. Il y avoit long-tems que le Conseil du Dauphin l'attendoit-là. Nous avons dit plusieurs fois, qu'il étoit composé des amis & des serviteurs des Maisons d'Orleans & d'Armagnac, dont le Duc de Bourgogne avoit fait massacrer les Chefs. Nous devons ajouter que la plupart de ces Seigneurs étoient vio-

lens , cruels , intéressés. Le seul Duchatel étoit honnête homme ; mais prévenu de cette dangereuse maxime que la vengeance est permise , & qu'on pouvoit violer les droits les plus sacrés pour y parvenir. Le Président Louvet partageoit avec lui le cœur du Dauphin , & encore qu'il y eût entre eux cette différence , que Duchatel aimoit le Dauphin par inclination , & qu'un sale intérêt attachoit Louvet à ce Prince , ils s'accordoient en cela de faire tomber le Duc de Bourgogne dans un piège , où ils le pussent imoler à leur passion. Ce Duc étoit amoureux de la femme du Seigneur de Giac. Louvet & Duchatel l'avoient gagnée , & elle pressoit souvent le Duc de s'accommoder avec le Dauphin. On n'a pas sçû précisément , si ces deux favoris avoient confié leur secret à la Dame de Giac. On ne peut avoir plus d'autorités pour & contre. Il suffira de dire que les apparences déchargent cette Dame d'une

1419. trahison si énorme ; & qu'elle con-
 seilla de bonne foi au Duc de se
 réunir avec le Dauphin. Le Duc
 se laissa persuader par cette fem-
 me. Les Députés des deux Prin-
 ces allèrent de l'un à l'autre. On
 convint que le Dauphin seroit seul
 Régent , mais qu'il s'aideroit des
 conseils du Duc de Bourgogne ,
 qui promit de faire sortir ses Gar-
 nisons des Villes qu'il occupoit en
 Picardie , en Champagne , &
 dans l'Isle de France. Il y eut un
 projet de ce Traité dressé , &
 l'on arrêta que ces deux Princes
 se verroient dans la plaine de Mon-
 tiel, près Poissi le Fort , à une lieue
 de Melun.

Les deux armées du Dauphin
 & du Duc de Bourgogne se ren-
 dirent dans la plaine de Montiel
 le 11 Juillet. Elles demeurèrent à
 cent pas l'une de l'autre ; & aussitôt
 le Dauphin d'un côté , & le
 Duc de Bourgogne de l'autre , se
 détachèrent , suivis chacun de dix
 Seigneurs ; & s'approchèrent du
 milieu de l'espace qu'on avoit

laissé entre ces deux armées. Le Duc à la vûe du Dauphin mit pied à terre ; & le Dauphin descendit aussi de cheval après le Duc. Ce dernier se mit à genoux devant le Dauphin , qui le releva & l'embrassa. Ils jurèrent une amitié & une alliance éternelle. Le Dauphin donna au Duc le Traité , afin qu'il corrigéât les articles , qu'il jugeroit à propos , & qu'il les fit signer aux Seigneurs de son parti. Ensuite ils se donnerent rendez-vous au 18 Août à Montereau Faut-Yone. Le Dauphin remonta à cheval. Le Duc lui tint l'étrier. Ils allerent rejoindre leurs armées , & l'on commença à publier à Paris la Paix entre les deux partis.

Cependant le Roi d'Angleterre suivoit rapidement ses conquêtes. Il avoit assiégé Gisors le lendemain de la conférence de Meulan. Bournonville , Beau-frere de Liladam , le défendit trois semaines , & s'étant rendu faute de vivres , il fut conduit à Beauvais. Aumale , Meu-

1419. lan, Gournay, Poiffi, Saint Germain, Chaumont ne se défendirent pas. Les Comtes de Kent & d'Hutington avec un Camp volant emporterent la Rocheguion, que la Dame du lieu leur rendit. Ils investirent le Châteaugailard, que le brave Mauni ne rendit qu'à un an de-là, & seulement faute de cordes pour tirer de l'eau; mais ce qui surprit le plus toute la France, fut la prise de Pontoise. Le Duc de Clarence, le premier des freres du Roi d'Angleterre, suivi du Captal de Buch, & de trois mille vaillans hommes, l'escalada à trois heures du matin. Liladam qui en étoit Gouverneur, n'eut que le tems de se sauver, & de cette Ville les Anglois firent des courses jusqu'à Paris. Les Parisiens se plainquirent & s'émurent. Le Duc de Bourgogne y envoya aussi-tôt une forte Garnison, sous le Comte de Saint Paul & le Maréchal de Liladam; & il ne leur falloit pas deux moins grands Capitaines pour les rassurer.

Le tems de la conference de Montereau approchoit , & le Duc de Bourgogne avoit une répugnance invincible de s'y trouver. Il ne devoit pas avoir là toute son Armée pour le défendre comme à Montiel , & il falloit s'aller mettre à la discrétion d'un jeune Prince , qu'il avoit mortellement offensé. Ainsi il demanda au Dauphin que le jour en fût remis au 10. Septembre , & il ne se trouva pas plus disposé de s'y rendre à ce second terme. Le Conseil du Dauphin instruit de son irrésolution , persuada ce Prince de lui envoyer Duchatel. Ce Seigneur alla trouver le Duc , & n'oublia aucune raison pour le faire partir. Il lui remontra qu'une plus longue division alloit ruiner la France , que le Roi d'Angleterre étoit déjà aux portes de Paris , & que la posterité imputeroit au Duc de Bourgogne la perte de sa patrie , s'il écoutoit d'anciens ressentimens sur le point d'une réconciliation parfaite. La Dame de Giac lui re-

1419.

pétoit la même chose. Le Duc connoissoit Duchatel pour un parfaitement honnête homme. Il étoit vaincu par ses raisons, sans être persuadé. Il le renvoya au Dauphin, lui dire qu'il trouvoit l'entrevûe de Montereau inutile, & que ce Prince devoit plutôt venir tout d'un coup à Troye reprendre auprès du Roi son pere, l'autorité dont on étoit convenu. Le Dauphin fit repartir sur le champ Duchatel pour dire au Duc qu'il étoit absolument nécessaire qu'ils se vissent à Montereau. Duchatel ajouta que le Dauphin donneroit au Duc toutes les sûretés qu'il pouvoit desirer, qu'il lui mettroit entre les mains le Château de Montereau, & que le lieu de l'entrevue, qui devoit se faire sur le pont qui est entre le Château & la Ville, étoit pratiqué de maniere, qu'il y avoit trois barrières du côté du Duc, & trois du côté du Dauphin. Le Duc eut honte de laisser voir tant de timidité. Il prit cinq cents hommes d'Armes, deux cens Ar-

balestriers , & suivi d'une foule de Seigneurs , il prit le chemin de Montereau. Lorsqu'il fut à Bray , sa crainte redoubla. Un Juif , fameux Négromentien , l'avertit de ne passer pas plus avant , & tous ses amis lui conseillèrent de faire visiter ces barrières avant que de s'y confier. L'Evêque de Valence le vint encore trouver dans cette Ville de la part du Dauphin. Il lui apprit que ce Prince étoit déjà à Montereau , & qu'il l'y attendoit. Cet Evêque étoit de la Maison de Poitiers , & frere de l'Evêque de Langres , ami particulier du Duc de Bourgogne. Son caractère acheva de résoudre le Duc. Il tint conseil à cheval. L'Evêque de Valence lui fit sentir qu'il n'avoit point de tems à perdre , à moins qu'il ne voulut faire au Dauphin le sanglant affront de l'avoir fait attendre si long-tems inutilement. Le Duc s'écria que ç'en étoit trop ; & qu'il ne vouloit pas qu'on lui pût reprocher que sa timidité eût servi d'obstacle à la Paix. Il poussa son

1419. cheval en même tems , & se rendit au Château de Montereau le matin du 10. Septembre qui étoit un jour de Dimanche. Il fit entrer dedans cent Archers & deux cents hommes , & logea le reste aux environs du Château.

Duchatel vint avertir le Dauphin que le Duc étoit arrivé , & prendre les dernières mesures pour sa mort ; car il n'étoit que trop vrai qu'on l'avoit résolue. Le démon de la vengeance animoit le Conseil du Dauphin. Ils brûloient d'une rage parricide. Plusieurs Historiens ont voulu sauver la réputation de ce Prince , en disant qu'il ne savoit pas le crime qu'on vouloit commettre ; mais outre qu'il est contre le bon sens de croire que les Ministres d'un Prince aient entrepris sans sa participation , le plus effroyable meurtre qu'on eut encore médité en France, il est bien plus naturel ne dire avec les Historiens les plus fidèles , que ces perfides Conseillers abusèrent de la jeunesse d'un Prince

qui n'avoit pas encore le discernement formé. Ils lui firent croire ^{1419.} que le Duc de Bourgogne avoit enfin poussé son ambition jusqu'au trône ; que pour y monter il avoit conspiré contre sa vie , qu'il vouloit consommer son parricide à Montereau , & qu'il le falloit prévenir , puisque ce Prince étoit le plus méchant de tous les hommes. Ensuite ils rappellerent dans le souvenir du Dauphin tous les crimes de ce Duc , les fréquentes rebellions qui lui avoient mis tant de fois les armes à la main contre le Roi ; le detestable assassinat du Duc d'Orleans , frere unique de sa Majesté , le meurtre du Connétable d'Armagnac , la surprise de Paris , l'attentat de ses émissaires sur la personne sacrée du Dauphin , l'insolence de ce Duc , qui avoit voulu partager la Régence avec lui. Enfin s'ils ne tirerent un ordre positif du Dauphin de se défaire du Duc de Bourgogne , ils lui firent assez entendre qu'ils le feroient.

La conférence se devoit faire

1419. sur le pont qui joint la Ville & le Château de Montereau. On avoit bâti au milieu de ce pont une falle de bois, où le Dauphin & le Duc devoient entrer, suivis chacun de dix Seigneurs. Il y avoit en deçà & au delà du pont trois barrières, qui sembloient avoir été mises pour la commune sûreté, mais qui en effet empêchoient que le Duc ne pût être secouru par les siens. Outre que le Dauphin étoit le maître de ces barrières, il avoit auprès de lui beaucoup plus que dix Seigneurs, & son armée qui étoit dans Montereau, étoit prête de combattre au premier signal. Le Dauphin se rendit dans la falle du pont dès deux heures. Il avoit une cuirasse, & étoit en équipage de guerre. Duchatel, Louvet, Barbazan, le Vicomte de Narbonne, Loyet de Loire, quatre autres Seigneurs, & plusieurs Gardes étoient avec lui. Le Duc de Bourgogne différoit toujours. Cependant la nuit s'approchoit. Le Dauphin envoya Duchatel presser le Duc de

venir. Duchatel dit à ce Prince qu'il y avoit deux heures qu'on l'attendoit. Alors le Duc marqua les dix Seigneurs qu'il vouloit mener avec lui. Charles de Bourbon, Preaux, le Seigneur de Noailles, l'Amiral de Sens, le Grand Maître de la Basme, les Seigneurs de Vergi, de Montagu & de Giac étoient les sept principaux. Il arriva à la première barrière qu'il étoit déjà cinq heures du soir; & il chancela encore avant que de la passer. Lorsqu'il fut au-delà de la seconde, on ferma les portes des deux barrières. Le Duc s'en étonna; mais tout d'un coup se rassurant, il frappa sur l'épaule de Duchatel en disant, *Voilà celui à qui je me fie*. Il s'avança vers la troisième barrière, & vit le Dauphin qui étoit auprès. Duchatel passa au-delà de cette barrière, & fit avancer le Dauphin. Le Duc de Bourgogne se mit à genoux devant lui, la barrière entre deux; & le Dauphin ne répondit à sa soumission que par de sanglans reproches, sur

1419.

ce qu'il n'avoit pas fait évacuer les gens de guerre des villes dont il s'étoit emparé. Le Dauphin cessoit à peine de parler, que Loire prit le bras du Duc rudement, & lui dit : *Levez-vous, vous n'êtes que trop honnête.* L'insolence de ce Courtisan fit connoître à ce Prince qu'il étoit trahi. Il se leva, & soit qu'il voulût se défendre en cas qu'on l'attaquât, ou, comme le veulent quelques-uns, qu'il remit son épée en sa situation, parce qu'elle s'étoit tournée en se baissant, il mit la main sur la garde. Loire lui demanda alors fierement s'il mettoit la main à l'épée contre le Dauphin. En même tems Duchatel cria. *Il est tems, & faut* par-dessus la barriere. Il déchargea au Duc un coup de hache qui lui abbattit le menton. Mille coups suivirent ce premier. Le Duc parut plus grand au moment de sa mort, qu'il n'avoit semblé durant sa vie. Il tira son épée, & se défendit bravement. Noailles & Saint George le seconderent ; mais les Gardes

Gardes du Dauphin, s'étant joints à Duchatel, le Duc & ses amis succomberent. Layet donna le coup mortel à ce Prince, & Noailles fut massacré à ses côtés. Quelques-uns d'entre-eux s'enfuirent; d'autres furent arrêtés. L'Amiral de Lens fut de ces derniers, & on le poignarda sur le champ avec une inhumanité plus que barbare.

Montagu avoit fui des premiers pour amener du secours au Duc. Il revint un moment après, suivi d'une foule de Soldats; mais les Troupes du Dauphin s'étoient avancées, on repoussa facilement ces Soldats en désordre. Une partie suit jusqu'à Bray, l'autre se retira dans le Château avec Montagu, qui y fut sur le champ investi.

Le sang du Duc de Bourgogne réjallit jusques sur le Dauphin, & l'horreur que ce crime lui inspira, fit bien-tôt connoître, qu'il y avoit consenti sans le concevoir. Il frémit en lui-même, & se sauva dans Montereau, accablé de la

1419.

plus vive douleur. Barbazan, qui fut le témoin de ce meurtre, eut peine à comprendre ce qu'il voyoit. Les favoris du Dauphin qui connoissoient son austere vertu, n'avoient osé lui confier leur dessein. Lorsqu'il le vit exécuté, il les accabla des reproches les plus outrageans. Il les nomma perfides & sanguinaires. Il leur dit, qu'ils avoient terni pour jamais la réputation de leur maître, & il ajouta que s'il en eût eu le moindre avis, il eût mieux aimé mourir mille fois, que d'être présent à une action si infame.

Le Duc de Bourgogne n'avoit que quarante-huit ans lorsqu'il fut tué. Son corps demeura deux jours tout nud, & exposé aux insultes de la populace. La nuit du second jour, on l'enterra dans l'Eglise Nôtre Dame sans linceul & sans bierre. Montagu ne défendit que trois jours le Château de Montreau. Il s'y étoit enfermé sans vivres, & il en sortit par composition avec les armes seulement. Les

favoris du Dauphin trouverent dans le Château le riche équipage du Duc , qui ne cédoit en magnificence à celui d'aucun Prince de l'Europe. 1419.

Ce fut tout le profit que le Dauphin retira de cette mort. Elle plongea la France dans un abîme de malheurs, sous lesquels peu s'en fallut que le Dauphin ne fût accablé. Ses favoris lui avoient persuadé, qu'au moment même de cette mort, tous les François se réuniroient à lui, & que le parti du Duc de Bourgogne s'évanouiroit. Cependant il eut la douleur de voir qu'il avoit commis inutilement le plus grand des crimes. Toute la France se souleva. Ceux même qui étoient dans les intérêts du Dauphin eurent peine à y demeurer. Ce Prince fit publier un Manifeste, dans lequel il exposa que le Duc de Bourgogne avoit attenté sur sa vie à Montreuil, & qu'il avoit été forcé de le prévenir; mais Montagu qui s'y étoit trouvé, y répondit par une

1419. rélation de cette exécution sanglante, qu'il envoya par toutes les Villes de France, & à laquelle tout le monde ajouta foi, le caractère de la vérité étant de persuader les esprits les moins crédules.

Mais personne ne poussa si loin son ressentiment que la Reine. Cette fiere Princeffe avoit toujours senti au fonds de son cœur une haine secrète contre le Dauphin. Sa prison l'avoit beaucoup accrûe, & elle fut ravie que cette dernière action lui permît de la laisser paroître dans toute son étendue. Un reste d'honneur l'avoit retenue jusques-là. Elle quitta avec joye ses scrupules, & embrassa avidement l'occasion de perdre son fils. Elle fit entrer le Roi dans sa fureur. Ils députerent vers le Comte de Charolois, fils du Duc de Bourgogne, & lui offrirent toutes les forces de France pour se venger. Un Edit sanglant déclara le Dauphin & tous ses serviteurs criminels de leze-Majesté. Paris suivit

des mouvemens si violens. Les Partisans de la Maison de Bourgogne y dominoient. On s'assembla confusément ; on jura de venger la mort de leur Protecteur, & l'on envoya deux Députés en assurer le fils de ce Prince.

Philippe, Comte de Charolois, avec une conduite plus modérée, ne se proposa pas une vengeance moins complete ; il étoit âgé de vingt-trois ans. Il avoit la plupart des belles qualités de son pere, & n'avoit aucun de ses défauts ; au contraire un fond d'équité conduisoit toutes ses actions. Il avoit le cœur grand, & un penchant pour ses peuples, qui l'en fit aimer jusqu'à l'adoration. Il fut pénétré de douleur à la nouvelle de la mort du Duc son pere, & il jura sur le champ qu'il ne feroit jamais ni Paix ni Treve avec le Dauphin, qu'il n'eût exterminé tous les assassins de ce Prince. Il lui rendit les honneurs funebres à Saint Vast d'Arras, où cinq Evêques assistèrent. Il prit aussi-tôt le nom

1419.

de Duc de Bourgogne, Comte de Flandre, d'Artois, & de Bourgogne, & il partit avec Morvilliers que le Roi lui avoit enuoyé, pour se rendre à Troye. Il avoit convoqué les Députés de toutes les Villes de son parti, & il trouva que tout le monde témoignoit pour le venger, une ardeur qui égaloit la sienne, si elle ne la surpasseoit. Les soins qu'il prenoit pour sa vengeance n'étoient désapprouvés de personne, parce qu'ils lui convenoient parfaitement; mais ils ne lui faisoient rien faire d'indigne de lui. Il avoit épousé Madame Michelle, Sœur du Dauphin, & encore que cette Princesse, qui étoit fort douce, ne marquât pas contre son frere le même emportement que la Reine, & qu'elle tachât peut-être d'excuser ce crime sur la jeunesse & la foiblesse du Dauphin, le Duc ne lui en sçut jamais mauvais gré. Il la traita avec la même bonté, & agit toujours avec elle en honnête homme.

Dans l'assemblée de Troye, on

commença par faire une Treve ^{1419.} avec le Roi d'Angleterre. On y déclara Régent le nouveau Duc de Bourgogne, & l'on y conclut une guerre éternelle contre le Dauphin, qu'on n'appella plus que Charles de Pontieu, du nom de son premier appanage; mais ce ne fut pas seulement dans l'entrevue de Montereau que les favoris du Dauphin abusèrent de sa jeunesse, & la conspiration de la Maison de Penthièvre contre le Duc de Bretagne, dans laquelle on le fit entrer, ne le rendit guere moins coupable que l'assassinat de Montereau.

Le milieu du siècle précédent avoit vu la Bretagne agitée de la plus opiniâtre querelle dont on eût encore oui parler. Artus II. Duc de Bretagne, mort en 1312. laissa trois enfans, Jean III. qui lui succéda dans la Duché de Bretagne, & Gui Comte de Penthièvre d'un premier lit, & d'un second Jean Comte de Monfort. Le Duc Jean III. n'ayant point eu d'enfans de trois femmes

1419.

qu'il avoit épouſée, ſongea de bonne heure à régler ſa ſucceſſion. Le Comte de Penthièvre ſon frere étoit mort en 1331. & n'avoit laiffé qu'une fille nommée Jeanne. Par les Loix de Bretagne elle étoit héritiere de ce Duché qui eſt un Fief féminin. Cependant comme le Duc connoiſſoit l'ambition du Comte de Monfort, ſon ſecond frere, il craignit qu'après ſa mort il ne troubât cette Princeſſe. Il la maria avec Charles de Chatillon, Comte de Blois, Prince d'eſprit & de mérite, & il les fit reconnoître pour ſes héritiers préſumptifs & néceſſaires. Malgré ces précautions, ce qu'il avoit prévu arriva. Jean III. mourut en 1341. Charles de Blois voulut lui ſuccéder, & Jean Comte de Monfort s'y oppoſa, & prétendit que la Bretagne étoit un Fief maſculin. La Province ſe diviſa, & chacun prit parti ſuivant ſes intérêts ou ſon inclination. Une longue & ſanglante guerre ſuivit cette diviſion. La France appuya la Maifon de Blois, & l'Angle-

terre, celle de Monfort. Les Chefs furent respectivement faits prisonniers, & leurs femmes n'en poussèrent pas moins leurs affaires. Jeanne, Comtesse de Penthievre, d'un côté, & Jeanne de Flandres, femme du Comte de Monfort, de l'autre, parurent à la tête des Armées. La mort du Comte de Monfort ne termina point la querelle. Sa veuve la soutint habilement. Elle fit prendre à l'aîné de ses fils le nom de Jean V. & rétablit son parti. La Bataille d'Auray, qui se donna en 1364. sembla enfin décider la question en faveur de la Maison de Monfort. Charles de Blois y fut tué, & la même année il fut fait un Traité à Guerrande, par lequel la Duché de Bretagne demeura à Jean V. à condition qu'au défaut de mâles, elle retourneroit à la Maison de Blois, à qui l'on abandonna des terres considérables comme pour la dédommager de la grande perte qu'elle faisoit. Ce Traité s'exécuta fidèlement, & Jean de Blois, fils de Charles de Blois, ne

1419. songea point, tant qu'il vécut, à le rompre. Il époufa Marguerite, fille du Connétable de Clifson, & mourut laiffant quatre fils pour foutiens de fa Maifon, Olivier de Blois, dit de Bretagne, Comte de Penthievre, Jean, Charles, & Guillaume.

Marguerite de Clifson n'avoit jamais approuvé la modération du Comte fon mari. Elle avoit toute la fierté du Connétable fon pere, & toute l'ambition dont on peut être capable. Plus elle réfléchiffoit fur le droit de fes enfans, plus elle frémiſſoit en ſongeant à l'injuſtice qu'on leur avoit faite. Elle n'eut aucun égard au Traité de Guerrande. Elle le confidéra comme un acte que la force avoit arraché à fon mari, & elle ſe propoſa de replacer ſes enfans fur le Trône de Bretagne. Elle trouva dans le Comte de Penthievre fon fils un ſujet qui la ſeconda parfaitement. Il n'étoit pas moins ambitieux qu'elle, & c'étoit lui qui devoit retirer de l'entreprise toute

la gloire & tout le profit. Il avoit épousé Isabelle, fille de Jean, Duc de Bourgogne. Cette alliance lui enflloit le cœur, & d'ailleurs il voyoit la Bretagne remplie de ses vassaux. La conjoncture lui parut favorable. Le Duc Jean V. mort en 1399. avoit laissé trois enfans. Jean VI. l'aîné n'avoit que vingt-quatre ans. C'étoit un Prince doux, attaché au plaisir, & qui même témoignoit une parfaite confiance au Comte de Penthievre. Le Comte de Houdan son frere étoit beaucoup plus foible, & enfin le Comte de Richemont, second frere du Duc, & le seul qui avoit de la disposition aux armes, étoit prisonnier des Anglois.

La seule chose qui arrêta le Comte de Penthievre, c'est que le Duc avoit épousé Madame Jeanne, fille du Roi, & que cette alliance alloit lui attirer sur les bras toutes les forces de la France. Il leva cet obstacle avec une adresse particuliere. Il envoya des Députés au Duc de Bourgogne & au Dau-

1419.

phin en même tems. Les premiers s'adresserent directement au Duc Jean, qui pour lors vivoit encore. Ils lui dirent qu'il ne pourroit résister au Dauphin & aux Anglois en même tems; mais que s'il vouloit entrer dans le dessein du Comte de Penthievre son gendre, il le délivreroit du dernier de ses ennemis; que l'occasion se présentoit de recouvrer la Bretagne sur la Maison de Monfort, qui l'avoit usurpée sur la sienne: qu'on ne demandoit au Duc de Bourgogne que de ne s'y point opposer; & que le Comte Oliwier ne seroit pas plutôt reconnu Duc, qu'il entreroit en Normandie avec vingt mille hommes entretenus à ses dépens, & y feroit tête aux Anglois, jusqu'à ce que le Duc de Bourgogne eût vaincu ou soumis le Dauphin. Le Duc n'étoit pas scrupuleux, & l'on ne lui demandoit que de favoriser son gendre de ses souhaits. Il les promit sans hésiter, & assura que personne ne s'intéresseroit à la Cour pour le Duc de Bretagne.

Les Députés du Comte au Dauphin allèrent trouver Louvet, qui étoit tout puissant auprès de ce Prince. Comme ce Président faisoit tout pour de l'argent, on n'est pas embarrassé de sçavoir comment ils le gagnèrent. Ils se servirent à peu près des mêmes raisons qu'ils avoient employées auprès du Duc de Bourgogne. Ils ajouterent que le Duc de Bretagne entretenoit alliance avec les Anglois, & qu'ainsi il étoit coupable de félonnie; qu'aussi le Comte se proposoit de le livrer entre les mains du Dauphin, & que ce Prince ne lui auroit pas plutôt donné une investiture du Duché de Bretagne, qu'il en tourneroit toutes les forces contre les Anglois.

1419.

Il se présente ici la même difficulté que sur l'entrevue de Montereau, sçavoir si le Dauphin eut connoissance de cet horrible projet, & comme sur celle de Montereau nous avons avoué de bonne foi, que selon toutes les apparences, le Dauphin avoit sçu le

1419.

meurtre qu'on se propofoit d'y faire, il nous femble qu'on doit ici conjecturer le contraire. Le Duc de Bretagne n'avoit jamais offensé le Dauphin. C'étoit fon beau-frere. Le profit qu'on pouvoit retirer de l'entreprise du Comte étoit incertain, & tout le Conseil du Dauphin n'étoit pas ennemi mortel de ce Duc, comme il l'étoit du Duc de Bourgogne. Ainfi l'on doit rejeter ce crime fur Louvet. Il donna aux Députés de Penthièvre un ordre pour arrêter le Duc de Bretagne, & fon frere, & il le scéla des sceaux du Dauphin.

Pendant ce tems-là, le Comte avoit pris toutes ses mesures pour réussir dans son entreprise, & l'on n'en pouvoit prendre de plus justes, ni de mieux concertées. Il avoit auprès de Nantes une maison magnifique, appelée Chantocéaux, & d'autant plus importante qu'elle étoit encore plus forte que belle. La Comtesse Douairiere de Penthièvre y tenoit sa Cour.

qui étoit presque aussi grosse que celle de la Duchesse de Bretagne. 1419.
Le Comte dit au Duc qu'il vouloit avoir l'honneur de l'y régaler avec le Comte de Houdan son frere ; & pour l'empêcher de s'y faire suivre par tous les Seigneurs de Bretagne qui étoient à Vannes où le Duc résidoit d'ordinaire, il lui dit en secret, que les plus belles filles de France étoient à Chantoceaux, & qu'il n'appartenoit qu'à lui d'en faire la conquête. La partie fut mise au 13. Février, & ce jour-là, le Duc de Bretagne, le Comte de Houdan & le Maréchal de Bretagne prirent le chemin de Chantoceaux. Encore que le Duc n'eût pas mené avec lui tous ses Gardes, il ne laissa pas d'être suivi par une infinité de gens, que les Souverains traînent d'ordinaire après eux, & ce nombre eût pu incommoder le Comte de Penthievre. Il y prévint avec une adresse admirable. La fuite du Duc n'alloit pas en gros, mais à vingt, trente, soixante pas

1419. les uns des autres. Lorsque ce Prince eut passé la Duvete avec le Comte son frere & les Seigneurs qui l'accompagnoient, un homme contrefaisant le fol, & feignant d'être muet, se mit à rompre les planches d'un petit pont sur lequel le Duc avoit passé. La suite de ce Prince arriva, qui vit l'action de cet homme & se mit à en rire; mais elle ne put l'obliger à remettre les planches, & il lui fallut prendre un grand tour pour arriver à Chantoceaux. Le Duc n'en étoit pas à un quart de lieue, que Charles, frere du Comte, sort d'une embuscade où il s'étoit caché, se jette sur le Duc & sur le Comte de Houdan, les arrête prisonniers de la part du Dauphin, & les conduit à Chantoceaux, où ils furent enfermés dans une tour.

Le Comte de Penthievre s'étoit flatté que la Bretagne verroit tranquillement la prison du Duc, & qu'il auroit le tems d'assembler une Armée pour soumettre les Villes qui tiendroient le parti de

ce Prince. Il reconnut trop tard qu'il s'étoit trompé. Le Duc étoit généralement aimé. Sa bonté & sa douceur lui avoient acquis tous les cœurs de ses sujets. Il se fit un soulèvement universel dans cette Province. La Duchesse parut dans les rues de Vannes, les cheveux épars, & les yeux baignés de larmes. On ne vit point sans pitié la fille d'un Roi de France en cet état. Les deux Princes, François & Pierre, enfans du Duc & encore au berceau, émurent puissamment ces peuples prompts & zelés. Les Etats de Bretagne s'assemblerent à Vannes. Le Chancelier de Bretagne, Jean de Malestroit, le Vicomte de Rohan, les Seigneurs de Rieux & d'Ancenis, les Evêques de Dol, de Rennes, de Nantes, & de Vannes s'y trouverent. On députa vers le Roi d'Angleterre qui étoit à Melun, pour le prier de leur vouloir rendre le Comte de Richemont, pour le mettre à leur tête & aller délivrer le Duc, & sur le

1419. refus que ce Roi politique en fit, ils nommerent Général le Vicomte de Rohan, & tirerent du trésor public tout l'argent qui y étoit, pour lever des Troupes, & aller assiéger Chantoceaux.

1420. Le Comte de Penthievre avoit promis au Président Louvet de remettre la personne du Duc entre les mains du Dauphin, mais quand il en fut le maître, il ne jugea pas à propos de tenir sa parole. Cependant il se trouva fort embarrassé sur ce qu'il devoit faire de ce Prince. Il reconnut qu'il s'étoit flatté lorsqu'il avoit cru que son parti égaleroit celui du Duc, & il ne vit point sans allarmes la tempête qui se préparoit à fondre sur lui. Il se défia de sa valeur, ou de la bonté de la Place & avant que d'être assiégé, il tira le Duc de la Tour. Il lui banda les yeux, & le transféra en Poitou. Là, ils conduisirent ce malheureux Prince de Château en Château, tantôt aux Essars, tantôt à Paluau, lui faisant craindre à

tous momens une mort tragique.

L'Armée de Bretagne, forte de cinquante mille hommes peu agueris, assiégea Chantoceaux en Mars. On déferoit l'honneur du commandement au Vicomte de Rohan ; mais pour mieux dire , il n'y avoit point de Chef. Le tumulte & la confusion étoient l'ame de cette Armée , & si un homme de tête eût été enfermé dans Chantoceaux, il eût fait périr devant cette Place l'Armée qui l'assiégoit. Mais Marguerite de Clifson s'y étoit enfermée , & si dans le projet de la conjuration , elle avoit fait paroître la hardiesse d'un homme , elle montra dans ce Siège qu'elle n'étoit qu'une femme. Les moindres périls l'alarmerent. Elle s'imaginoit être déjà dans les tourmens dûs à son crime , comme si la tête du Duc n'eût pas dû suffire pour répondre de la sienne. Lorsque le Siège eut duré trois mois , une terreur panique la faisit. Elle écrit à ses fils de la délivrer ; elle leur mande que le moment n'est pas

1420. venu qui leur doit restituer la Bretagne, & qu'ils ayent pitié d'une mere réduite à l'extrémité.

Ce qu'il y eut de plus déplorable, c'est que les Penthievres donnerent dans la foiblesse de leur mere, & furent touchés d'une pitié ridicule. Le Comte, qui ne connoissoit point de milieu entre le Duché de Bretagne & la mort, s'oublie jusqu'à ce point de leur préférer une misere certaine. La Comtesse capitule dans Chantocéaux. Elle promet de rendre le Duc & la Place, moyennant la vie fauve & une amnistie qu'on lui promet, & de laisser Guillaume, le plus jeune de ses fils, pour servir d'ôtage. Le Comte exécute une capitulation si honteuse. Il dresse un Traité, où il infere toutes les clauses les plus avantageuses à sa maison, & qui lui faisoient, pour ainsi dire, partager la Bretagne avec le Duc; & il le présente à ce Prince pour le signer. Le Duc ne fut point arrêté par les conditions étonnantes qu'on lui

DE CHARLES VII. LIV. I. 141
imposoit. Il signa tout aveugle-
ment. Aussi-tôt on lui rebande ^{1420.}
les yeux, & on le remene à Chan-
toceaux. La Comtesse en sort, rend
la Place, & laisse son dernier Fils
en ôtage.

La joie des Bretons d'avoir re-
couvré leur Duc, quelque extraor-
dinaire qu'elle fût, ne suspendit
point leur vengeance contre la Mai-
son de Blois. Les Etats continués
à Vannes citerent dans les for-
mes le Comte de Penthievre, ses
freres, & sa mere; les jugerent
par contumace; les condamnerent
à mort eux & leurs complices;
ordonnerent que tous leurs biens
seroient confisqués, leurs Châ-
teaux rasés; Guillaume de Blois,
leur ôtage, déchû de cette qua-
lité, & sans aucune considéra-
tion de sa jeunesse, enfermé dans
un cachot où à peine voyoit-il le
jour. Cet Arrêt fut exécuté sur
le champ. La superbe Maison de
Chantoceaux fut rasée. Le Duc
mit en sa main tous les biens des
Penthievres. Le jeune Guillaume

en fut la victime. Il fut vingt sept ans sans voir le jour, si sensible à son malheur, que toute son occupation étant de pleurer, il en perdit enfin la vûe. Le Comte, méprisé de ses amis, se sauva en Flandres dans sa terre d'Avesnes, où il mourut malheureux.

On trouva dans Chantoceaux, l'ordre que Louvet avoit donné au Comte de Penthièvre, d'arrêter le Duc de Bretagne. On y avoit aposé les Sceaux du Dauphin, tout le monde demeura persuadé que ce Prince y avoit eu part. Cela fit horreur à toute la Cour de Bretagne. Le Duc avoit épousé la sœur du Dauphin. Ce lien rendoit l'action de ce Prince plus noire. Aussi ne le considéra-t-il plus comme son Beau-frere, & il n'eût pas de peine à se ranger du côté des ennemis du Dauphin. Ce Prince apprit avec douleur les sentimens du Duc de Bretagne, & songea à les faire changer en se justifiant auprès de lui; mais il fut obligé de donner ses soins à des périls encore plus pressans.

Le Duc de Bourgogne & la Reine n'avoient point donné de bornes, l'un à sa vengeance, & l'autre à sa fureur. Les Ambassadeurs d'Angleterre étoient arrivés à Troye, & avoient dressé les Articles d'une Paix, où l'on accordoit à leur Maître plus qu'il ne demandoit. Ce Prince les suivit de près avec toute sa Cour, & seize cens hommes d'armes. Le Duc de Bourgogne alla au-devant de lui, & lui livra, pour ainsi dire, toute la Maison Royale. On signa le Traité de Paix, & l'on y inféra des conditions également opposées aux Loix de l'État, & au droit des gens. Par la première le Roi donnoit en mariage Madame Catherine sa fille au Roi d'Angleterre avec quarante mille écus de dot. Par la seconde, on déclaroit le Roi d'Angleterre & ses Successeurs, légitimes héritiers de la Couronne de France. On n'établissoit point leur droit, encore qu'il semblât que le mariage de Madame en fût le fondement. Cependant il l'étoit si peu, que

1420.

les termes de ce Traité faisoient connoître que Henri & ses Successeurs seroient de leur chef les héritiers du Roi. Ainsi la mort de Madame sans enfans n'auroit pu empêcher le Roi d'Angleterre de succéder à Charles VI. & après la mort du Roi d'Angleterre le Duc de Clarence, aîné de ses freres, étoit aussi appelé à la Couronne. Par la troisième condition, on assuroit au Roi Charles la jouissance de la France sa vie durant. On déclaroit expressement que Henri, Roi d'Angleterre, ne prendroit le nom de Roi, qu'après la mort de ce Prince; mais on lui en transportoit toute l'autorité, en le nommant Régent. Par la quatrième, on unissoit pour jamais les Couronnes de France & d'Angleterre. Par la cinquième on déclaroit que ces deux Monarchies, nonobstant leur union, ne seroient gouvernées que selon leurs Loix, & leurs Coûtumes. Par la dernière enfin on dérogeoit, pour ainsi dire, à toutes les précédentes. On supposoit qu'on pût faire un
jour

jour un Traité avec le Dauphin ; 1420.
 & l'on vouloit qu'il ne se pût faire,
 que du consentement des deux
 Rois, du Duc de Bourgogne, &
 des Etats Généraux.

C'est-là ce qu'on appella durant
 ce siecle la Paix de Troye, abo-
 minable à tous les bons François.
 Les deux Rois, la Reine, les Prin-
 ces d'Angleterre, Madame, le Duc
 de Bourgogne, & les principaux
 Seigneurs des deux Cours la si-
 gnerent le 21. Mai dans l'Eglise
 Saint Pierre ; & le 2. Juin, Di-
 manche de la Trinité, Henri de
 Savoisi, Archevêque de Sens, fit
 les cérémonies du Mariage d'en-
 tre le Roi d'Angleterre & Ma-
 dame. Le Roi envoya par toutes
 les Villes qui lui obéissoient, ses
 Lettres Patentes pour faire récon-
 noître le Roi d'Angleterre pour
 Régent. Les Tournois & les Fê-
 tes les plus magnifiques accompa-
 gnerent la solemnité de ce fatal
 Mariage.

Les trois Cours partirent peu
 de tems après, & prirent le che-
Tome I. N

1420.

min de Paris, dont le Roi d'Angleterre fouhaitoit sur-tout d'être mis en possession. Le Duc de Bourgogne introduisit son armée dans toutes les Places qu'il occupoit. Elles étoient au nombre de trente. Troye, Amiens & Chartres en étoient les principales. Le nouveau Régent se vit maître de la Champagne, de la Picardie, & d'une partie de l'Isle de France, sans avoir versé une goutte de sang. Il marcha vers Paris comme en triomphe, menant avec lui le Roi & la Reine, la Reine d'Angleterre sa femme, & les trois Cours. Sa marche étoit superbe, & d'ailleurs vingt-cinq mille Soldats servoient d'escorte à ce Prince. Avant que d'entrer dans Paris, il jugea à propos de soumettre les Villes qui se trouverent sur son passage, & qui étoient dans l'obéissance du Dauphin.

Il se présenta devant Sens qui lui ouvrit ses portes. Le Château de Montereau se rendit aux premières sommations, la ville avoit été aban-

donnée. Le Duc de Bourgogne en fit transporter le corps de son pere jusqu'à Dijon, où il le fit inhumer aux Chartreux avec toute la pompe que pouvoit exiger sa naissance. Villeneuve sur Yone & quelques autres petites Places suivirent l'exemple de Sens; mais la fierté du Roi d'Angleterre eut à souffrir devant Melun. Jacques de Bourbon, Seigneur de Préaux, & Barbazan s'y étoient jettés. La Place étoit assez mauvaise; mais ils avoient sept cens hommes, & leur valeur suppléoit à la bonté des murailles. Les Rois firent sommer Préaux d'ouvrir les portes au Roi, & ce Prince répondit avec respect qu'il étoit prêt de recevoir sa Majesté dans Melun avec toute sa Maison; mais qu'il n'y laisseroit pas entrer les Etrangers ni les ennemis de l'Etat. Il en fallut donc venir à un Siège. On investit Melun dans toutes les formes, & on l'attaqua avec vigueur; mais les deux vaillans hommes qui la défendoient, rendirent tous les assauts

1420.

inutiles, & le Siège traîna en longueur. Le Roi d'Angleterre en fut au désespoir. Il se trouvoit engagé à ce Siège, & il commençoit d'en craindre le succès. Toutes ses mesures étoient rompues par ce fâcheux contre-tems. Cependant il fallut qu'il l'essuyât. On remontra en vain à Barbazan & à Préaux, que le Dauphin étoit parti pour le Languedoc, & qu'il n'en devoit attendre aucun secours. La peste se mit dans Melun, & les vivres vinrent à manquer. Le bon ordre des deux Chefs arrêta le désordre de la contagion, & ils osèrent présenter à leurs Soldats des chevaux à manger au lieu de pain. Enfin après quatre mois & demi de résistance, Melun ouvrit ses portes. Les conditions furent dures. Les Etrangers & les Bourgeois se rendirent à discrétion, & tout le reste demeura prisonnier de guerre, jusqu'à ce qu'il eût fourni caution, de ne plus servir contre les deux Rois.

Le Roi d'Angleterre fit son en-

trée dans Melun , qui n'étoit plus qu'un cimetiére. Il envoya prisonniers à Paris six cens des principaux Habitans , tant hommes que femmes. Préaux fut mis à la Bastille , & Barbazan dans la Citadelle de Rouen , où l'on résolut de le laisser mourir , tant la valeur de ce grand homme leur étoit redoutable. L'Armée des Rois continua ensuite sa route , & tâta Compiègne en chemin faisant ; mais Gantache , qui y commandoit , témoigna une résolution qui leur fit peur. Il avoit huit à neuf cens hommes , & avoit défait depuis peu cinq cens Anglois qui couroient l'Isle de France. D'ailleurs on étoit au mois de Novembre. Aussi le Roi d'Angleterre n'eut garde de s'y attacher , & il se hâta de faire son entrée dans Paris , impatient d'être reconnu pour l'héritier de la Monarchie , dans une ville qui sembloit en faire le destin.

L'entrée se fit le premier Dimanche de l'Avent , & ne répondit pas à l'état malheureux où le

1420.

Royaume étoit réduit, puisqu'il y avoit long-tems qu'on n'en avoit vu une plus magnifique. Toutes les rues par où les Rois devoient passer, étoient tapissées, & semées de fleurs. Les Reliques étoient exposées dans les rues pour honorer leur passage. Les cris & les acclamations des peuples ajoutoit un nouvel agrément à la solemnité de cette Fête; les deux Rois marchaient à cheval à côté l'un de l'autre, le Roi à main droite, le Roi d'Angleterre à gauche. Ils allerent descendre à Notre-Dame, d'où, après y avoir fait leur priere, ils remonterent à cheval. Le Roi se retira à l'Hôtel Saint Paul, & le Roi d'Angleterre au Louvre.

Le lendemain avec la même solemnité & dans le même ordre, les deux Reines entrèrent dans Paris. Les Parisiens firent durer quatre jours cette Fête publique, & célébrerent avec des emportemens de joye inouis, la ruine de leur Monarchie.

Le Roi d'Angleterre étoit le

Prince du monde qui sçavoit le mieux ses intérêts. Le Duc de Bourgogne ne lui eût pas plutôt témoigné qu'il défirent rendre publique, la vengeance qu'il devoit à son pere, que ce Roi la fit servir à sa politique. On fit le procès au Dauphin dans toutes les formes. Le Duc de Bourgogne présenta sa plainte aux Rois, & il y exposa le meurtre du Duc son pere à Montereau. Le Dauphin fut cité par un cri public à trois briefts jours. Ce terme étant expiré, les Rois s'assemblerent dans la grande salle de l'Hôtel Saint Paul. Ils étoient assis sur un même banc. Le Chancelier Jean le Clerc, qui avoit succédé à l'Evêque d'Amiens, mort depuis peu, le Président de Morvilliers, les Conseillers d'Etat & cinq ou six Evêques assisterent avec eux à ce jugement fatal dont l'aveuglement, la haine, l'intérêt, & la vengeance étoient les funestes motifs. On rendit un Arrêt que l'on appella de la Cour des Pairs, par lequel le Dauphin fut banni

1420.

à perpétuité du Royaume de France. On le déclara indigne d'y posséder aucune Seigneurie, & l'on condamna tous ses complices à mort.

Le Dauphin étoit en Languedoc, pendant qu'on faisoit contre lui ces sanglantes procédures. Il lui étoit de la dernière importance d'être assuré du revenu de cette Province. Cependant le Comte de Foix ne lui envoyoit que ce qu'il jugeoit à propos, & il sembloit que ce fût pour lui, qu'il eût pacifié cette Province. Le Dauphin profita du Siège de Melun pour s'y transporter avec toutes ses Troupes. Il surprit tellement le Comte de Foix qu'il ne put s'opposer au dessein du Dauphin. Ce Prince ôta le Gouvernement au Comte de Foix, & le donna au Comte de Clermont. Le choix ne pouvoit être plus judicieux. Charles de Bourbon, Comte de Clermont, étoit fils de Jean, Duc de Bourbon. Le Duc son pere étoit prisonnier en Angleterre depuis la Bataille d'Azincourt, & le Comte

avoit l'adminiftration des Provinces qui appartenoient à fon pere , & qui confinoient au Languedoc. Ainfi il pouvoit tirer de-là autant de forces qu'il en eût fallu pour s'op-^{1420.}pofer au Comte de Foix , s'il eût prétendu troubler le Comte de Clermont dans fon Gouvernement, & le Confeil du Dauphin s'aperçut bien-tôt qu'il avoit pris de juftes mefures. Le Comte de Foix difputa au Comte de Clermont le Gouvernement de Languedoc ; mais le dernier le repouffa fortement ; lui prit Beziers où il s'étoit cantonné , & ayant achevé de chaffer les Bourguignons de plufieurs Villes , où le Comte de Foix les avoit laiffés par politique , il établit la tranquillité dans cette grande Province.

Cependant le Dauphin fe rendit à Poitiers , où il appella folemnellement de l'Arrêt rendu à Paris contre lui, à Dieu & à fon épée. Enfuite il évoqua le Parlement & l'Univerfité à Poitiers , & il eut le plaifir d'y voir accourir les mem-

1420.

bres de ces deux Corps, qui se piquoient d'avoir de l'honneur & de la vertu. Il envoya en même tems des Ambassadeurs à tous les Princes alliés de la Couronne, pour leur demander du secours, & surtout en Ecosse, d'où l'affection de ces peuples pour la France, en faisoit espérer le plus promptement.

Le Roi d'Angleterre, devenu fier par tant de succès, croyoit que la conquête du reste de la France, ne seroit l'ouvrage que de deux ou trois campagnes, & il vouloit faire l'année suivante un effort capable d'accabler le Dauphin. Les Etats Généraux avoient été convoqués par son ordre à Paris, & il n'en eut pas plûtôt tiré les subsides qu'il leur demanda, qu'il les congédia, & se disposa à passer en Angleterre, où il vouloit assembler une puissante Armée. Il laissa le commandement de celle qui lui restoit en France au Duc de Clarence, & la conservation de Paris étant son principal soin, il en donna le Gouvernement au Duc

de Gloceſtre. Il distribua de fortes Garniſons au Louvre, à la Baſtille, & à la porte de Neſle. Il confia cette ſeconde fortereſſe au Duc d'Exceſter, l'un des Princes de ſon ſang. Il mit le Comte de Kent dans Melun, & le Comte d'Huntington à Vincennes. Il donna pour Conſeillers & pour Lieutenans au Duc de Clarence, les Comtes de Sommerſet, de Salisberi & de Suffolc, & ayant laiſſé près du Roi cinq cens Gardes, qui ſembloient faire honneur à ce Prince, mais qui en effet ſ'afſuroient de lui, il crut que ſon abſence n'apporteroit aucun préjudice à ſes affaires. Il partit donc avec la Reine ſa femme, & ayant tenu quelques tems les Etats de Normandie à Rouen, il obtint d'eux ce qu'il ſouhaita, & ſ'embarqua pour l'Angleterre, où il arriva heureuſement. Son entrée avec la Reine ſa femme dans Londres, ne fut pas moins ſuperbe que celle qu'il avoit faite dans Paris. Les Anglois ne ſe pouvoient laſſer de voir & d'admirer ce jeune

1420.

Conquérant. Il ne lui fut pas difficile dans le Parlement qu'il convoqua presque aussi-tôt, d'obtenir les sommes d'argent qu'il demanda.

1421.

Le Dauphin voyoit de loin cette furieuse tempête fondre sur lui, & songeoit à la dissiper. Il lui importoit beaucoup que ces forces ne fussent point divisées. Cependant il étoit menacé par le Duc de Bretagne d'une irruption du côté du Poitou & du Maine. Ce jeune Prince étoit outré contre le Dauphin. Il croyoit qu'il avoit agi de concert avec la Maison de Blois, & la qualité de Beau-frere qu'il avoit à son égard, augmentoit son ressentiment. Le Poitou & le Maineournissoient de grands secours au Dauphin. Ce Prince mit donc tout en usage pour appaiser le Duc de Bretagne, dont le fond étoit excellent. Il envoya un Gentilhomme se réjouir avec lui de ce qu'il étoit sorti heureusement d'un attentat si horrible, & sur quelques bruits qui couroient qu'on lui en eût communiqué le

dessein, il lui donna ordre de lui protester que cette occupation étoit sans nul fondement. Le Duc ne se laissa pas persuader par ces protestations; mais le Conseil du Dauphin s'y prit d'une maniere plus heureuse & plus adroite. Richard, Comte de Houdan, frere du Duc, en étoit passionnement aimé. On lui offrit la sœur du Duc d'Orleans en mariage & la Comté d'Etampes pour dot, s'il vouloit réconcilier son frere avec le Dauphin. Le Comte de Houdan avoit un appanage très-modique. Il embrassa avec joie cette occasion de s'enrichir. Il persuada au Duc de Bretagne tout ce qu'il voulut, & l'engagea à une conférence à Sablé. Le Dauphin, le Duc, & le Comte s'y trouverent le premier Janvier 1421. Le Dauphin jura au Duc qu'il n'avoit jamais rien sçu de l'entreprise du Comte de Penthievre, & qu'on lui avoit, ou falsifié, ou dérobé ses sceaux. Le Duc feignit de le croire, & promit au Dauphin de le secourir con-

1421. tre les Anglois. On tint exactement parole au Comte de Houdan. Il époufa Marguerite, fœur du Duc d'Orleans. Il prit le nom de Comte d'Etampe, & le Dauphin affura le repos du Poitou & du Maine.

Il reçut en même tems avis de l'heureux succès de fes Ambassadeurs dans la négociation d'Ecoffe, encore que la conjoncture ne pût être plus mal disposée pour la France dans ce Royaume. Le feu Roi Robert avoit fait voir une si grande inclination pour les François, qu'il avoit fait partir le Prince Jacques, son second fils, pour s'aller mettre entre leurs mains, comme un gage de son amitié & de son affection. Il avoit été forcé par un coup de vent de relâcher en Angleterre, avec qui l'Ecoffe étoit pour lors en Treve; mais s'il n'avoit pas laissé d'être arrêté, & le feu Roi Henri IV. ne s'étoit tiré de cette infidélité, que par une mauvaise plaisanterie, en disant que ce jeune Prince n'alloit en France que pour apprendre le Fran-

çois ; qu'il lui vouloit épargner ce voyage , & être lui-même son maître. Depuis, le Prince d'Ecoffe , frere aîné du Prince Jacques, étoit mort, & le Roi Robert l'avoit suivi de près. Le Prince prisonnier étoit devenu Roi d'Ecoffe , & ces peuples l'avoient envoyé redemander aux Anglois ; mais Henri IV. & ensuite son fils Henri V. jugerent qu'ils ne pouvoient mieux contenir ces peuples vaillans & ennemis des Anglois , qu'en gardant leur Roi pour ôtage de la Treve qui subsistoit entre les deux Couronnes. Ils refuserent la liberté au Roi d'Ecoffe ; mais en même tems ils lui accorderent tout ce qui pouvoit adoucir sa prison. Il y avoit peu d'apparence que les Ambassadeurs du Dauphin obtinssent du secours pour leur Maître dans un tems où le Roi d'Ecoffe répondoit, pour ainsi dire, de toutes les actions de ses sujets. Cependant ils n'eurent pas plutôt remontré le besoin qu'en avoit le Dauphin, que Jean Stuard, Duc

1421. d'Albanie, Connétable d'Ecosse & Régent, se fit un honneur de conduire lui-même ce secours. Il leva les meilleures Troupes d'Ecosse; il excita le Comte de Boukent & les Seigneurs Hamilton & Seton de le suivre en France. La plupart de la jeune Noblesse l'imita, & ils débarquerent heureusement à la Rochelle. Ils allerent saluer le Dauphin à Poitiers, & joindre l'Armée Françoisé qui étoit campée à Baugé sous le commandement du Maréchal de la Fayette & du Vicomte de Narbonne.

Cette Armée n'étoit que de huit mille hommes; mais la valeur des Chefs & la quantité de Noblesse qui y étoit répandue, la rendoient fort considérable. Ce fut-là qu'on vit faire ses premières armes à Jean, Batard d'Orleans, qui devint par sa valeur & par sa fortune le plus renommé Capitaine de l'Europe. Il étoit fils de Louis de France, Duc d'Orleans, Frere du Roi, & sa naissance avoit eu cela de singulier, que tout Batard qu'il étoit,

étoit, son pere étoit plus certain
 que sa mere. Il est vrai que Ma-
 riette d'Anguien, fille de Jacques,
 Seigneur de Faigneule, & femme du
 Seigneur de Varenne, l'avoit pour
 son fils, & reconnoissoit l'avoir eu
 du Duc d'Orleans; mais on ne l'en
 vouloit pas croire, & il couroit un
 bruit sourd, qu'une grande Prin-
 cesse en étoit la mere, & que la
 Dame de Varenne avoit bien voulu
 en couvrir l'honneur. Quoi-qu'il en
 soit, jamais un enfant ne donna de
 plus belles espérances. Il avoit l'air
 grand & hardi, & lorsqu'après la
 mort sanglante du Duc d'Orleans,
 il parut mêlé avec ses fils légitimes,
 il les effaça tous, & Valentine de
 Milan leur mere, ne put s'empê-
 cher de s'écrier, *que cet enfant se-
 roit celui qui scauroit le mieux ven-
 ger la mort de son pere.* Cependant
 on lui fit d'abord suivre la Profes-
 sion Ecclésiastique; mais le Duc
 d'Orléans & le Comte d'Angoulê-
 me, deux de ses freres, étant pri-
 sonniers en Angleterre, & le Com-
 te de Vertus le troisieme, étant

1421.

Aubert
de Cani

1421.

mort en 1420. , il quitta la soute^{ne} , prit soin des affaires de ses freres , & se jetta dans les armes , où il fit en peu de tems un progrès inconcevable.

Au commencement du Printems , le Duc de Clarence se mit en campagne. C'étoit un jeune Prince bouillant & avide de gloire. L'absence du Roi son frere lui parut une occasion heureuse pour en acquérir. Il fondit avec dix mille hommes dans l'Orleanois ; il pillale Vendomois & le Maine , & assiégea tout d'un coup Angers qui apartenoit au Dauphin ; mais ayant trop de feu pour soutenir la longueur d'un siège , & s'étant imaginé que la résistance d'Angers étoit fondée sur le voisinage de l'Armée du Dauphin , laquelle étoit à Baugé , il résolut de l'aller combattre , & leva brusquement le Siege d'Angers. La Fayete s'avança lentement & en bon ordre pour accepter le combat. Le Duc de Clarence avoit fait alte , & étoit à table lorsque ses Coureurs lui

amenerent quatre prisonniers Ecoffois, qui lui apprirent le mouvement de l'Armée Françoise. Il se leva de table impatient, en criant : *Ils sont à nous*, & ayant mis un chapeau de fer sur un qu'il portoit ordinairement chargé de pierrieres, il fit marcher son Armée, jusqu'à ce qu'elle eût atteint les François. Il mit les Anglois à la tête de la sienne, & parut faire peu de cas des François qui y étoient, laissant entendre qu'il mettoit dans les siens toute l'espérance de la victoire, & qu'il ne fouhaitoit pas la partager avec eux.

C'étoit la veille de Pâques, & la Bataille commença avec beaucoup de fureur. Le Duc de Clarence y fit merveilles, & les Anglois le seconderent bravement ; mais il ne fut pas secondé des François de son parti, qui étoient piqués du mépris qu'il avoit fait d'eux. Un Ecuyer du parti du Dauphin, nommé Fragente, pénétra jusqu'au milieu du corps de bataille des Anglois, & gagna le grand Etendard

1421. d'Angleterre. Le Duc se précipitant dans les occasions périlleuses, fut tué à coups de lance, & sa mort jetta la consternation dans son parti. Les Comtes de Kent & de Suffolc, Milord Gray & Milord Rooz, perdirent aussi la vie. La victoire se déclara pour les François. Deux mille Anglois y furent tués. Le reste se sauva, excepté deux cens prisonniers, parmi lesquels se trouverent deux Princes du Sang Royal d'Angleterre, le Comte de Sommerfet & Thomas de Beaufort son frere, & le Comte d'Hutington. Il est vrai que cette victoire coûta onze cens hommes aux François, & parmi eux, le Prince Charles de Bourbon, grand Bouteiller.

On porta cette heureuse nouvelle au Dauphin à Poitiers. Il rendit sur le champ graces à Dieu, & voua à Nôtre-Dame du Puy en Auvergne, les Etendards gagnés sur les Anglois. Il remplit son vœu peu de tems après, & les présenta lui-même à la Vierge avec beaucoup de magnificence. Le vaillant

Fragente eut l'honneur d'y porter le grand Etendard qu'il avoit lui-même conquis. Ensuite le Dauphin se rendit à Touars, où il donna solennellement l'épée de Connétable au Comte de Boukant qui s'étoit distingué à la Bataille. Comme ce Comte étoit d'une des premières Maisons d'Ecosse, le Dauphin espéroit, l'ayant engagé dans son parti par une élévation si grande, qu'il lui procureroit de nouveaux secours de ce Royaume. Cependant l'armée du Dauphin étant maîtresse de la Campagne, reprit plusieurs petites Places dans la Beauce, comme Mommiral, Bonneval, Gaillardon; mais elle n'étoit pas encore assez forte, pour entreprendre des Sieges d'importance.

Le Roi d'Angleterre fut vivement touché de la mort de son frere. Il l'avoit toujours tendrement aimé, & il méritoit de l'être. Il hâta son depart afin de venger sa mort. Il avoit obtenu de son Parlement tout ce qu'il avoit souhaité, & son Armée se trouva

1421.

de six mille hommes d'armes & de vingt-quatre mille Archers , ce qui faisoit en tout près de cinquante mille hommes. Il s'embarqua à Douvres au mois d'Aouſt , & descendit à Calais le 24. Le Dauphin n'avoit pas perdu le tems depuis la victoire de Baugé. Il avoit fait des levées de tous côtés , & avoit assiégé Chartres avec vingt-huit mille hommes d'Armes , quatre mille Archers & six mille Arbaleſtriers. Le Siege étoit vigoureux , & Chartres commandoit à dix lieues à la ronde. Aussi le Roi d'Angleterre marcha à grandes journées vers cette ville. Le Duc de Bourgogne le joignit à Mante avec son Armée , & ils allèrent droit au Dauphin avec soixante mille combattans. Ce Prince se hâta de lever le Siege de Chartres , & se retira à Tours avec toute son Armée. Le Roi d'Angleterre desola tout le pays , alla forcer Beaugency , logea à un Fauxbourg d'Orleans , & presenta la Bataille au Dauphin. Le Dauphin étoit plus foible que lui ,

& quand il eût été aussi fort , il n'eut eu garde d'exposer au hasard sa Monarchie chancelante. Le Roi d'Angleterre fut donc contraint de retourner vers Paris , & de s'appliquer seulement à étendre ses conquêtes.

Dreux & Meaux suivoient encore le parti du Dauphin. Le Roi d'Angleterre trouva que ces Places étoient trop proches de Paris. Il marcha vers la première & l'emporta facilement. De-là il investit Meaux qu'il crut ne devoir pas faire une plus grande résistance ; mais il fut trompé par l'événement. Le Batard de Vaurus & le Capitaine Chifay s'y étoient renfermés. Le premier étoit un Soldat déterminé , le second un Chef habile & prudent. Ils avoient mille hommes de Garnison. La Place étoit bonne , & ils ne manquoient pas de vivres. Ils se proposèrent de s'ensevelir sous les ruines de Meaux , & trouvèrent les Habitans d'humeur à les seconder. On les attaqua vaillamment , & ils se défen-

1421.

dirent de même. Ils répondirent par des railleries aux sommations qu'on leur fit ; & pour faire voir au Roi d'Angleterre qu'on le craignoit peu , ils l'insulterent de la maniere du monde la plus outrageante. Ils monterent un âne sur les murailles , & en l'environnant avec des grands cris , ils l'appelloient le Roi Henri. On ne sçait si Vaurus ne put empêcher cette insolence , ou s'il ne fut pas fâché qu'ils devinssent irréconciliables avec les Anglois ; mais le Roi d'Angleterre , bien qu'il méprisât cette indignité , ne se proposa pas moins de la punir. Il fit fermer Meaux de maniere que toute espérance de secours lui fut ôtée. Les sorties desesperées des Assiégés ne le rebutèrent point. Il pria le Duc de Bourgogne de venir à ce Siege. Les deux Cours s'y rendirent , & il fit connoître qu'il vouloit prendre Meaux , ou périr devant cette place.

Rien ne l'en put retirer , ni la nouvelle de la prise d'Avranche
par

par les gens du Dauphin , ni les courses de son Armée , ni l'irruption de Saintrailles dans la Picardie , où il avoit surpris plusieurs Villes. Le Siege avoit commencé le 6. Octobre. Le premier Décembre il n'étoit pas plus avancé que le premier jour. Le Roi d'Angleterre reçut devant cette ville la nouvelle que la Reine sa femme étoit accouchée à Londres d'un fils le 6. Décembre. Toute l'Armée signala la naissance du Prince de Galles par des réjouiissances ; mais les incommodités de l'hiver la fatiguerent cruellement.

1421.

Le Dauphin donna ordre à Doffemont, Gouverneur de Crépi, de secourir Meaux. Les Affiégés ne demandoient ni hommes ni vivres ; mais seulement des armes. Les leurs s'étoient presque toutes rompuës durant le Siège. Doffemont voulut tenter d'y en faire entrer quelques charges ; mais ce fut avec tant de malheur , qu'il fut défait & emmené prisonnier. Le Roi d'Angleterre trouva dans sa prise

1422.

1422.

les clefs de Crépi. On lui fit entendre que sa liberté étoit à ce prix , & il la préféra à son honneur. Il rendit Crépi & se fit Anglois. Les Affiégés de Meaux ne se battoient plus qu'avec des broches. Ils furent enfin réduits à l'extrémité , & le 4. Mars ils demanderent à capituler ; mais on ne les voulut recevoir qu'à discrétion , & les Habitans dégénéral de leur première obstination , ouvrirent leurs portes à cette seule condition. Le Roi d'Angleterre entra en vainqueur dans Meaux. Vaurus fut arrêté & décapité. On pendit son corps par ignominie , & vingt des Habitans furent pendus avec lui. On traita autrement Chisay. On lui offrit sa liberté & de l'emploi ; mais il refusa l'un & l'autre , & souffrit constamment la prison où on l'enferma. Cette conquête coûtoit cher au Roi d'Angleterre. Il retourna à Paris fort surpris d'une si longue résistance , & le Duc de Bourgogne avec ses Troupes marcha en Picardie contre Saint-trilles.

Ce Seigneur y étoit entré avec
deux mille deux cens hommes.

1422.

Vignole & Gaucourt étoient avec lui. Il y avoit encore quelques petites Places qui tenoient en cette Province pour le Dauphin , & la noblesse étoit assez affectionnée à son parti. Ils emportèrent Saint Riquier , & de-là coururent tout le pays. Le Duc de Bourgogne les suivit avec quatre mille hommes. Ils en avoient mille de moins que lui ; mais comme ils étoient des plus braves , & que le gain d'un combat eût pu rétablir les affaires du Dauphin en Picardie , ils l'accepterent près de Mons en Vimeu ; & peu s'en fallut que le succès ne répondît à leur attente. Le combat fut opiniâtre , & le peu de Soldats des deux partis fit que tout le monde se battit. Les Bourguignons plierent après quelques heures de combat. Le bruit même se répandit que le Duc étoit mort , & un Escadron des siens se mit à fuir. Luppe , Capitaine François , qui commandoit six-vingts hommes,

1422.

l'élite de l'Armée, s'amusa à le poursuivre, au lieu d'aider le reste des François à vaincre. Ils furent affoiblis du départ de Luppe, & dans ce moment le Duc de Bourgogne parut & fit des efforts au-dessus de l'imagination, pour arracher à Saintrailles une victoire qu'il croyoit tenir. La valeur de ce Prince passa dans tous les siens. Les François commencerent à reculer. Saintrailles s'engagea, & fut fait prisonnier par le Duc de Bourgogne lui-même. Quatre cens François furent tués. Le reste se sauva avec Vignole & Gaucourt dans Saint Riquier. Luppe dont l'imprudence fut cause de ce malheur, tomba entre les mains des Bourguignons, avec Gamache, Gouverneur de Compiégne; on ne peut dire le préjudice que la perte de ce combat apporta au Dauphin. Luppe & Gamache se rendirent Anglois pour obtenir leur liberté, & livrerent aux ennemis, le premier, Montagu en Champagne, & le second, l'importante Place de

Compiègne. Gaucourt & Vignole investis dans Saint Riquier, se rendirent pour la rançon de Saint-trilles. Les trois Chefs allèrent rejoindre l'Armée du Dauphin, qui perdit ainsi l'espérance de recouvrer la Picardie.

Cette fuite de progrès anima le Roi d'Angleterre ; mais elle lui inspira trop de fierté. Il attribuoit à sa valeur & à sa conduite tous les succès qui lui étoient arrivés. Il ne considéroit pas qu'on ne l'avoit reçu dans Paris que comme l'héritier présumptif de l'Etat, & qu'à tant de belles qualités qu'il possédoit, il devoit joindre la douceur à l'égard d'une nation, qui n'étoit sous sa puissance, que parce qu'on avoit violé les loix fondamentales de l'Etat. Il traitoit la France en pais de conquête ; il méprisoit ses nouveaux sujets. Les charges & les emplois n'étoient donnés qu'aux Anglois, & l'on étoit fort surpris de la conduite qu'il avoit tenue avec le Maréchal de Liladam. Ce Seigneur étoit de-

1422.

venu le plus considérable du parti par la surprise de Paris, & en avoit eu pour récompense le bâton de Maréchal. Il croyoit en cette qualité pouvoir parler au Roi d'Angleterre avec cette liberté respectueuse, que les Rois de France permettent à leurs Officiers Généraux. Il s'en servit au Siège de Melun en 1419. & se mêla de donner quelques avis au Roi d'Angleterre. Ce Prince trouva qu'ils étoient trop libres. Il en reprit rudement le Maréchal, & lui demanda fièrement qui lui avoit appris à parler avec tant de hardiesse à un Roi, qu'il lui étoit à peine permis de regarder. Liladam s'offensa de ces paroles, & lui répondit avec fierté. Le Roi Anglois en fut tellement irrité, qu'il le fit arrêter sur le champ, & l'envoya prisonnier à Paris à la Bastille. Le peuple n'apprit point cette nouvelle indifféremment. Il se souleva comme Liladam passoit, & voulut l'arracher à ses Gardes; mais Excester, Gouverneur de la

Bastille , sortit sur lui avec ses Soldats , & fit main - basse sur les plus emportés. Le Roi d'Angleterre aigri par ce soulèvement , commanda qu'on fît mourir Liladam , & il fallut tout le crédit du Duc de Bourgogne , pour obtenir sa vie. Liladam resta prisonnier ; mais on lui ôta le bâton de **Maréchal** , qui en ce tems-là n'étoit qu'une Commission.

Les Parisiens furent punis de leur émotion. On taxa les aisés. Des Commissaires alloient fouiller dans toutes les maisons , pour découvrir les richesses de ceux qui les cachoient : & des sommes d'argent que les Anglois levoient , qu'on pouvoit appeller le sang du peuple , la Cour d'Angleterre entretenoit son luxe & sa magnificence , pendant que l'Hôtel Saint Pol où étoit le Roi , étoit désert , & que cet infortuné Prince avoit tout le tems de se repentir , d'avoir suivi les fureurs de la Reine & du Duc de Bourgogne.

La Reine d'Angleterre étant par-

1422.

faitement rétablie de ses couches ; revint en France. Le Duc de Bedford, son Beau-frere, l'y conduisit. Elle débarqua à Harfleur. Le Roi son époux alla au-devant de cette Princeſſe, & rentra avec elle dans Paris avec tout le faſte de la nation Angloiſe. Ils tinrent Cour ouverte au Louvre le jour de la Pentecôte, & mangerent en public, la Couronne ſur la tête, & habillés à la Royale. Ce ſpectacle fut tout-à-fait magnifique, & rien ne frappoit les yeux avec tant d'éclat que ce Roi & cette Reine d'une beauté inouïe & à la fleur de leur âge ; mais les Pariſiens déclamerent contre leur avarice. Toutes les fois que les Rois de France mangeoient en public, on avoit accoûtumé de dreſſer de longues tables pour le peuple, couvertes de toutes ſortes de mets, & on l'exci-toit même à boire & à manger ; mais pour cette fois, il ſ'en retourna à jeun & mécontent.

L'Armée du Dauphin étoit encore de vingt mille hommes, & il

étoit à leur tête. Lorsqu'il apprit que le Roi d'Angleterre étoit dans les plaisirs , il assiégea Cosne sur la Loire , ville assez forte & importante pour son passage. Elle capitula , & donna des ôtages de se rendre le 16. Août , si elle n'étoit secourüe ; mais le Dauphin reconnut bien-tôt que les grands Princes s'enfoncent quelquefois dans le plaisir , & le quittent avec la même facilité. Le Roi d'Angleterre réünit toutes ses Troupes , & manda au Duc de Bourgogne de le joindre à Vezelay. Lui-même , malgré une maladie qui lui survint , monta à cheval , & marcha à la tête de son Armée. Cette maladie s'étant accrüe , il s'arrêta à Melun , & laissa la conduite de son Armée aux Ducs de Glocestre & de Betford ses freres. Ces Princes joignirent le Duc de Bourgogne , & arriverent proche Cosne avant le jour marqué. Le Dauphin rendit les ôtages , & se retira en Berry ; mais les trois Ducs passerent la Loire , & le poursuivirent

1422.

jusques sous les murailles de Sarracere. Les Armées étoient à une lieue l'une de l'autre , & il sembloit que le Dauphin ne pouvoit plus éviter une Bataille qui lui eût été fort défavantageuse , lorsqu'une nouvelle imprévûë , rappella à Paris les Ducs de Glocestre & de Bedford.

Le Roi d'Angleterre s'étoit mis en litière à Melun , & avoit commandé qu'on le portât à Vincennes. Non-seulement son mal s'augmenta beaucoup , mais encore il devint incurable. Les uns ont assuré qu'on lui avoit donné un poison lent , les autres que c'étoit le Feu sacré que le peuple appelle Saint Antoine , qui lui brûloit le fondement. Il lui sortoit par les yeux & par les oreilles un nombre prodigieux de poux & de vers , & plus on en ôtoit , plus il en renaissoit. Il souffroit des douleurs inconcevables , & ce Roi adoré quelques jours auparavant dans Paris , étoit pour lors le spectacle le plus touchant & le plus digne de pitié.

Enfin on lui annonça qu'il fal-
loit mourir, & il reçut cette nou-
velle avec beaucoup de fermeté.
Il ordonna à ses Médecins de l'a-
vertir, lorsqu'il n'auroit plus que
deux heures à vivre, & surmon-
tant les effroyables douleurs qui
le tourmentoient, il manda tous
les Seigneurs qui étoient dans sa
Cour. Il leur déclara ses dernières
volontés qui étoient que l'on offrît
la Régence de la France au Duc de
Bourgogne; que le Cardinal de
Winchester prît soin de l'éduca-
tion du Prince de Galles; que le
Duc de Glocestre fût Régent d'An-
glettre; que le Duc de Betfort
le fût de France avec le Duc de
Bourgogne, si ce Prince acceptoit
la Régence, ou seul s'il la refu-
soit; que l'on ne délivrât point les
prisonniers de la Bataille d'Azin-
court, que son fils ne fût majeur;
enfin que l'on ne fît aucune Paix
ni aucune Treve avec le Dauphin,
que la Normandie & la Guienne
ne demeurassent aux Anglois en
Souveraineté.

1422.

Lorsqu'on jugea qu'il n'avoit plus que deux heures à vivre , on l'en avertit. Il fit retirer toute sa Cour, & ne s'occupa plus que de Dieu avec son Confesseur. Il mourut enfin le 28. Août âgé de quarante ans , & laissa les Anglois désolés pour la perte d'un Prince , l'un des plus grands de leurs Rois.

Les Ducs de Glocestre & de Betfort ramenerent brusquement leur Armée du côté de Paris , où ils étoient absolument nécessaires dans la conjoncture qui se présentoit. Ils offrirent la Régence au Duc de Bourgogne ; mais ce Prince qui ne vouloit pas être lié si étroitement à leurs intérêts , les en remercia , & se contenta d'obtenir d'eux la liberté de Liladam , à qui l'on rendit le Bâton de Maréchal de France. Le Duc de Glocestre partit pour l'Angleterre , & le Duc de Betfort prit possession de la Régence de France.

Le Dauphin apprit en ce tems-là que le Duc de Bretagne avoit été détaché de ses intérêts ; & qu'il

permettoit à ses fujets de faire des courses dans le Poitou. Il y courut, & tint Conseil à la Rochelle le 11. Octobre. Ce fut-là que ce Prince reçut une marque visible que Dieu le protégeoit. Le plancher de sa chambre, dans laquelle on tenoit Conseil, ou étant trop chargé, ou ayant été préparé par les ennemis du Dauphin, tomba, & la chaise de ce Prince demeura suspendue sur une poutre. Plusieurs personnes périrent de cette chute, & entr'autres le Seigneur de Bourbon Préaux, l'un des plus vailtans Princes de France, & des plus fidèles serviteurs du Dauphin. Le Dauphin chassa facilement les Bretons, & marcha en Auvergne, d'où il avoit les yeux sur le Languedoc & sur le Lionnois.

Le Roi survécut peu au Roi d'Angleterre son Gendre. Il tomba malade au mois de Septembre d'une fièvre quarte, dont les accès violens joint à toutes ses infirmités, dégénérèrent en continue, & l'emporterent enfin le 21. Octobre. Son

1422. Confesseur, son premier Aumônier & son Chambellan furent les seules personnes considérables qui assistèrent à sa mort; & il falloit bien qu'elle eût du rapport avec sa vie, la plus infortunée dont l'Histoire nous fournisse l'exemple. Le Duc de Betfort eut soin de lui rendre les derniers devoirs, avec la magnificence annexée au rang qu'il avoit tenu dans le monde. Il y assista avec toute sa Cour; mais on n'y vit aucun Prince François. Le Duc de Bourgogne, son gendre, n'avoit garde de s'y trouver, puisqu'il eût été obligé de céder le pas au Duc de Betfort.

Aussi-tôt Henri VI. Roi d'Angleterre, fils de Henri V. & de Catherine de France, fut proclamé à Paris Roi de France, & l'on fit un sceau nouveau où l'on représenta un Roi dans son Trône, tenant en chaque main un Sceptre. Sous celui de la main droite, on avoit mis les Armes de France, & sous celui de la gauche celles d'Angleterre.

Fin du premier Livre.

SOMMAIRE

DU

SECONDLIVRE.

LE Dauphin prend le nom de Roi, & se fait sacrer à Poitiers. Le Duc de Betfort s'unit plus étroitement avec les Ducs de Bourgogne & de Bretagne, par un Traité conclu à Amiens, & confirmé par deux alliances. Le Comte de Salisberi gagne la Bataille de Crevant, dont la perte est réparée par le combat de la Gravelle; mais la France reçoit un coup mortel à Verneuil. Le mal-entendu des François, donne la victoire au Duc de Betfort. Le Connétable de Boukent, le Comte de Douglas, & un nombre infini de Gentilshommes y sont massacrés. Les Anglois suivent leur victoire, & font plusieurs conquêtes. Salisberi prend

le Mans avec des Canons, dont on se servit en France pour la première fois. La Monarchie est à l'extrémité, & rien ne diffère sa perte que la Guerre de Hainault. Jacqueline de Bavière, Comtesse de Hainault, de Hollande, de Zelande & de Frize, épouse Jean de Bourgogne, Duc de Brabant. La division se met entr'eux, & la Comtesse abandonne son époux. Elle l'accuse d'impuissance, & ayant obtenu une Bulle du Pape d'Avignon, elle épouse le Duc de Glocestre. Le Duc de Bourgogne prend le parti du Duc de Brabant son cousin, & le Duc de Beisfort soutient le Duc de Glocestre son frere. La Guerre est transportée aux Pays Bas, & le Roi respire un moment. Il détache le Duc de Bretagne du parti des Anglois, en donnant l'épée de Connétable au Comte de Richemont, qui ne la reçoit qu'à condition, que sa Majesté bannira les complices du meurtre de Montereau, & de la conjuration du Comte de Penthievre. Tannegui, Duchatel & Louvet sont les principaux de ses complices, & le

Roi

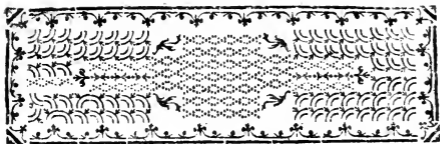
SOMMAIRE. 185

Roi ne put se résoudre à les disgracier. Duchatel se bannit lui-même, & fournit aux siècles à venir, le modèle d'un parfait honnête homme. Louvet préfère la perte de son maître & celle de l'État à son exil, & il est enfin honteusement chassé. Le Connétable assiège Sainte Jame de Beuvron, où il reçoit un affront signalé. Il s'en vange sur les Favoris. Giac & le Camus de Beaulieu sont massacrés par ses ordres, & avec des circonstances cruelles pour le Roi. La Tremouille leur succède, & abuse bien-tôt de sa faveur ; mais il s'y maintient avec vigueur. Le Batard d'Orleans fait lever le Siège de Montargis. Le Pape casse le mariage du Duc de Glocestre, & la Guerre des Pays Bas finit. Le Duc de Bourgogne s'assure la succession de la Comtesse de Hainault. Toutes les forces d'Angleterre se réunissent contre le Roi. Betfort ramene le Duc de Bretagne à l'obéissance du Roi Henri. Salisberi étend bien loin ses conquêtes, & enfin assiège Orleans, à la conser-

186 SOMMAIRE:

vation de laquelle le salut de la France est attaché. Histoire exacte de ce Siège. Les François veulent enlever à Rouvray un convoi, & ils y sont défaits par les Anglois. Cette dernière circonstance fait perdre l'espérance de sauver Orleans, qui est sur le point d'être pris.





HISTOIRE

DE

CHARLES VII.

LIVRE SECOND,

*Qui contient ce qui s'est passé de plus
considérable dans la Monarchie
Françoise, depuis le 21. Octobre
1422. jusqu'au mois d'Avril de
l'année 1429.*

TOUTE la France étoit attentive à la conduite ^{1422.} que tiendrait la Dauphin, lorsqu'il recevrait la nouvelle de la mort du Roi son pere. Il ne possédoit ni Paris ni Rheims.

Qij

1422. Cependant la première étoit la Capitale du Royaume, & la seconde donnoit aux Rois le caractère sacré. Du moins on s'étoit laissé prévenir dans ce siècle, que le Sacre étoit essentiel à la Royauté. Ainsi l'on hésitoit à croire, que le Dauphin prît le nom de Roi, mais il eût été d'une trop dangereuse conséquence à ce Prince de ne le pas prendre, & son Conseil étoit composé de gens trop éclairés, pour lui laisser commettre une faute si lourde. Il apprit la mort de Charles VI. à un Château d'Auvergne, nommé Espalli, appartenant à l'Evêque du Pui. Une partie de sa Cour l'y accompagnoit. Il prit aussitôt le deuil. Le lendemain il s'habilla d'écarlate, & alla à la Messe suivi de toute sa Cour. On apporta une Bannière, où les Armes de France étoient peintes: on l'éleva, & l'on cria *Vive le Roi*. Il se rendit peu de jours après à Poitiers, où il se fit sacrer. Presque tous les Princes des Maisons d'Anjou, d'Alençon & de Bour-

bon s'y trouverent. Leur présence rendit cette cérémonie plus auguste, & confirma les peuples qui restoient sous l'obéissance du nouveau Roi, dans la pensée qu'il étoit leur légitime Souverain. Louis de Bourbon, Comte de Vendôme, y vint saluer le Roi. Il avoit été fait prisonnier par les Anglois à la Bataille d'Azincourt, & ils l'avoient mis à une si haute rançon, que tous les efforts de ses amis & de ses vassaux, n'étoient montés qu'à cinquante-quatre mille écus. On les avoit payés aux Anglois, & on ne l'en retenoit pas moins pour le reste. Il trouva le moyen de se sauver. Ce moyen n'est point venu jusqu'à nous; mais il faut bien qu'il soit extraordinaire, puisqu'il fonda dans sa ville de Vendôme en action de grâces à Dieu, une Procession qui s'y fait tous les ans, & où un prisonnier convaincu d'un meurtre innocent, est mis en liberté, en portant un cierge d'un certain poids, à la principale Eglise de cette Ville. Les Habitans ont re-

1422.

çu par tradition, que ce Prince se sauva miraculeusement. Nous laisserons aux lecteurs la liberté d'en croire ce qu'il voudront.

La Monarchie n'avoit point été si près de sa chute depuis Hugues Capet. Le Languedoc, le Dauphiné & le Lionnois, étoient les seules Provinces dont le Roi jouit tranquillement. L'Orleanois étoit entamé, & commençoit à branler. Le Roi possédoit encore quelques villes dans les autres Provinces d'un côté & d'autre ; mais les Anglois pouissoient toujours leurs conquêtes, persuadés que quand ils auroient remporté quelque grand avantage sur le nouveau Roi, tout le Royaume fléchiroit sous leur domination. La mort du Roi Henri V. n'avoit pas fait à leurs affaires le préjudice que l'on avoit cru d'abord : & le Duc de Betfort, Régent de France, avoit tout le jugement, la pénétration, & l'activité qu'exigeoit le poste qu'il remplissoit. Il mêloit la valeur avec la prudence ; & tâ-

DE CHARLES VII. LIV. II. 191.
choit à s'accommoder au génie des
François, auquel la fierté Angloise
convient peu. 1422.

Jean de Graville escalada Meulan le 4. Janvier, avec un petit corps qu'il commandoit en Chef. L'entreprise parut hardie au Duc de Betfort; & d'ailleurs, de cette Place, on pouvoit courir toute l'Isle de France. Il alla donc lui-même l'investir dès le commencement de Février, & un grand nombre de Soldats l'y suivit à la file. Le Comte d'Aumale, Gentilhomme de Normandie, étoit à la tête de quelques troupes de ce côté-là. Le Roi manda à Stuard, Connétable d'Ecosse, de se joindre à lui; & de secourir Meulan. Ces deux Chefs se joignirent en effet; mais ils se voulurent commander réciproquement. Stuard prétendoit, qu'il y avoit une grande distance de lui à Aumale, & le Comte soutenoit que ses prétentions ne pouvoient valoir qu'en Ecosse. Leur division alla si loin, que Stuard abandonna l'Armée, &

1423.

1423. se retira auprès du Roi. Ces longueurs donnerent le tems au Duc de Betfort de presser Meulan. Gravelle rendit la Place au commencement de Mars, & de dépit il se fit Anglois. Le Duc parcourut l'Isle de France; prit encore Marcouffi & Monleheri, & se rendit à l'assemblée d'Amiens, d'où devoient partir de plus importantes conquêtes.

Le Duc de Betfort avoit posé pour fondement de la grandeur du Roi son neveu, son union avec les Ducs de Bourgogne, & de Bretagne, & il croyoit que Charles VII. seroit facilement dépouillé, si ces deux Princes vouloient regarder sa perte avec indifférence. Le premier, encore échauffé par sa vengeance, consentoit à s'unir plus étroitement avec les Anglois; & le second venoit de se déclarer pour eux. Il fut donc facile à Betfort de les engager plus étroitement dans son parti, & même de se procurer une entrevue où l'on renouvellât plus solennellement l'alliance.

liance entre ces trois Princes. Betfort leur offrit Amiens, & ils l'accepterent. Ils s'y rendirent le 15. Mars ; & il n'oublia rien pour se les attacher entierement. La Duchesse de Bourgogne, sœur de Charles, étoit morte sur la fin de l'année précédente. Sa mort avoit ôté au Roi l'espérance d'une réconciliation, dont les vertus de cette Princesse avoient permis qu'il se flatât. Le Duc avoit deux sœurs, dont le mérite égaloit la naissance. Le Duc de Betfort lui en demanda une pour lui-même ; & loin d'exiger une dot proportionnée à la dignité de l'époux, il offrit au Duc de Bourgogne en pur don les villes de Peronne, Roye, Mondidier en Picardie, Tournay, & Saint Amand en Flandre. C'étoit flater l'ambition du Duc de Bourgogne par l'endroit le plus sensible. Il accepta cette proposition avec des marques d'une parfaite reconnoissance. Le Duc de Betfort crut par cette Alliance s'être assuré de ce Prince.

1423.

1423.

Le Duc de Bretagne n'étoit pas si facile à fixer , non-seulement , parce que la Duchesse sa femme , qui étoit aussi sœur de Charles , vivoit encore , mais parce qu'il étoit si foible , qu'il se laissoit gouverner absolument par ses favoris. Betford songea donc moins à le gagner que ceux qui le gouvernoient ; & il se trouva heureusement pour lui , que celui dont le Duc suivoit les conseils , étoit d'une naissance & d'un mérite , à conserver toujours cette autorité auprès de ce Prince.

Artus de Bretagne , Comte de Richemont , étoit le second frere du Duc de Bretagne , & le seul de sa Maison qui eût beaucoup d'esprit , de valeur , & de résolution. On ne se souvenoit pas d'avoir vû en France un Prince de plus grande espérance , & le penchant qu'il avoit pour la vertu , dont il ne s'écartoit jamais , lui avoit acquis l'amour & l'estime des Bretons au plus haut point , où il les pût posséder. Des treize

DE CHARLES VII. LIV. II. 195
ans il avoit suivi la Guerre , & il
la sçavoit parfaitement. Il étoit
généreux , libéral , bienfaisant , &
adoré des gens de Guerre. Il s'étoit
trouvé à la Bataille d'Azincourt ,
& y avoit été fait prisonnier par
les Anglois. On avoit refusé de le
mettre à rançon ; mais le feu Roi
d'Angleterre lui avoit laissé sa
Cour pour prison , sur la parole
qu'il avoit donnée à ce Roi de ne
la point quitter sans en avoir
sa permission. Il avoit été si re-
ligieux observateur de cette pa-
role , qu'un Seigneur Breton , nom-
mé Montauban , ayant fait une en-
treprise de l'enlever dans un Châ-
teau de Normandie où il étoit
avec peu de suite , il refusa d'y
consentir, & en donna avis au Comte
de Suffolc ; mais il prit aussi la pa-
role qu'il avoit donnée à ce Roi
au pied de la lettre. Il ne le vit
pas plutôt mort , qu'il se sauva en
Bretagne , prétendant en être dé-
gagé. Le Duc son frere le reçut
avec une joye incroyable. Il se dé-
chargea sur lui des soins du Gou-

1423.

1423. vernement , ravi de trouver une
personne qui en fût si capable.

Ce fut donc sur le Comte de Richemond , que le Duc de Belfort jetta les yeux , pour attacher au parti des Anglois le Duc de Bretagne. Il pria le Duc de Bourgogne de donner à ce Comte une de ses sœurs en mariage , Marguerite de Bourgogne , veuve de Louis , Dauphin de France , Duc de Guienne , étoit dans son sexe ce que le Comte de Richemond étoit dans le sien. Elle avoit le plus riche doüaire de l'Europe. Sa beauté & son mérite la rendoient encore plus recommandable. Le Duc de Belfort étoit persuadé que Richemond seroit ravi du parti qu'on lui proposeroit ; mais une difficulté qu'il n'avoit pas prévûë l'arrêta. La Dauphine étoit fiere , & avoit protesté de ne se remarier jamais , plutôt que de descendre du rang que son premier mari lui avoit donné. C'est pourtant ce qui lui alloit arriver , si elle épousoit le Comte de Richemond. Elle n'au-

roit plus droit de s'appeller comme elle faisoit, Dauphine de Viennois, Duchesse de Guienne. Betfort leva cet obstacle, en introduisant en France la coutume d'Angleterre, qui conserve aux veuves des Ducs, le rang de leurs premiers maris, lorsqu'elles se remarient à des Seigneurs moins qualifiés. On promit à la Dauphine qu'elle seroit maintenüe dans sa dignité; & rien n'arrétant plus le projet du Duc de Betfort, il demeura convaincu que rien ne pourroit détacher de ses intérêts les Ducs de Bourgogne & de Bretagne, puisque le premier étoit son Beau-frere, & que le Comte de Richemond qui gouvernoit le second, épousoit la sœur de sa femme.

Il se fit donc à Amiens un Traité d'alliance entre les Ducs de Betfort, de Bourgogne, de Bretagne & le Comte de Richemond. Ils s'engagerent à ne traiter jamais l'un sans l'autre. Ils convinrent que le Duc de Betfort épouserait Anne, sœur du Duc de Bourgo-

1423.

gne ; que ce dernier feroit mis en possession des Villes dont nous avons parlé ; que le Comte de Richemond épouferoit la Dauphine doüairiere , & que cette Princesse conserveroit le nom & le rang que son premier mariage lui avoit donné. Ce Traité s'exécuta fidellement. Betfort époufa à Amiens la Princesse de Bourgogne. Le Duc de Bourgogne s'empara des villes cédées , excepté de Tournay qui étoit dans le parti du Roi , & le Comte de Richemond suivit ce Duc à Dijon , où il époufa la Dauphine. Les nôces s'en firent avec magnificence. Le Comte séjourna un an à la Cour de son Beau-frere, & ensuite retourna en Bretagne par mer avec la Dauphine sa femme.

Une partie de l'Armée Angloise avoit suivi le Duc de Betfort à Amiens. Ils retourna à Paris , & l'envoya rejoindre l'autre partie qui étoit en Champagne sous Henri de Montagu Comte de Salisberi. Betfort l'avoit fait Gouverneur de Champagne ; & il s'a-

pliquoit à chasser de son Gouvernement les Partisans de Charles , qui n'étoient pas plutôt chassés d'une ville , qu'ils s'emparoiert d'une autre , parce que l'inclination des peuples leur facilitoit ces surprises , dont le nombre fut infini pendant ce Règne. Salisberi s'empara de Pont-sur-Seine & de Vertus, emporta le 23. Juin Sezane d'assaut , où le Capitaine Marin fut tué sur la breche , & les Soldats de la Garnison pendus , reprit Epernay près Châlons, & força la Garnison d'Orfay de se rendre à discrétion. C'étoit un méchant Château qui osa se défendre trois semaines. On en envoya les Soldats à Paris la corde au col ; & le Duc de Betfort qui jugeoit d'une conséquence trop dangereuse, d'accoutumer les moindres forts à une trop longue résistance , les condamna au supplice ; mais la Duchesse s'étant trouvée dans la rue Saint Jacques , comme on les y traînoit , fut touchée de pitié , & obtint leur grace.

1423.

La Reine accoucha d'un fils à Bourges le 6. Juillet ; & ce bonheur fit oublier au Roi ces petites pertes. Malgré l'état pitoyable , où la Guerre avoit réduit les Provinces de son obéissance , il n'y eut point de ville qui n'en témoignât de la joye. Le Roi choisit pour son Parrain Jean Duc d'Alençon , Prince du Sang. L'Evêque de Laon baptisa ce fils , & le Duc le nomma Louïs , nom heureux à la France.

Montagu restoit encore au Roi en Champagne , & il donna ordre à Duchatel de le défendre. Ce Général entra dans cette Province avec Coitivi , & l'Armée du Roi ; mais il n'eut pas le tems de jeter du secours dans Montagu. Salisberi le suivit pas à pas , & comme Duchatel étoit le plus foible , il fut obligé de fuir. Salisberi le poussa jusqu'à Mouson , où Duchatel fit une démarche heureuse , qui empêcha son Armée d'être défaite. Il traversa la Champagne , & se sauva, Salisberi investit Mon-

tagu , & Duchatel ne trouva point d'autre expédient pour le sauver que d'entrer en Bourgogne , & d'y faire un Siège , d'autant plus qu'un parti François avoit surpris dans cette Province, Crévant à un bout, & Mâcon à l'autre, mais Salisberi trompa sa vigilance. Il prit Montagu en deux jours, & vint comme un foudre assiéger Crévant.

1423.

Stuard, Connétable d'Ecosse, en arriva sur ces entrefaites , avec quatre cens hommes ; & bien que ce secours fût bien petit , le Roi en espérant de plus grands , & considérant son cœur , lui donna la Seigneurie d'Aubigni , & lui permit d'écarteler de France. Stuard alla joindre Duchatel , qui étoit campé dans l'Auxerrois. Le Maréchal de Severac , & le Comte de Ventadour arriverent aussi au Camp des François avec six cens hommes d'armes , & l'Armée se trouva d'environ dix mille hommes. On apprit que Crévant étoit pris; mais qu'une Tour tenoit encore. Stuard fit résoudre qu'on iroit la

1423.

secourir ; mais on arriva trop tard. Les Anglois s'étoient déjà retirés, & Stuard fit le Siège de Crévant. Cette Place ne pouvoit tenir longtemps. Toulangeon , Maréchal de Bourgogne , engagea les Anglois à la secourir. Ils n'osoient mécontenter le Duc de Bourgogne ; ils marcherent au secours de Crévant. Comme ils étoient plus forts que les François , ces derniers leverent le Siège , & se camperent sur une hauteur si avantageusement , que l'on ne pouvoit les attaquer sans s'exposer à une perte certaine ; mais les bravades des Anglois parurent insupportables à Stuard , & par une fougue de jeune homme , il descendit le 19. Juillet de la colline qu'il occupoit , & accepta en rase campagne la Bataille que les Anglois lui offroient.

Le Comte de Salisberi avoit avec lui le Comte de Varvic , le Comte de Ligni , & le Maréchal de Toulangeon ; c'est à dire que les quatre plus grands Capitaines de l'Europe étoient à la tête des Anglois

& des Bourguignons. Stuard, Duchatel, Severac, & Xaintrailles commandoient les François, Soldats déterminés, mais bien moins habiles à conduire une Armée. Stuard commandoit en chef, & mit les Ecoffois à la pointe de l'Armée. L'affectation qu'il eut de distinguer sa nation fut fatale à la France. Ils furent d'abord rompus, & leur désordre se communiqua au gros de l'Armée. Ils revinrent à la charge; mais bien qu'ils combattissent vaillamment, les Généraux des ennemis n'étoient pas d'humeur à laisser perdre leur avantage. L'obstination des François rendit la Bataille sanglante. Stuard y eut l'œil droit crevé, & presque en même-tems Ventadour perdit le gauche. Un gros de fuyards emporta le Maréchal de Severac, & on lui reprocha qu'il n'avoit pas eu moins de peur que lui. Richard de Loire l'imita; mais leur exemple rendit le reste des François plus opiniâtre au combat. Le Bâtard du feu Roi d'Ecoffe fut

1423. tué après mille actions de valeur. Xaintrailles se battit jusqu'à ce qu'il fut fait prisonnier par le Comte de Ligni. Enfin Stuard eut le même sort , & Duchatel se sauva avec deux ou trois mille hommes. Le champ de Bataille fut couvert de quinze cens François. Il y en eut autant de prisonniers , & entr'autres quarante-quatre Seigneurs de marque.

Telle fut la Bataille de Crévant, où périt la plus brave Noblesse de France , mais dont les Anglois ne recueillirent pas tout le fruit, parce qu'ils ne se trouverent pas avec des forces capables d'entreprendre un Siège d'importance. La terreur fut telle aux environs du champ de Bataille , que Mâcon ouvrit ses portes. Salisberi parcourut la Champagne & la Picardie. Quelque noblesse s'étoit cantonnée dans cette dernière ; il lui enleva Couci , le Crotoy , & rendit ces deux Provinces paisibles & tranquilles.

Le Roi fut un peu consterné lorsqu'il reçut ces nouvelles , &

la première chose qu'il fit, fut de payer la rançon de Xaintrailles. 1423.

Ce brave homme s'acquitta bientôt auprès du Roi, car à peine étoit-il hors de prison, qu'il s'alla mettre à la tête de cette Noblesse de Picardie, qui ne pouvoit subir le joug des Anglois, & il escalada avec elle Ham & Guise. En même tems la Hire surprit Compiègne, & ces deux exploits faits par des vaincus, étonnerent le Duc de Betfort. Il donna ordre qu'on assiegeât au plutôt ces trois Places. Ligni avec une partie de l'Armée de Salisberi, investit Ham, & Liladam fit une entreprise sur Compiègne qu'il tenoit pour infailible; mais la Hire en fut averti. Il dressa un piège à Liladam, & il fut assez heureux pour lui tuer cinq cens hommes. Il est vrai que les efforts de ces vaillans Seigneurs furent assez inutiles: car Ligni prit Ham, & investit Xaintrailles dans Guise. Xaintrailles laissa le soin du Siège à Proisi, & sortit pour aller chercher du secours;

1423. mais il fut fait prisonnier, & Proifi rendit la Place. De-là Ligni ramena son Armée devant Compiègne, & obligea la Hire de capituler.

La France n'étoit remplie que de Soldats, & une infinité de courfes & de furprifes, fe succédoient les unes aux autres. Fontaine, Capitaine François, battit huit cens Anglois à la Neuville; mais de tous ces petits événemens, il n'y en eut point de plus remarquable que celui de la Gravelle, & l'on osa infinuer au Roi, qu'il y avoit eu fa revanche de la Bataille de Crévant.

Milord Poll, Frere du Comte de Suffolc, s'étoit mis à la tête de deux mille cinq cens hommes, qu'il avoit tirés de plusieurs villes de Normandie, & sur le bruit de la victoire de Crévant, il s'étoit jetté dans l'Anjou, où il avoit fait un dégât épouventable. Il avoit pénétré jusqu'aux Fauxbourgs d'Angers, entraîné un nombre prodigieux d'ôtages & de prisonniers:

& sur-tout il comptoit parmi son butin douze mille Bœufs, dont il avoit dépouillé cette Province. 1423.
Jean de Harcourt, Comte d'Aumale, étoit Gouverneur de l'Anjou & du Maine. Il tira à son tour la plûpart des Garnisons de la Province, & fut joint par toute la Noblesse. Le Duc d'Alençon, jeune Prince âgé de quatorze ans, mais vaillant, prompt, hardi, & que sa beauté rendoit adorable aux Soldats, étoit à leur tête. Pierre, son frere naturel, Jean de la Haye, Seigneur de Coulonge, & André de Laval, Seigneur de Lohéac, étoient avec lui. Aumale suivi de ces vaillans Seigneurs & de trois mille hommes, marcha sur les pas des Anglois, & les atteignit à la Gravelle au Maine sur les frontieres de Bretagne. Poll voyant qu'il étoit suivi, fit alte tout à coup, rangea les siens en bataille, & fit planter devant ses Soldats un grand nombre de pieux, qui servoient de retranchement aux siens. Aumale reconnut que la

1423. victoire seroit difficile à arracher ; & prit une précaution qui la lui donna. Il détacha Coulonge & Loheac avec six cens hommes , & leur ordonna de prendre un détour, & d'aller attaquer les ennemis par derriere. En même tems il les attaqua par devant, & éprouva combien il seroit difficile de vaincre : car ils se défendirent en lions , & le désir de conserver le riche butin qu'ils avoient acquis , augmenta, pour ainsi dire, leur valeur ; mais lorsqu'il étoient le plus animés , Coulonge & Loheac les attaquèrent de l'autre côté , & remplirent leur Camp de trouble & de désordre. Aumale renversa leurs pieux , & se fit jour parmi eux. la victoire fut complete. Le Milord resta prisonnier , & quatorze cens Anglois furent tués. Il n'y perit que six-vingts des nôtres , & tout le reste des leurs fut fait prisonnier. D'Aumale recouvra ce riche butin, & fit Chevalier sur le champ de Bataille Loheac , qui s'y étoit distingué d'une maniere glorieuse.

Cette

Cette heureuse nouvelle ne fut pas la seule qui consola le Roi du funeste combat de Crévant, & la fin de cette année lui fut aussi heureuse que les commencemens en avoient semblés tristes. Ce Prince avoit envoyé des Ambassadeurs en Ecoffe & à Milan pour demander du secours, & il sçut qu'ils avoient obtenu une partie de ce qu'ils demandoient. Renaud de Chartres étoit passé lui-même en Ecoffe, & le Connétable de Boukent l'y avoit suivi pour appuier par sa présence les raisons du Chancelier. Ils avoient d'abord trouvé les choses fort mal disposées. Le Duc de Glocestre, Régent d'Angleterre, & qui avoit pris la qualité de Protecteur, avoit cru qu'il ne pourroit détacher l'Ecoffe de la France, qu'à force de bienfaits, & il avoit suivi une route opposé à celle de ses Prédecesseurs. Il avoit été lui-même dire au Roi d'Ecoffe, qu'il étoit en liberté. Il lui avoit demandé son amitié, & sçachant que ce Prince durant sa

1423.

423.

captivité, étoit devenu amoureux de Jeanne de Sommerfet, petite-nièce du Roi Henri V. il la lui offrit. Le Roi d'Ecoffe parut sensible à tant d'honnêtetés. Il époufa la Princesse de Sommerfet, & fit alliance avec les Anglois. Il y avoit donc peu d'apparence qu'il fecourut le Roi, presque au moment qu'il venoit de traiter avec les Anglois. Cependant il ne vit pas plutôt le Chancelier, qu'il le combla de carreffes. Il permit à toute sa Noblesse de s'embarquer pour la France ; & même il l'en pressa. Archambaud, Comte de Douglas, Beau-pere du Connétable, excité par les honneurs dont le Roi avoit comblé son Gendre, se mit à la tête de deux mille hommes. Il débarqua à la Rochelle avec le Connétable, & une infinité de Noblesse. Ils allerent saluer le Roi à Bourges, & ils en furent reçus avec des marques de reconnoissance au dessus des services qu'ils lui avoient rendus. Il donna le Duché de Touraine à Douglas.

& pour récompenser la Nation, de l'attache qu'elle témoignoit à la Maison Royale de France, il leur confia sa personne, & créa une Compagnie de Gardes Ecoſſoises. 1423.

Le ſecours d'Italie arriva preſque en même tems, & dans une occaſion extrêmement favorable. Philippe Viſcomti étoit alors Duc de Milan. Il étoit oncle du Duc d'Orleans, & avoit toujours paru attaché aux intérêts de la France. Il accorda de bonne grace le ſecours que le Roi lui fit demander. Il conſiſtoit en ſix cens lances & en mille hommes d'armes. Grolée, Gouverneur de Lion, l'alla recevoir ſur la frontière, & le conduiſit juſqu'à la Buſſiere en Beaujolois avec un grand ſecret. Le Gouverneur de ce Fort l'avoit fait avertir, qu'il pouvoit faire un coup important, en cachant ſa marche, Toulongeon, Maréchal de Bourgogne, avoit propoſé a ce Gouverneur de lui vendre le Fort qu'on lui avoit confié. On con-

1423.

vint du prix ; & le jour fut pris pour livrer la Place ; mais le Gouverneur en avertit Grolée. Il dressa une embuscade à Toulangeon de concert avec de Culant, que le Roi avoit fait Amiral. Toulangeon se rendit à la Buffiere au jour marqué avec sept cens hommes. On lui livra une porte ; il entra, & commençoit à compter l'argent, lorsqu'il fut attaqué de tous côtés par le Gouverneur & par Grolée, qui étoit à la tête des Italiens. Toulangeon perdit le jugement, & ne put deviner d'où cette Armée avoit pu sortir, lui qui étoit persuadé qu'il n'y en avoit point en Beaujolois. En un mot il demeura prisonnier, lui & ses sept cens hommes, & servit à délivrer Stuard, que le Roi créa Comte d'Evreux au fortir de sa prison, pour le récompenser des blessures qu'il avoit reçues à la Bataille de Crévant. Presque en même tems le Duc de Savoye procura une Trêve entre le Roi & le Duc de Bourgogne pour la Duché de Bourgogne &

le Lyonnais seulement. Ils y avoient tous trois le même intérêt. Le commerce étoit ruiné par la longueur de la Guerre, & il ne se pouvoit que ces incommodités ne rejallissent sur la Savoye.

1423.

Ces deux provinces goûterent donc quelque repos, & la guerre se répandit dans les pais voisins. On regarda comme un coup bien hardi la surpris de la Charité par Perrinet Grasset Bourguignon, & vers le même tems Beaumont sur Oise fut escaladé par les François. L'importance de cette Place, située à sept lieuës de Paris, obligea le Duc de Betfort à la recouvrer promptement. Il se mit en campagne en Mars, & il la pressa de telle sorte qu'il la prit sur la fin du mois, & en fit raser le Château; ce qui empêcha depuis qu'elle ne fût attaquée, parce qu'on ne pouvoit plus la garder, qu'on ne fût maître du reste de la Province.

1424.

L'Armée de ce Prince n'étant que de huit à neuf mille hommes, elle ne pouvoit pas faire

1424. de grandes conquêtes. Il l'occupa à prendre une infinité de Châteaux , qui désoloient l'Isle de France, & ayant appris que le Capitaine Giraut avoit surpris Ivry sur les frontieres de Normandie , il l'assiégea avec toute son Armée. Giraut se fit un honneur de défendre la Place qu'il avoit surprise , & résista vaillamment au Duc de Betfort ; mais prévoyant qu'il ne pourroit sauver Ivry , s'il n'étoit secouru , il capitula de le rendre le 15. Août. Il y avoit encore un mois jusques-là, & c'étoit assez donner le tems au Roi de faire secourir la Place. En effet ce Prince témoigna qu'il le souhaitoit , & il ne s'étoit point encore vû plus en état de le faire. Son Armée campée dans le Maine , étoit de quatre mille Italiens, presque d'autant d'Ecoffois, & d'onze mille François des vieilles troupes du Connétable d'Armagnac : c'est-à-dire , des Soldats les plus braves & les mieux disciplinés. Le commandement de ces troupes appartenoit.

au Connétable de Boukent ; mais ^{1424.} il eut l'honnêteté de le céder au Comte de Douglas son Beau pere. Le Roi le fit Lieutenant Général , & lorsque le bruit fut répandu qu'on alloit faire lever le Siège d'Ivry , toute la noblesse accourut en foule à l'Armée , qui se trouva de vingt mille hommes complets.

Le Duc de Betfort ne s'étoit attaché qu'à fortifier ses lignes , & y avoit si parfaitement réüssi , que son Armée y étoit invincible. Celle de France se mit en marche le 10. Août , passa sous les murailles de Verneuil-au-Perche le 12. & arriva le 13. à la vuë des ennemis. Douglas envoya reconnoître les retranchemens , & sur le rapport fidele qu'on lui en fit , il jugea qu'il exposeroit inutilement ses troupes. Il quitta donc son poste dès le lendemain matin , & alla investir Verneuil , dont la prise l'eût recompensé de la perte d'Ivry. L'air triomphant des François laissa croire à la Garnison de Ver-

1424. neuil , que le Siège d'Ivry étoit levé , & que le Duc de Betfort avoit été vaincu , & il faut avoïer que leur erreur étoit excusable. Ils avoient vu partir pour ce dessein une Armée plus puissante que celle de ce Duc , & ils ne pouvoient croire qu'elle n'eût fait que paroître devant une ville qu'elle alloit secourir. Les François ne contribuerent pas à les désabuser , & ce fut sur ce fondement que Verneuil ouvrit ses portes.

Betfort l'apprit avec indignation, & voulut s'en vanger. Le Duc d'Excester lui avoit amené deux mille Archers & neuf cens hommes d'Armes , le même jour que les François avoient paru devant Ivry. Le 15. Août au matin , cette ville se rendit , & aussi-tôt il s'avança du côté de Verneuil avec toutes ses forces. Il envoya un Héraut présenter la Bataille aux François, & dire en particulier au Comte de Douglas , qu'il venoit boire avec lui. Le Comte manda au Duc qu'il tenoit la table toute prête,

prête , & qu'il étoit venu exprès d'Ecoffe pour ce deffein. Betfort apprit fa réponse avec joye. Toute fon Armée n'étoit que de dix-huit cens hommes d'armes & de huit mille Archers , ce qui faisoit en tout quatorze mille combattans. Il plaça deux mille Archers sur une hauteur qui commandoit à la plaine , & ordonna aux autres de ficher chacun un pieu devant soi. Il fit ajoûter quelques retranchemens à son Camp , & dans cette disposition il attendit les François , qui étoient éloignés de lui d'environ une lieue.

Cependant Douglas avoit assemblé le Conseil de Guerre ; & l'on peut dire qu'on y agita le destin de la Monarchie. Douglas qui avoit infiniment du bon sens , remontra qu'il y auroit de la témérité à accepter la Bataille que le Duc de Betfort leur offroit ; que ce Duc étoit dans un Camp bien retranché , où il vouloit combatre à son avantage ; que les suites de la victoire n'étoient pas égales , puis-

1424.

que si les Anglois l'obtenoient , il ne tiendrait qu'à eux de conquérir le reste de la France , au lieu que celle des François seroit bornée à de légères conquêtes , que les Anglois arrêteroient bien-tôt , puisque l'Angleterre leur étoit une ressource inépuisable ; que le Roi avoit fait les derniers efforts pour assembler les Troupes qu'il avoit l'honneur de commander ; que l'Ecosse & l'Italie y avoient contribué ; qu'il ne lui resteroit plus d'espérance , si elles étoient vaincues , qu'il valoit mieux fatiguer le Duc de Betfort , & attendre une occasion plus favorable ; qu'aussi-bien jusques-là , on avoit sur lui l'avantage , puisque pour Ivry qu'il avoit été trois mois à prendre , on s'étoit rendu maître de Verneuil en un jour.

Tout le monde ne fut pas de ce sentiment. Quelques-uns opinèrent à la Bataille , & pour le malheur de la France, Aimeri, Vicomte de Narbonne , se trouva à leur tête. Il n'y avoit point de Seigneur plus

brave, ni plus fidèlement attaché au parti du Roi ; mais sa présomption & son opiniâtreté étoient invincibles. Il soutint avec emportement que toutes les précautions du Comte de Douglas étoient inutiles, puisqu'elles ne s'appuyoient que sur la supposition de la défaite des François ; qu'il n'étoit pas permis de la faire, lorsqu'ils étoient Supérieurs aux Anglois en Chefs & en Soldats ; que les retranchemens du Duc de Betfort étoient imaginaires, puisqu'il n'étoit arrivé que du soir précédent dans son Camp ; que l'honneur de la nation Françoisé étoit intéressé dans cette Bataille ; que si on la refusoit, rien ne pourroit égaler l'orgueil & la fierté des Anglois ; que les François iroient se cacher de honte & de crainte ; enfin que l'extrémité de la Monarchie en étoit venue-là, qu'il falloit une victoire pour la rétablir ; que le Roi ne pourroit long-tems entretenir tant de gens de guerre ; qu'il les avoit assemblés avec peine ; qu'il

1424.

falloit donc profiter de leur union ; & remporter une victoire , dont le prix seroit peut-être le reste du Royaume.

Tous les Chefs se trouverent partagés entre ces deux avis ; mais enfin la solidité du premier y ramena tout ce qu'il y avoit de gens d'expérience. Narbonne ne le vit point sans fureur , & au lieu de se rendre aux Loix de la discipline militaire , il s'écria qu'il y avoit de l'infamie à refuser la Bataille ; & qu'il alloit la commencer. En même tems il fit déployer son Etendard , & marcha vers les Anglois avec une promptitude surprenante. Le Comte de Douglas frémit de colere en voyant l'insolence de Narbonne , & résolut de le laisser périr , avec ceux qu'il commandoit , mais il s'apperçut , qu'à son exemple , une infinité de Chefs marchoient contre l'ennemi , & entraînoient toute l'Armée. Alors il soupira de douleur , & fut forcé , pour n'en pas laisser périr la moitié , de donner le signal de la Bataille.

Enfin on joignit les Anglois, &
on attaqua leurs retranchemens.

424.

Ils les défendirent avec autant de sang froid & de jugement, que les François témoignent de précipitation & de mauvaise conduite. Une grêle de flèches perça le Bataillon Italien, & leur inspira tant de crainte, qu'ils furent honteusement, avant que d'avoir combattu. Leur lâcheté inspira de la valeur aux François & aux Ecoffois; & il leur sembla, qu'ils auroient plus de gloire à vaincre sans eux. Ce fut-la que le massacre fut grand, & qu'on répandit beaucoup de sang; mais on ne peut dire la perte que causerent aux François ces deux mille Archers Anglois, que le Duc de Betfort avoit postés sur une hauteur. Ils tiroient de-là à coup sûr, & aucune flèche ne tomboit en vain. Les Anglois leur dûrent la victoire. Il se fit dans cette journée des actions de valeur prodigieuses. Le Duc d'Alençon s'y distingua d'une maniere heroïque; mais il fut renversé de son cheval. Il alloit enfin être tué, lorsque Pierre, son frere Bâtard,

lui sauva la vie. L'Armée Française commençoit à être rompuë ; & dans le desespoir de vaincre , il y avoit peut-être autant de prudence à fuir que de lâcheté. Le Bâtard d'A ençon le pouvoit faire ; mais il vit son frere en danger , & il ne hésita pas à le secourir. Il lui fit un rampart de son corps ; il reçut tous les coups qu'on lui portoit , & ils tomberent enfin tous les deux parmi les morts. Le champ de Bataille fut arrosé du sang de toute la noblesse. Le vaillant Douglas mourut les armes à la main , desespéré d'un événement si tragique. Le Connétable son Gendre périt à ses côtés. Narbonne ne jugea pas à propos de se sauver , pour aller porter sa tête sur un échafaut. Il se fit tuer , en se précipitant dans les occasions les plus chaudes. Les Comtes d'Aumale & de Ventadour , les Seigneurs de Graville & de Ramboüillet , perdirent la vie dans cette Bataille. La mort des Généraux fut le signal de la fuite. Le

1424.

reste de l'Armée s'y abandonna ; & ce fut peut-être le moment où il y eut le plus de monde tué. Les vainqueurs étoient encore sur le champ de Bataille , lorsqu'un corps de trois mille hommes parut comme retournant au combat. C'étoit les Italiens , qui une heure après leur fuite , sur un faux bruit que les François avoient remporté la victoire , étoient retournés se joindre à eux , honteux & confus de leur lâcheté. La vuë des Anglois triomphans les détrompa. Ils se virent aussi-tôt attaqués ; mais ils se défendirent mieux q'ils n'avoient secouru les François. La nuit & la lassitude des Anglois , leur permirent de se sauver.

On trouva le lendemain parmi les morts le corps du Vicomte de Narbonne. Comme il avoit été l'un des principaux Auteurs du meurtre de Montereau , on le dépouilla , on l'écartela , & on le pendit à un gibet. Le Duc d'Alençon & le Bâtard son frere , furent pansés soigneusement ; & ils

réchaperent. Le Maréchal de la Fayette & le Seigneur de Gaucourt demeurèrent prisonniers. On compta quatre mille cinq cens tant François qu'Ecoffois tués , & parmi eux un nombre incroyable de Noblesse , puisque du seul Dauphiné il y en avoit trois cens de tués. Il est vrai que leur mort coûta aux Anglois dix-huit cens de leurs plus vaillans Soldats.

La nouvelle de cette Bataille répandit la consternation dans les Provinces qui obéissoient encore au Roi. Il ne restoit plus de Généraux à ce Prince. L'Armée qui venoit d'être vaincuë, avoit été un dernier effort que lui & ses Alliés avoient fait , & il ne sembloit pas après les défaites de Crévant & de Verneuil , qu'il pût encore se soutenir sur son Trône , qui chanceloit dès auparavant. Toutes les Villes étoient à demi-perduës , prêtes de se rendre aux premières sommations. Le tocsin sonnoit à tous momens , & Charles n'étoit pas trop en sûreté à Bourges. Sa

1424. Cour étoit déserte , les finances épuisées , son domaine engagé. Il n'avoit qu'un revenu médiocre , & n'osoit rehausser les impôts , qui eussent aliéné les peuples. Aussi n'avons - nous point d'exemples qu'aucun de nos Rois eût été réduit à une si dure extrémité. Les ennemis ne l'appelloient plus que le Roi de *Bourges* , ou quand ils parloient sérieusement , le Comte de Ponthieu. Il se trouvoit dans un besoin si pressant , qu'il fallut retrancher sa table. Il s'enfermoit dans une chambre pour dîner , & Xaintrailles & la Hire étant venus à Bourges quelques jours après la Bataille , le trouverent à table avec la Reine , dînant d'une queüe de mouton , & de deux poulets. Leur cœur fut ferré de ce spectacle ; ils en redoublèrent leur fidélité. C'étoient les deux plus vaillans Capitaines qui lui fussent demeurés. Ils rassemblèrent les débris de l'Armée Françoisë ; mais la misere avoit dissipé les uns , & les autres trembloient encore au nom du Duc de Betfort.

Le 17. Août qui fut le lendemain de la Bataille de Verneuil, ^{1424.} ce Prince investit cette Place, où Rambure commandoit avec trois mille hommes. Sa défense étoit d'autant plus importante, que le Comte de Douglas y avoit enfermé l'argent destiné à payer l'Armée, & que c'étoit la seule ressource de l'Etat. Rambure s'attendoit d'être attaqué de force, & de faire périr l'Armée Angloise en quatre assauts; mais le Duc de Betfort étoit plus grand Capitaine. Il sçavoit que Verneuil manquoit de vivres, & il se contenta d'attendre sans aucun mouvement que cette ville lui vînt apporter les clefs. En effet, dès le troisiéme jour, on demanda à capituler, & on leur permit de sortir armes & bagages sauves; mais à condition qu'ils n'emporteroient rien de ce qui avoit appartenu aux François, morts ou faits prisonniers à la Bataille. Ainsi le bagage de tant de grands Seigneurs, & l'argent destiné à payer l'Armée, échût à Betfort, & la

1424.

prise de Verneuil fut une seconde victoire. La garnison sortit, mais il sembla au Soldat vainqueur, qu'il lui restoit trop de richesses, & il se donna la liberté de la piller. Le Duc en fut averti, & se comporta en Prince généreux. Il courut à ses Soldats, il les frappa à coups de canne, & voyant que l'ardeur du butin les y rendoit insensibles, il passa son épée au travers du corps du plus opiniâtre des siens. Ce grand exemple de sévérité arrêta les Anglois. Rambure conduisit sa garnison dans le Camp, où Xaintrailles rassemblait les gens de Guerre. Le Duc de Betfort laissa l'Armée sous la conduite du Comte de Salisberi, & retourna à Paris, où il entra dans une espèce de triomphe. Il ne fut pas trop agréable aux yeux des Parisiens. Ils commençoient à trouver dur le joug des Anglois, & même sur quelques impositions nouvelles, ils se souleverent, en regrettant leurs anciens Princes; mais ils ne firent que redoubler leurs chaînes. Un

des féditieux fut pendu , & une
femme des plus hardies brûlée. 1424.

Salisberi mena son Armée victorieuse droit au Mans , & se flatta d'un succès d'autant plus heureux, qu'il avoit un nouveau moyen de prendre des Villes. L'artillerie étoit inventée depuis quelques années , & comme les Arts se perfectionnent insensiblement , on commençoit à trouver l'usage des Canons. Des Vaisseaux Anglois avoient fait une prise Italienne , sur laquelle ils en avoient trouvé quatre. Salisberi les avoit , & il en foudroya les murailles du Mans , avec un fracas qui fit perdre cœur à ceux qui le défendoient ; outre que cette nouvelle machine renversoit les murs en peu de tems. Criset , qui en étoit Gouverneur , capitula , & rendit la Place à composition. Les Habitans qui voulurent fuir les gens de guerre , furent contraints de payer quinze cens écus une fois payés. Salisberi courut ensuite tout le Maine , prit Sainte Susanne , plusieurs autres petites

1424.

Places , & la Ferté-Bernard , après que Guillaume d'Avaugour y eut été investi près de quatre mois , & qu'il eut été forcé de se rendre prisonnier.

On s'attendoit à voir de plus grandes suites de la Bataille de Verneuil , & la prise du Mans intimidait les plus fortes Places. Le Roi lui-même n'avoit presque plus d'espérance. Cependant le hazard , ou plutôt la providence , soigneuse du salut de la Monarchie , donna quelque tems au Roi pour respirer , par un événement tout-à-fait imprévû. Guillaume de Baviere , Comte de Hainaut , de Hollande , de Zélande & de Frize , de son mariage avec Marguerite fille de Philippes le Hardi Duc de Bourgogne , n'avoit eu qu'une fille , nommée Jacqueline. Cette Princesse , héritiere de quatre Provinces , avoit de la beauté & de l'esprit ; mais elle étoit fiere , méprisante , & avoit un grand penchant pour l'amour. Elle fut recherchée par tons les Princes de l'Europe , & le Comte

de Hainaut leur préféra Jean de France , Duc de Touraine , qui étoit pour lors fecond fils de Charles. L'ambition de la Duchefle eut bien-tôt lieu d'être fatisfaite. Le Duc de Touraine devint Dauphin par la mort de Loüis fon frere aîné ; mais fa grandeur s'évanoüit en naiffant. Le Dauphin Jean mourut , & fa veuve fe retira chez fon pere , qui mourut peu après , laiffant la Dauphine héritiere de fes Etats , fous la tutelle de la Comteffe fa mere. La Comteffe songea de bonne heure à donner à fa fille un mari , & la politique autant que l'inclination , lui fit choifir pour elle Jean de Bourgogne , Duc de Brabant , de Lottier , de Limbourg , & Marquis d'Anvers. Ce Prince étoit neveu de la Comteffe , & elle crut faire un coup de partie , en uniffant par ce mariage huit Provinces des Pais-Bas enclavées les unes dans les autres ; mais un mariage eft mal afforti , quand l'intéret feul en eft l'ame. Le Duc de Brabant avoit de la vertu & de

424.

l'honneur ; cependant il ne possédoit pas ces qualités brillantes , qui font la conquête des cœurs. Il étoit bon , doux , & d'une complexion foible. La Dauphine ne l'épousa qu'avec peine ; mais la Comtesse sa mere ne consulta pas tout-à-fait son inclination. Elle mourut après ce mariage , & la nouvelle Duchesse de Brabant se voyant Souveraine par elle-même des quatre Provinces où son pere avoit regné , commença à traiter le Duc son époux avec hauteur , & ensuite à le mépriser. La division d'abord , puis une haine violente , s'établit entre le Duc & la Duchesse ; & comme la dernière étoit la plus vive , & la plus hardie , elle choisit des remèdes violens. Elle se fit enlever en Hollande , où elle s'embarqua sur un Vaisseau qui la conduisit en Angleterre.

L'Europe vit la conduite de cette Princesse avec étonnement ; mais la Duchesse lui donna bien-tôt occasion de l'augmenter. Un Schisme fatal divisoit l'Eglise depuis
près

près d'un siècle, & l'on avoit vû
deux Papes l'un à Rome, l'autre à
Avignon, sans que l'on pût dé-
cider auquel des deux il falloit
qu'on s'attachât. Le remede qu'on
y avoit apporté avoit augmenté le
mal. On avoit déposé ces deux
Papes dans le Concile de Pise. On
en avoit élu un autre, & cette
élection, loin d'obliger les deux pre-
miers à abdiquer le Pontificat,
avoit seulement multiplié les Pa-
pes. Cette confusion duroit enco-
re, lorsque la Duchesse de Brabant
se sauva en Angleterre. Elle s'a-
dressa à l'un des trois Papes. C'é-
toit Benoit XI. qui résidoit à Avi-
gnon. Elle se plaignit à lui de la
violence dont sa mere avoit usé à
son égard pour lui faire épouser
le Duc de Brabant, & elle n'eut
point de honte d'accuser ce Prince
d'impuissance. Le Duc de Gloces-
tre, Protecteur d'Angleterre, ap-
puyoit la plainte de la Duchesse,
soit qu'il fût devenu amoureux
d'elle, soit que son ambition lui
fût regarder avec avidité l'occa-

1424. sion de s'emparer des quatre Provinces dont la Duchesse étoit héritière. Le Pape Benoit cassa le mariage de cette Princesse , & elle n'en eut pas plutôt reçu la Sentence , qu'elle épousa le Duc de Glocestre pendant la vie de son premier mari.

Cet adultere (car c'est le seul nom qu'on peut donner à ce mariage infâme) remplit tous les peuples d'indignation , & le Duc de Brabant ne s'en voulut vanger qu'en conservant les Etats de cette impudique Princesse ; mais comme c'étoit pour ces Etats seuls , que le Duc de Glocestre l'avoit épousée , il se mit bien-tôt en devoir de les lui enlever. Il s'éleva donc une guerre furieuse entre les Ducs de Brabant & de Glocestre. Quelques Villes étoient demeurées dans l'obéissance de ce dernier , & il leva des Troupes pour aller conquérir les autres. Ce fut-là le coup qui sauva la France. Une partie de l'Armée Angloise prit la route des Pais-Bas ; & l'Angleterre ne

DE CHARLES VII. LIV. II. 235
fournit plus de secours qu'au Prote-
cteur. 1424.

Il en arriva un nouveau bonheur pour le Roi. Le Duc de Brabant étoit cousin-germain du Duc de Bourgogne. Il l'alla trouver, & implora son secours. Le Duc de Bourgogne lui promit de lui fournir des Troupes. Ainsi les ennemis de Charles diminuerent ; & tournerent leurs armes les uns contre les autres. Le Protecteur envoya faire de sanglans reproches au Duc de Bourgogne, de ce qu'au préjudice de l'union où il étoit avec l'Angleterre qui l'avoit comblé de bienfaits, il secouroit le Duc de Brabant contre l'oncle du Roi Henri. Le Duc souffrit impatiemment ces reproches. Il répondit que non-seulement il prêteroit tous ses Soldats au Duc de Brabant son cousin; mais encore qu'il iroit le servir de sa propre personne. Le Protecteur plus irrité, envoya défier le Duc de Bourgogne au combat de corps à corps. Le Duc l'accepta avec hauteur. On convint du lieu & des

armes , & l'on fit le Duc de Betfort Juge du Camp.

1424.

Le Duc de Betfort vit avec douleur cette division naissante , & remarquant qu'elle alloit laisser respirer Charles , il n'oublia rien pour l'éteindre. Il fit une assemblée de tous les Seigneurs de sa Cour. Il y annulla le défi des deux Ducs , & déclara qu'ils n'avoient point de querelle , qui pût donner lieu à ce combat. Ensuite il écrivit à son frere. Il condamna son emportement dans les termes les plus doux qu'il pût trouver , & il lui marqua les raisons qu'ils avoient de ménager ce Prince , qui traînoit après lui la fortune de la France. Il se transporta en même tems à Doullens , où étoit le Duc de Bourgogne , & il n'oublia rien pour adoucir son ressentiment. Le Duc témoigna qu'il étoit toujours dans les intérêts du Roi Henri ; mais il s'emporta lorsque Betfort voulut toucher l'article du Duc de Brabant. Ils se séparèrent sans avoir rien conclu ;

& le fort de la guerre , fut transporté aux Païs-Bas.

 1424.

Le Roi tâcha de profiter du dé-
 lai , que la fortune lui accordoit.

 1425.
 Il affembla son Conseil pour résoudre le parti qu'il falloit prendre pour sauver la Monarchie. On convint tout d'une voix , qu'elle ne se pouvoit soutenir sans détacher les Ducs de Bourgogne & de Bretagne de l'intérêt des Anglois. L'occasion de la guerre de Hainaut leur parut favorable , & ils résolurent de fonder le Duc de Bretagne comme le plus facile à gagner , & celui qui avoit déjà une fois traité avec le Roi ; mais comme ce Prince étoit foible & irrésolu , on s'adressa au Comte de Richemont son frere , qui le gouvernoit absolument. Nous avons déjà dit que ce jeune Prince avoit mille belles qualités , & nous devons ajoûter , qu'il s'étoit proposé d'acquérir autant de gloire qu'Alexandre ; qu'il étoit de la taille de ce Héros ; qu'il avoit de l'esprit , de la hardiesse , & que la Breta-

1425. gne suivoit les impressions , qu'il lui vouloit donner. Les Députés de Charles allèrent le trouver secretement à Vannes. Ils lui parlerent de l'estime que le Roi avoit pour lui , & flatterent sa vanité en lui faisant entendre , que la guerre seule pouvoit mettre son mérite dans tout son jour , & en l'assurant qu'il ne tiendrait qu'à lui d'être élevé par le Roi à la premiere dignité de l'épée. Les Députés ne pouvoient trouver ce Prince dans une disposition plus heureuse. Las de la vie molle qu'il menoit à la Cour de son frere , il étoit allé à Paris , & il espéroit que le Duc de Betfort lui offrirait le commandement des Armées; mais il trouva ce Prince si élevé de la victoire de Verneuil , qu'il confondit Richemond avec les autres sujets du Roi son neveu. Il le traita avec une civilité froide , dont le Comte se plaignit. Ses plaintes donnerent lieu à de nouvelles hauteurs du Duc. Richemond y répondit avec fierté , & le len-

demain il reprit le chemin de Vannes , outré contre lui. Il reçût donc assez bien les Députés du Roi , & leur laissa entendre que si on lui en envoyoit de plus qualifiés , il pourroit s'ouvrir à eux. Louvet avoit été de concert avec les Penthievres dans la conjuration qu'ils avoient formée contre le Duc de Bretagne. Il souhaitoit passionnément se réconcilier avec de si dangereux ennemis. Il se fit nommer par le Roi , pour traiter avec le Comte de Richemond. Il prit donc le chemin de Vannes. Le Comte l'apprit en frémissant. En effet , Louvet étoit regardé avec horreur par toute la Maison de Bretagne. Le Comte assembla ses amis. Il leur remontra que le plus lâche & le plus perfide des hommes , celui qui avoit causé la prison du Duc de Bretagne , venoit se livrer entre ses mains ; que le Seigneur l'y conduisoit , afin qu'un si grand crime ne demeurât pas impuni ; qu'il alloit donc le faire arrêter , lui faire faire son procès , & le

1425. faire mourir. Heureusement pour la France , les amis de Richemond se trouverent moins violens que lui. Ils lui représentèrent le caractère sacré d'Ambassadeur , dont Louvet étoit revêtu , & que la générosité dont il se piquoit , étoit opposée à la conduite qu'il vouloit tenir. Le Comte se rendit à ces raisons ; mais il envoya un homme à Louvet , lui dire qu'il se retirât en diligence , & que s'il arrivoit jusqu'à Vannes , rien au monde ne pourroit le sauver du supplice dont il étoit digne. Louvet déjà saisi de frayeur , retourna à Bourges avec précipitation.

Le Roi lui substitua des Députés d'un mérite supérieur. Ce fut la Reine de Sicile Joland d'Aragon , mere de la Reine , & Duchatel. Richemond avoit pour eux toute l'estime possible. Il leur dit que les offres du Roi l'honoroient ; mais qu'il ne pouvoit passer à son service , si le Duc de Bretagne son frere n'y consentoit ; que ce Prince étoit irrité de ce que le
Roi

Roi gardoit toujours à sa Cour Louvet & d'Avaugour, les deux complices des Penthievres; que cette conduite l'avoit fait retourner aux Anglois, presque aussi-tôt qu'il avoit eu traité avec le Roi. La Reine de Sicile lui donna lieu d'espérer qu'il seroit content, & lui fit promettre de venir voir le Roi, après qu'elle lui eut offert une entiere sûreté, que la puissance de Louvet lui fit demander.

On envoya aussi-tôt en Bretagne le Seigneur d'Albert & le Bâtard d'Orleans pour ôtages. On donna encore à Richemond, Loché & Chinon pour villes de sûreté; & après ces précautions, il vint à Tours. Le Roi l'y combla de caresses, & toute la Cour s'empressa à lui rendre honneur. On prévoyoit que ce jeune Prince alloit devenir le favori du Roi, & le restaurateur de l'Etat. Au reste il ne s'engagea à rien. Il répondit au Roi que la conduite des Anglois l'avoit dispensé de garder au-

1425.

cunes mesures avec eux ; mais qu'il ne pouvoit accepter l'épée de Connétable , si les Ducs de Bretagne , de Bourgogne & de Savoye , n'y consentoient expressement. Il étoit sûr du premier , pourvû que le Roi promît d'exiler les complices de la conjuration des Penthievres , & à l'égard des deux autres , il demanda au Roi le tems de les aller trouver. Le Roi consentit à tout , & même il le fit accompagner par le Comte de Clermont , Prince de son sang , le Chancelier Evêque de Chartres , & l'Evêque du Puy. Ils avoient ordre de sonder le Duc de Bourgogne , & de lui offrir toutes sortes de satisfaction. Le Comte de Richemond obtint facilement le consentement du Duc de Savoye ; mais il trouva le Duc de Bourgogne plus difficile , encore qu'il fût très-mécontent des Anglois. Le Comte de Clermont le ramena pourtant un peu , & lui fit sentir le peu de gloire , qu'il retireroit de la ruine d'une Monarchie dont il étoit le

troisième Prince. Aussi le Duc répondit plus favorablement, que la cruelle mort de son pere étoit toujours présente à ses yeux, & qu'on devoit excuser si son ressentiment n'étoit pas encore éteint; que cependant le Roi chassât d'auprès de lui les infâmes meurtriers de son pere, qu'alors on reconnoîtroit que son cœur étoit François, & qu'il se disposeroit à rejeter tout sur la jeunesse de S. M. dont on avoit abusé. Il ajoûta qu'il consentoit que le Comte de Richmond reçût l'épée de Connétable.

Le Comte de Clermont avoit eu plus d'une raison pour aller trouver le Duc de Bourgogne. Il étoit passionnément amoureux de la Princesse Anne sa sœur. L'inimitié des Maisons de Bourgogne & de Bourbon ne lui avoit pas permis d'espérer un heureux succès de sa poursuite. Il osa fonder le Duc sur son dessein, & ce Prince qui étoit la bonté même, lui fit une réponse favorable, & même

1425.

lui promit sa sœur , lorsque la Campagne qu'il alloit commencer en Hainaut , seroit finie. Ainsi le Comte de Richemond & les Députés du Roi revinrent assez contents. On voyoit que la haine du Duc de Bourgogne n'étoit pas irréconciliable. Richemond rendit les villes de sûreté , & les ôtages ; & vint enfin trouver le Roi à Chignon le 7. Mars. Toute la Cour se trouva dans une prairie spacieuse. Le Roi y donna lui-même l'épée de Connétable à Richemond. Ce jeune Prince promit au Roi , qu'il tâcheroit de se rendre digne de l'honneur qu'il lui faisoit. Le Roi s'engagea à bannir tous les complices de la conjuration des Penthiévres, & du meurtre de Montereau. Peu après le Connétable amena à Bourges la Dauphine sa femme. Elle étoit sœur du Duc de Bourgogne , & avoit été Belle-sœur du Roi. Aussi la combla-t-il d'honneurs dans le dessein de s'attacher le Connétable , & de

regagner le Duc de Bourgogne. Il voulut même faire présent au Connétable du Duché de Touraine ; mais ce Prince qui avoit l'ame d'un Roi , le refusa modestement , en remontrant à sa Majesté , qu'il n'avoit encore rien fait , qui lui eût pu faire mériter un si grand bienfait.

1425.

L'arrivée de ce Prince à la Cour, qui avoit laissé concevoir tant d'espérances au Roi , lui causa bientôt de cuisans chagrins. Le Connétable en recevant l'épée avoit tiré parole du Roi , qu'il exileroit tous les complices des conjurations de Bretagne & de Bourgogne ; & ce Monarque ne se mettoit point en peine de la remplir. Le Connétable n'osoit l'en presser. Il sçavoit que le Conseil du Roi étoit composé de tous ces gens-là , & parmi eux il y en avoit d'un mérite distingué. Le Connétable se contentoit de ne rien faire pour le Roi, jusqu'à ce qu'on lui eût tenu parole ; & d'empêcher le Duc de

1425.

Bretagne son frere , de rendre hommage au Roi , ni de lui donner du secours. Duchatel & Louvet étoient les principaux de ces favoris. Duchatel avoit donné le premier coup au Duc de Bourgogne , & Louvet étoit entré dans tous les projets du Comte de Penthièvre. On ne pouvoit dire pour lequel des deux le Roi avoit le plus d'attachement ; mais on étoit surpris de voir cette égalité. Duchatel étoit d'une vertu rigide , habile , désintéressé , homme de tête & de main , & à qui l'on ne pouvoit reprocher que le meurtre du Duc de Bourgogne , dont il faisoit gloire , parce qu'en le commettant , il avoit prétendu vanger la mort du Duc d'Orleans son maître. Louvet n'aimoit le Roi que par rapport à son rang. Il étoit naturellement méchant , fier , opiniâtre , cruel , vindicatif , avide de biens & d'honneurs. Pendant que la France succomboit sous le poids de sa misere , lui seul étoit gorgé de richesses. Le sang du peuple l'avoit

enrichi , & il lui étoit en exécration. La fin du miniftère de ces deux hommes, fervira encore mieux à faire connoître leur caractère. 1425.

Duchatel s'apperçût que le Connétable s'oppofoit au Traité du Duc de Bretagne , parce que le Roi ne lui tenoit pas la parole qu'il lui avoit donnée , & il prévint que le Roi fuccomberoit tôt ou tard , s'il ne défuniffoit fes ennemis. Dans cette penfée il alla trouver ce Prince , & il lui demanda pour récompense de fes services , la permiffion de fe retirer de la Cour. Le Roi qui aimoit tendrement Duchatel , & qui avoit accoûtumé de l'appeller fon pere , fe récria contre cette demande. Il lui dit qu'il n'y consentiroit jamais , & qu'il ne fe pouvoit paffer de fes confeils. Duchatel ne fe rendit pas. Il fe jetta à fes pieds ; il le fupplia de ne le pas refufer , & l'amour qu'il avoit pour fon maître , lui fournit une foule de raifons pour le faire consentir à fon exil. Il lui remontra l'extré-

mité où il étoit réduit , dont le Connétable le pourroit retirer , s'il étoit fecouru de toutes les forces de Bretagne ; que fa présence à la Cour lui étoit absolument inutile , qu'il étoit usé par les années & par les travaux de sa vie ; qu'il se seroit retiré de lui-même , s'il n'eût point appréhendé qu'on lui eût imputé à lâcheté d'abandonner son maître & son Roi ; qu'il étoit trop heureux de se pouvoir faire un mérite de sa retraite, & qu'il ne pouvoit finir sa vie plus glorieusement , qu'en procurant à sa Majesté un aussi grand bien , que sa reconciliation avec le Duc de Bretagne , laquelle seroit peut-être suivie de celle du Duc de Bourgogne.

Le Roi ne goûtoit point ses raisons. Duchatel jouïssoit de la gloire de le voir accablé de douleur , & d'être honoré des pleurs de son Roi ; mais il n'en fut pas moins ferme dans sa résolution. Il disposa tout pour son départ , & le Roi y consentit enfin. Il l'em-

brassa tendrement , & lui promit de l'aimer toute sa vie. Duchatel étoit Sénéchal de Beaucaire en Languedoc. Le Roi fixa sa retraite en cette ville. Il choisit lui-même quinze de ses Gardes. Il leur recommanda la vie de Duchatel comme la sienne propre. Il leur défendit de le quitter. Il rehaussa ses pensions , & voulut que toute sa vie , celle de Prevôt de Paris lui fût payée. Enfin Duchatel se retira à Beaucaire avec plus d'honneur , que les autres favoris n'en ont à demeurer auprès des Rois. Le Roi retint auprès de lui son neveu qui s'appelloit aussi Tanne-gui Duchatel. Il le combla de bien-faits; il le fit son grand Ecuyer, & il eut la satisfaction de voir que sa vertu ne cédoit point à celle de son oncle. Duchatel vécut quelques années à Beaucaire, & y mourut honoré de tems en tems du souvenir de son Roi. Sa retraite fut suivie de celle de Guillaume d'Avaugour, de Robert le Masson, & de Jean Cadart , premier Me-

1425. decin. Le Roi les exila fans beaucoup de peine.

Louvet restoit seul ; mais au lieu d'imiter Duchatel , il se persuada que la retraite , & l'exil des autres Ministres , n'étoient arrivés qu'afin de l'élever au plus haut degré de la fortune. Il voyoit que l'amitié du Roi redoubloit à son égard , comme si ses forces eussent été accrues par l'absence de ceux qui la partageoient ; & il n'oublioit rien pour la fomenter. D'ailleurs il étoit puissamment soutenu à la Cour. Il avoit deux filles d'une beauté rare. L'aînée avoit épousé le Seigneur de Joyeuse. Le Roi la voyoit souvent , & l'on prétendoit qu'elle partageoit son cœur avec la belle Agnès Sorel , qui commençoit à paroître à la Cour. La Dame de Joyeuse avoit été une des filles d'honneur de la Reine ; & Louvet qui sacrifioit tout à son ambition , étoit ravi que le Roi s'attachât à sa fille. Il avoit marié la seconde au Bâtard d'Orleans , & ce choix avoit été bien judicieux.

Ce Bâtard étoit le plus honnête homme de la Cour, & le plus déterminé Soldat de l'Armée; si bien que Louvet, fier de tant d'appui, non-seulement ne songea point à se retirer, mais encore se proposa d'éloigner le Connétable. 1425.

Il faisoit remarquer au Roi la conduite de ce Prince, toutes ses démarches avant que d'accepter la plus honorable Charge de l'Etat, l'insolence qu'il avoit eue de demander des ôtages & des villes de sûreté; enfin combien il lui étoit inutile, n'ayant rien entrepris depuis trois mois qu'il avoit reçu l'épée. Louvet éloigna ainsi le Roi du Connétable, & le porta à exiler l'Evêque de Clermont, son ami & son agent. Mais le Connétable voyant Duchatel parti, & que Louvet restoit seul à lui faire tête, résolut de le faire exiler de hauteur. Il communiqua son dessein à tous les Princes & à tous les Seigneurs de la Cour. Louvet étoit si généralement haï, qu'aucun ne se dispensa d'entrer dans le parti

1425. du Connétable , & le peuple ne
 fçût pas plutôt cette entreprise ,
 qu'il le combla de bénédictions.

Le Connétable se retira de la Cour , & écrivit au Roi qu'il n'y reviendroit jamais tant que Louvet y feroit ; qu'il supplioit sa Majesté de l'exiler , & de tenir la parole qu'il lui avoit donnée en l'honorant de la dignité de Connétable. Louvet fit passer la demande de ce Prince pour un nouveau crime auprès du Roi. Joyeuse & le Bâtard d'Orleans exciterent Louvet à tenir ferme ; & le Roi déclara qu'il consentiroit à toute chose , plutôt qu'à bannir Louvet ; mais il fut surpris des suites que ce refus opéra. Sa Cour devint déserte , & toutes les Villes du Royaume lui refuserent obéissance. A peine resta-t-il le maître à Selles & à Vierzon en Berry , & il lui fallut se résoudre à perdre Louvet, ou son Etat.

Le Roi fut abattu d'une circonstance si cruelle. Elle lui fit connoître , combien peu les François

étoient attachés à lui ; & il appréhendoit , s'il pouffoit à bout le Connétable , qu'il ne reçût les Anglois dans les villes qu'il avoit gagnées. Il est pourtant vrai que ce Prince étoit incapable d'une lâcheté ; mais il haïffoit irréconciliablement Louvet , & la haine des peuples agit de concert avec la sienne. Louvet ne fut pas encore vaincu par l'état où il vit réduit le Roi son maître. Cette ame basse ne connoissoit point la générosité ; mais deux funestes accidens l'accablèrent. Joyeuse , son genre , se joignit au Connétable , & la femme du Bâtard d'Orleans mourut. Il se vit alors sans appui , & il consentit à son exil. Il pria le Roi d'honorer le Seigneur de Giac , son confident , de la même faveur qu'il lui avoit témoignée. Ensuite il se retira à Avignon , où le Bâtard d'Orleans le suivit.

Aussi-tôt tout le Royaume rede-
vint tranquille , & l'on rendit au
Roi la soumission qui lui étoit

1425. dûe. Le Connétable revint à la Cour ; mais le Roi outré contre lui , refusa de le voir , & fuyoit devant lui de ville en ville. A la fin cependant , ayant besoin de ce Prince pour se reconcilier avec le Duc de Bretagne , il reçût ses respects ; mais son cœur ne laissa pas de demeurer toujours ulcéré. Le repentiment du Roi ne rendit pas le Connétable plus souple. Il s'expliqua hautement , qu'il ne souffriroit jamais auprès du Roi de favoris , que ceux que leur mérite , & les services qu'ils auroient rendus au Roi , feroient paroître dignes de sa faveur.

Le Connétable partit aussi-tôt pour la Bretagne , où il fit de grandes levées pour marcher contre les Anglois. Le Roi reçût à Saumur le premier Octobre l'hommage du Duc de Bretagne , qui le lui rendit de bout & ceint pour la Duché de Bretagne ; à genoux , déceint , & ses mains entre celles du Roi pour la Comté de Monfort. Ensuite on fit un Traité par lequel

le Duc de Bretagne promet d'assister le Roi contre les Anglois , à condition que sa Majesté laisseroit à ce Duc l'administration des finances de Languedoc , pour être employées au payement des Troupes. Le Roi de son côté prit le Duc sous sa protection , & s'engagea de le défendre contre les Anglois & la Maison de Blois. Depuis ce Traité , on établit en Languedoc deux Généraux des Finances , l'un pour le Roi , l'autre pour le Duc de Bretagne. On voitureoit tout l'argent au dernier , qui rendoit compte au Roi. Le Connétable avoit cru devoir prendre ces précautions , pour empêcher la dissipation des finances par les favoris : mais malgré ses soins Giac qui avoit succédé à Louvet , prévoyant son sort , se hâtoit de s'enrichir , & ne trouvoit point de voye illégitime pour le faire.

Le Connétable employa tout l'hiver à assembler une Armée ; & son crédit la fit monter à vingt mille hommes. Le Duc d'Etampes

 1425.

 1426.

1426.

son frere , l'Amiral de Bretagne ; le Comte de Porroet , & presque toute la noblesse de Bretagne , se joignirent à lui. Il entra en Normandie sur la fin de Février, emporta Pontorson , & alla assiéger Sainte James de Beuvron , où il y avoit sans doute beaucoup de gloire à acquérir , puisque huit mille Anglois des plus braves s'y étoient renfermés. On battit la Place avec les machines dont on se servoit en ce tems-là , & quelques pièces d'artillerie dont l'usage devenoit plus commun ; mais les furieuses sorties des Affiégés , rendirent le Siège bien plus long qu'on n'avoit cru. Le Connétable attendoit une voiture d'argent de la Cour pour payer son Armée , les fonds de Languedoc ne suffisant pas , pour en entretenir une si puissante. Cependant elle n'arrivoit point , & ce Prince avoit le chagrin de voir diminuer ses Troupes à vûë d'œil. Giac n'avoit garde de laisser partir cet argent. Outre que son avidité ne pouvoit être satisfaite , il

lui

lui impôrtoit infiniment que le Connétable ne devint point trop puissant par ses conquêtes, & cette jalousie fit recevoir à ce Prince le plus cruel affront qu'il pût es-
fuyer. 1426.

Le bruit couroit que les Anglois venoient au secours de Sainte James, & d'ailleurs les désertions augmentoient dans son Armée. Il prit donc le parti de prévenir un plus grand malheur. Il résolut de faire donner un assaut général, encore que la breche ne fût pas assez grande par rapport au nombre des Soldats qui la défendoient. Il envoya deux mille hommes sur les avenues d'Avranche afin qu'ils pussent empêcher le secours, s'il en venoit un, ou du moins l'en avertir. Il fit ensuite donner l'assaut, & ce fut proprement une longue & sanglante Bataille, où les François à la vérité étoient le double des Anglois ; mais où ces derniers avoient pour eux les murailles de leur ville & la situation du lieu. On combattoit avec fureur, lors-

1426.

que ces deux mille hommes que le Connétable avoit envoyés sur le chemin d'Avranche , fatigués d'un poste incommode , & s'y croyant inutiles , jaloux d'ailleurs de la gloire & du butin que leurs compagnons acqueroient , revinrent brusquement sur leurs pas , pour monter aussi à l'assaut. Mais leur retour causa un de ces désordres imprévûs dont les plus grands Capitaines ne pourroient répondre. Les Bretons se persuaderent que ce qu'ils voyoient étoit le secours qui arrivoit aux Assiégés. Les plus sensés crurent au moins que c'étoient les deux mille hommes qu'on avoit placés sur le chemin d'Avranche , qui venoient avertir que ce secours paroissoit. Dans l'un & dans l'autre cas , les Bretons alloient être enfermés entre leurs ennemis. Cette seule idée les fit descendre de l'assaut avec précipitation. Ils ne s'arrêtèrent point dans leur Camp ; mais ils fuirent de toutes leurs forces. Le Connétable reconnut le mal entendu ,

DE CHARLES VII. LIV. II. 259
& n'y put remédier. Ce n'est pas
qu'il ne fît tous ses efforts pour les
ramener à l'affaut, ou pour les con-
tenir dans son Camp ; mais la peur
les avoit rendus sourds, & la voix
de leur Général redoubloit leur
frayeur. Les Anglois flattés eux-
mêmes de l'espérance d'un secours,
fortirent sur les François. Ils en
tuerent neuf cens, prirent le grand
Etendard de Bretagne, & dix-huit
Enseignes ; & ils eussent peut-être
taillé l'Armée en pièces, si la fuite
ne la leur eût dérobée. Le Conné-
table désespéré fut forcé de se re-
tirer comme les autres. Son бага-
ge & son artillerie demeurèrent
aux Assiégés.

Le Connétable eût été se ca-
cher de honte après un si mauvais
succès, s'il ne l'eût rejeté entie-
rement sur Giac, & sur ceux qui
manioient les finances, de lesquels il
prétendoit se vanger. Il ramassa
les débris de son Armée. & fut
assez heureux avec ce qu'il en put
rejoindre, pour prendre la Flèche
& Galerande en Anjou, & pour

426. revenir ensuite à la Cour , où il s'emporta contre le Chancelier de Bretagne & contre Giac.

Le Chancelier étoit accusé d'avoir diverti quelques deniers de la Recette de Languedoc , & le Connétable prétendant qu'il étoit sujet du Duc son frere, le fit arrêter de son autorité. Le Roi s'emporta contre le Connétable à cette nouvelle , & soit que le Connétable appréhendât son ressentiment , ou que le Chancelier ne fût pas coupable , il le délivra , & le Roi l'envoya Ambassadeur en Savoye.

Mais il n'en fut pas ainsi de Giac , & le Connétable porta d'abord les choses à l'extrémité , encore que la Reine de Sicile , Belle-mere du Roi , se fût déclarée sa Protectrice. Il est vrai qu'il n'étoit ni moins odieux ni moins coupable que Louvet ; au contraire il avoit rencheri sur ce Ministre. Il cachoit le Roi à toute la Cour , ne le laissoit occuper que de ses jardins & de ses amours , en sorte qu'il me-

noit une vie de Sultan des Turcs , pendant que Giac expédioit toutes les affaires, & donnoit tout pour de l'argent. Le Connétable donna ordre à Charles, Seigneur d'Albret, & à Loüis, Seigneur de la Tremouille, deux des plus considérables Seigneurs de la Cour, de délivrer la France de cet insolent favori. Giac avoit l'une des plus belles femmes de France ; mais sa vertu avoit depuis long-tems fait naufrage. Elle avoit été la maîtresse du feu Duc de Bourgogne, & la Tremouille étoit avec elle sur un pied à peu près égal. Elle haïssoit son mari, & elle fournit elle-même à ces Seigneurs l'occasion de le surprendre. Ils entrèrent un matin dans sa chambre à Issoudun, & l'enleverent d'entre les bras de cette femme. On le transféra à Bourges, & de-là à Dunle-Roi, où après quelques procédures qu'on observa seulement pour la forme, on l'étrangla, & l'on jeta son corps dans la Loire. La Tremouille épousa sa veuve peu de

1426.

jours après. Elle se nommoit Catherine , & étoit Dame de l'Isle-bouchard. Ses richesses la firent épouser à ce Seigneur , quoique sa conduite la rendit aussi digne du supplice que son mari.

Le Roi ressentit vivement ce que le procédé du Connétable avoit de hardi , & ce Prince dont il avoit tant souhaité l'amitié, lui devint si odieux , qu'il frémissoit à son nom. Le Connétable ne s'embarassa point de la haine du Roi. Il promit à tous ceux qui prétendoient obséder ce Prince , & voler le peuple , le même traitement qu'avoit reçu Giac. Ses menaces n'empêcherent pas le Camus de Beaulieu , Gentilhomme d'Auvergne , de marcher sur les traces de Giac ; & l'amitié dont le Roi honoroit ce nouveau favori , n'empêcha pas aussi le Connétable , de faire assassiner le Camus dans le logis même du Roi à Poitiers. Pierre de Brosse , Seigneur de Bouffiac , osa faire lui-même cette hardie exécution.

Ces manieres mettoient le Roi au comble de la fureur ; mais dans l'état où ses affaires étoient réduites , elle n'étoit pas redoutable au Connétable. Les Seigneurs & le peuple étoient dans son parti ; & les Anglois assiégeoient Montargis depuis un mois. Il fallut donc que le Roi se laissât persuader par la Tremouille , que le Connétable n'avoit rien fait que pour ses intérêts , & qu'il consentît que ce Prince vînt le saluer. Le Roi donna bien-tôt à la Tremouille la place qu'avoit eue Giac , & le Connétable dont il étoit la créature , consentit qu'il la prît ; mais il éprouva peu de tems après qu'un favori oublie aisément ceux à qui il a obligation de sa faveur. La Tremouille crut n'avoir plus besoin du Connétable. Il établit dans les affaires la Borde & de Prie , deux hommes dont il étoit sûr , & il se persuada bien-tôt , que c'étoit le Connétable qui avoit besoin de lui.

C'étoit fait de la France , si les

1426.

Anglois eussent suivi leur fortune durant ces divisions ; mais la guerre de Hainaut les occupoit entièrement. Il leur sembloit que cette affaire leur étoit bien plus importante que la conquête de la France, dont , pour ainsi parler , ils se croyoient assurés. Le Duc de Bedford étoit passé en Angleterre , & en avoit ramené dix mille hommes ; mais il avoit été obligé d'en envoyer la plus grande partie aux Pais-Bas. Le reste montoit à trois ou quatre mille hommes. Il mit à leur tête les Comtes de Warvic , de Suffolc & Milord Poll , frere du dernier , & il se reposa sur eux du soin d'entreprendre ce qu'ils jugeoient à propos, avec une Armée, petite à la vérité , mais composée des plus braves hommes du monde.

Ces trois Seigneurs assiégèrent Montargis , & l'on ne peut trop admirer la conduite qu'ils tinrent dans un Siège entrepris avec si peu de Soldats. Ils sçavoient bien qu'ils ne pouvoient s'en rendre maîtres par la force , & ils ne s'appliquoient

quoient qu'à faire enforte que rien ne pût entrer dans la ville. Ils éleverent un Fort, d'où ils la battoient avec quelques pièces d'artillerie ; & ils diviserent leur Armée en trois corps , parce que le Loin qui a trois branches à Montargis , les engagea à faire autant de quartiers ; mais ils bâtirent trois ponts qui les joignoient les uns aux autres , & après s'être retranchés autant que l'usage de ce siècle le permettoit , ils sererent tellement la ville sans l'attaquer à force ouverte , que les vivres dont les Affiégés avoient fait provision , commencerent à diminuer. L'artillerie des Affiégeans d'ailleurs éclaircissoit tellement la Garnison , & faisoit un si grand fracas contre leurs murailles , que vers le milieu du troisième mois du Siège , ils craignirent d'être forcés ; & avec un courage déterminé , ils lâcherent leurs écluses. La ville en fut à demi submergée , mais le Camp des Anglois fut rempli d'eau , & ce qui leur fit plus de peine , la riviere alla par-

^{1426.} dessus les ponts de communication; enforte qu'à leur tour , ils furent assiégés par le Loin.

Mais la famine pressoit les Habitans , & il leur étoit assez égal de mourir de faim , ou par les mains des ennemis ; les divisions de la Cour avoient empêché qu'on ne pensât même à les secourir. Mais la Tremouille jouissant enfin paisiblement de la faveur du Roi , sa Majesté déclara qu'elle vouloit qu'on secourût Montargis. Il est vrai que le désordre des finances rendoit cette entreprise impossible. L'Armée du Connétable s'étoit débandée faute de paye. On avoit encore moins d'argent que de Soldats , & le Connétable craignant un pareil succès qu'à Sainte James , ne se vouloit point mêler de secourir Montargis.

Le Roi en donna l'ordre au Bâtard d'Orleans , & ce fut dans cette entreprise , qu'il commença à montrer aux François , ce qu'ils devoient espérer de lui. Il n'avoit que vingt-deux ans , & il avoit

déjà fait huit Campagnes. Aucune exécution hardie ne s'étoit passée sans qu'il y eût contribué. Louvet, qui avoit autant d'esprit que d'ambition, avoit cru faire un coup de partie pour lui, de mettre le Bâtard d'Orleans dans ses intérêts. Il lui avoit offert Marie Louvet, sa fille, dans un tems où les plus grands Seigneurs auroient été honorés de son alliance. Encore que le Bâtard fût veuf dès l'année 1425. il suivit son Beau-pere dans son exil d'Avignon; mais il eut le plaisir d'être rappellé avec honneur. La premiere grace que le Connétable demanda au Roi, lorsqu'il le vint saluer, fut le retour du Bâtard d'Orleans. Le Roi déclara qu'il ne le confondoit point avec Louvet, & qu'il estimoit autant sa vertu qu'il haïssoit les injustices de Louvet. Ainsi le Bâtard revint à la Cour, & on lui confia le secours de Montargis. Il rassembla tout ce qu'il put trouver de gens de guerre sans trop dégarnir les Places exposées.

1426.

Il en trouva feize cens , & il marcha auffi-tôt vers Montargis qui étoit pressé. Il avoit l'honneur de commander la noblesse la plus qualifiée. Guillaume d'Albret , Orval , Suard , Gaucourt , la Hire ne dédaignoient point de servir sous lui. Il arriva près de la Place , & apprit l'inondation du Camp & de la Ville. Il lui sembla que c'étoit-là l'occasion la plus favorable qui se pût présenter. Il donna huit cens hommes à la Hire , & lui laissa le quartier de Milord Poll à attaquer. Il se jeta sur celui du Comte de Suffole qui étoit du côté du Château. Il se fit-là un genre de combat nouveau , puisque la plus part des Soldats étoient dans l'eau jusqu'à la ceinture. Cette incommodité n'empêcha pas les uns & les autres de se battre avec toute l'opiniâtreté imaginable. Elle fut telle , que des deux mille hommes que le Bâtard & la Hire attaquèrent , il ne s'en sauva pas cinq cens. La plupart voulant se retirer au quartier du Comte de War-

vic. & croyant trouver le pont qui les joignoit, furent noyés. Warvic eut la douleur de voir défaire ses amis sans les pouvoir secourir; & prévoyant que les François alloient tomber sur lui, il abandonna son Fort, & se sauva avec son corps. Ainsi Montargis fut delivré avec gloire. L'artillerie & le bagage furent le prix du vainqueur. Le Bâtard d'Orleans reçût les applaudissemens que méritoient sa valeur & sa conduite. Ce petit avantage redonna un peu de cœur aux François, que la défaite de Verneuil leur avoit entièrement ôté. Les Garnisons se hasardèrent à faire des courses. Celle du Mont Saint Michel, lequel tenoit toujours pour le Roi, rencontra les Soldats du Mont d'Helene, & les battit. Ambroise de Leré avec sept à huit cens hommes seulement de Troupes réglées, chargea trois mille Anglois vagabonds qui désoloient le Maine, & les défit près de Sainte Suzanne. Enfin les François à leur tour au-

roient bien pû profiter de la division que la guerre de Hainaut avoit semée entre leurs ennemis, s'ils eussent pû eux-mêmes s'en exempter ; mais la Tremoüille le trouvoit si bien du rang de favori, qu'il sacrifioit tout au desir de le conserver. Sa naissance & son mérite le mettoient à couvert, à ce qu'il croyoit, du destin de Louvet & de Giac. En effet, on n'étoit pas surpris de voir le Roi donner sa confiance à un homme de qualité ; mais le Connétable ne pouvoit souffrir de favori. Il étoit persuadé que c'étoient des gouffres où se perdoit le peu de finances qui restoient au Roi. D'ailleurs, il avoit attendu de la reconnaissance de la Tremoüille ; mais ce Seigneur ne s'en piquoit pas. Il trouva le Roi assez mal disposé pour le Connétable, & il acheva de le mettre mal dans son esprit. Les froideurs du Roi désolèrent ce Prince, & ne les pouvant soutenir, il quitta la Cour & se retira en Bretagne, furieusement irrité contre la Tremoüille.

Mais il ne fera pas, ce me fem-
ble, hors de propos, de rapporter ^{1416.}
en peu de paroles, le succès de la
guerre de Hainaut, puisq̄ue nous
avons remarqué, que ce fut le sa-
lut de la France.

Le Duc de Glocestre, en épou-
sant la Duchesse de Brabant, avoit
pris le nom de Comte de Hai-
naut, de Hollande, de Ze-
lande & de Frize. Les peu-
ples étoient partagés entre le Duc
de Brabant & la Duchesse. Ils ne
doutoient pas que le Duc n'eût la
justice de son côté; mais elle étoit
leur Souveraine. Au Printems de
l'année 1425. le Duc de Glocestre
& la Duchesse sa nouvelle épouse,
descendirent en Hollande avec cinq
mille Anglois. Ils furent joints par
tous ceux qui tenoient pour la Du-
chesse. Ils soumirent la plus grande
partie de cette Province, & pas-
serent avec rapidité dans le Hai-
naut. Ils y taillèrent en pièces quel-
ques Troupes du Duc de Brabant.
Comme ils étoient suivis d'une Ar-
mée puissante, la plûpart des vil-

426. les leur ouvrirent les portes. Ils assiégèrent & prirent Mons, où le Duc de Glocestre se fit couronner Comte de Hainaut. Ces commencemens flatterent les Anglois, que toutes sortes de prospérités environnoient. Ils possédoient les deux tiers de la France, & l'oncle de leur Roi venoit de s'établir dans quatre des plus belles Provinces des Pais-Bas.

Le Duc de Glocestre dès l'année 1422. avoit pris en Angleterre la qualité de Protecteur. Le Cardinal de Vincestre ne l'avoit vû qu'avec indignation. Il étoit frere du Roi Henri IV. Le feu Roi Henri V. lui avoit laissé le soin de l'éducation de son fils, il n'étoit pas moins ambitieux que le Duc de Glocestre. Il ne le vit pas plutôt absent, qu'il songea à s'emparer du Gouvernement. Glocestre l'apprit à Mons, & en fut extrêmement irrité. Il n'étoit pas encore assez aveuglé de sa nouvelle dignité, pour la préférer à la puissance dont il jouïssoit en Angle-

terre. Ainsi il repassa avec une diligence incroyable. Il trouva presque tous les esprits changés, & ce ne fut qu'avec bien de la peine qu'il chassa de Londres le Cardinal, & qu'il lui ôta le gouvernement du jeune Roi. 1426.

A peine fut-il sorti de Mons, que les Habitans traités avec hauteur par la Duchesse, se soulevèrent, & prirent le tems qu'il n'y avoit point de gens de guerre dans leur ville. Ils investirent le Palais de la Duchesse, l'arrêterent prisonnière, & donnerent avis au Duc de Bourgogne de tout ce qu'ils avoient fait. Ce Prince s'étoit mis à la tête d'une Armée pour secourir le Duc de Brabant. Il accourut à Mons, & s'empara de la Duchesse. Comme dès ce tems-là il avoit ses desseins; il la traita avec beaucoup d'honnêteté, & il chargea le Prince d'Orange de la conduire à Gand, où on lui fit une magnifique entrée.

Mais tous les honneurs qu'on lui rendoit, ne valoient pas à son

1426. sans la liberté. Elle se déguisa en homme , & se sauva fort heureusement. Elle traversa les Etats de son premier mari , fit quelque séjour à Breda , & enfin arriva en Hollande en 1426. Milord Silvatier en étoit Gouverneur pour le Duc de Glocestre. Il la reçut comme sa Souveraine. Le Duc de Bourgogne ayant pacifié le Hainaut & joint le Duc de Brabant , entra en Hollande , où la guerre fut transportée. Silvatier s'y défendit vaillamment. Deux sanglantes Batailles que le Duc de Bourgogne gagna , & où il fit des merveilles , ne purent atterrer les Anglois. Le Duc de Betfort voyant son frere prêt de succomber , obtint une Treve de quelques mois du Duc de Bourgogne , & les Ducs de Glocestre & de Brabant promirent de se rapporter au Pape de leur différend.

— 1427. Cependant on ne faisoit la guerre en France que par courses & par surprises. Il n'y avoit de part ni d'autre aucune Armée sur pied,

outre les forces distribuées en garnison. Au commencement de cette année , il arriva au Roi un secours de Gascons que le Comte de Foix lui envoya. Guillaume d'Albret , Comte d'Orval , se mit à leur tête. Il fut joint par la Hire & par du Beuil , & tanta avec eux quelque entreprise. On avoit des intelligences dans le Mans , où le Comte de Suffolc étoit renfermé avec assez peu de gens de guerre. On assûra d'Orval de lui livrer une porte , & on lui tint parole. Il entra dans le Mans plus fort que Suffolc : il y battit sa Garnison , & se rendit le maître de la ville. Suffolc se retira aussi-tôt au Château ; mais il y fut investi. Il se défendit vaillamment. D'Orval sçavoit qu'il n'avoit pas de vivres pour trois jours ; il ne jugea pas à propos de répandre bien du sang pour le forcer , pendant qu'il le pouvoit obliger de se rendre en si peu de tems. Il se contenta donc de tenir le Château du Mans investi , & tout fier de sa conquête

1427.

il s'abandonna à tous les plaisirs qu'il pouvoit goûter dans cette ville. Suffolc dépêcha un homme à Talbot, qui étoit à Alençon, & lui manda l'extrémité où il étoit réduit. Jean Talbot étoit parmi les Anglois, ce que le Bâtard d'Orleans étoit parmi les François, brave, intrépide, heureux & vigilant Capitaine; mais il avoit plus d'âge & d'expérience que le Bâtard, & étoit déjà ce qu'on voyoit bien que seroit un jour celui-ci. Il n'envifagea point l'impossibilité qu'il paroïssoit y avoir de dégager Suffolc assiégé dans le Château du Mans sans vivres & sans espérance d'en recevoir. Il ne regarda que la gloire qu'il auroit de recouvrer une Place qui commandoit à tout le pais, & qui avoit été le fruit d'une victoire signalée. Il parcourut les villes voisines d'Alençon. Il en tira tous les gens de guerre. Il ne prit aucun repos durant deux jours & deux nuits, & après tant de fatigues, il se rendit la nuit du troisième jour au pied du Château du

Mans. Suffolc lui en ouvrit les portes, & dès la pointe du jour ils descendirent dans la Ville avec une précipitation qui jetta les François & les Habitans dans une égale consternation. Ils furent long-tems à concevoir ce qu'ils voyoient, & ne le comprirent que lorsque d'Orval & les siens furent entièrement chassés de la ville. Ainsi le Mans fut perdu plus promptement qu'il n'avoit été reconquis, & d'Orval reconnut par une triste expérience, qu'il ne faut jamais être plus sur ses gardes, que dans la prospérité.

Suffolc & Talbot sortirent du Mans avec leur Armée, & investirent Laval. La plupart des François qui s'étoient sauvés du Mans, y avoient communiqué leur frayeur. Ainsi Laval ne résista pas. Les deux Généraux joignirent Warvic qui marchoit à Pontorson. Il avoit eu avis que Rostrenan & Baufort qui en étoient Gouverneurs, étoient allés en parti, & l'avis étoit vrai; mais il ne sçavoit pas que Bertran

1427. de Dinan, vaillant Breton, s'y étoit jetté. Il défendit bravement la Place, & les fit souvent repentir de s'y être engagés; mais s'y étant opiniâtrés ils la prirent, & la France reperdit la premiere conquête du Connétable.

Ce Prince, dont toute la France avoit conçu de si grandes espérances, languissoit à Vannes dans le repos. La Tremouille avoit persuadé au Roi qu'il étoit son mortel ennemi; & même qu'il ne cherchoit qu'à usurper son autorité. Ainsi bien loin de rappeler le Connétable à la Cour, le Roi l'eût souhaité plus loin encore qu'en Bretagne. Tous les Princes & tous les grands Seigneurs en soupiroient de douleur. Cette division retardoit toutes les affaires. Elle venoit de causer la perte du Mans, de Laval, de Pontorson, & le bruit couroit que le Duc de Betfort, qui avoit obtenu du Duc de Bourgogne une Trêve pour le Duc de Glocestre son frere, alloit fondre sur les Provinces qui tenoient pour

le Roi avec toutes les Armées des Pays-Bas. Ce desordre rendoit la Tremoïille infiniment odieux, & tous les Seigneurs se liguerent pour le perdre, aussi-bien que la Borde & de Prie ses créatures. Les Comtes de Clermont & de la Marche, deux Princes du Sang Royal de la Maison de Bourbon, se déclarent les Chefs de l'entreprise, & ayant sçu que le Roi étoit à Loches, ils coururent à Bourges où ils espéroient surprendre les favoris. Le peuple se joignit à eux, & ils se trouvèrent les maîtres de la ville; mais la Tremoïille avoit suivi le Roi. De Prie & la Borde se sauverent en grande hâte dans la grosse tour; & ils furent aussi-tôt assiégés. Ils ne perdirent pas le jugement dans un si grand danger. Ils exhorterent les gens qui étoient avec eux à se défendre vaillamment, & encore que de Prie eût été tué d'un coup de trait, la Borde n'en fut point déconcerté. La suite fit voir que son espérance avoit été bien fondée. La Tre-

1427. moiïlle avoit du cœur & des amis. Il remontra au Roi de quelle importance il lui étoit de punir l'attentat des conjurés ; qu'il ne feroit plus Roi que de nom, s'il laissoit périr ses Ministres dans la Capitale de son Royaume, & qu'on n'auroit pas osé entreprendre un si grand crime, si le Connétable avoit été châtié de sa témérité. Ces raisons & l'autorité que la Tremoïille avoit prise sur l'esprit du Roi, eurent tant d'effet, qu'elles firent monter à cheval le Prince, qui jusques-là étoit demeuré à Bourges spectateur de la perte de ses Provinces. Il fut suivi de ses Gardes & des amis de la Tremoïille, & il marcha tête baissée contre les Comtes de Clermont & de la Marche. Ils ne l'avoient pas cru capable d'une pareille action de vigueur, & lorsqu'il virent qu'ils ne pouvoient forcer la Tour de Bourges, sans combattre leur Roi main à main, ils en leverent le Siège. Le Roi dégagca la Borde, & la guerre civile traîna
en

en longueur jufqu'à ce que le Duc d'Alençon fe mêla de l'appaifer. 1427.

Ce Prince avoit été fait prifonnier à la Bataille de Verneuil, & les Anglois avoient fixé fa rançon à trois cens mille écus. Cette fomme étoit exorbitante pour ces tems-là, & le Duc d'Alençon qui n'efpéroit jamais de la trouver, comptoit de mourir en prifon. Sa réfolution lui valut cent mille écus, & les Anglois ne lui en demanderent plus que deux cens mille. Il fit un effort pour les payer. La Duchefle fa femme, nièce du Roi, engagea tous fes meubles & toutes fes pierreries, & vendit par l'ordre du Duc la ville de Fougere où étoit fon magnifique Palais, au Duc de Bretagne, qui profitant de l'occafion, l'achepta à fort bas prix. Tout cela ne fit encore que cent mille écus, & le Duc donna des ôtages pour le refte. Il revint auffitôt à la Cour, où le Roi le reçut parfaitement bien. Il lui fit même don de vingt-quatre mille écus, encore qu'il fût dans une

1427.

extrême nécessité d'argent, & ce fut par reconnoissance que le Duc se rendit comme Médiateur entre lui & les Princes. Le Roi oubliâ tout ce qu'ils avoient fait. Ils sortirent de Bourges, & la Tremouille resta dans le ministère.

Pendant que le peu de Troupes qu'avoit le Roi, étoient opposées les unes aux autres, on détachoit la Bretagne de son alliance, & l'on détruisoit un ouvrage qui lui avoit tant coûté. Après la prise de Pontorson, le Duc de Betfort se rendit au Camp, & y conduisit de nouvelles forces, en sorte que l'Armée Angloise montoit à vingt mille hommes. Il avoit sous lui les Comtes de Warvic, de Suffolc & Talbot, & il entra en Bretagne à la mi-Octobre. Le Duc avoit abandonné le parti des Anglois, & c'étoit pour l'y ramener, que Betfort avoit fait une si grosse Armée. Toute la Bretagne frémit à sa veüe. Elle jouissoit depuis soixante ans d'un calme profond. Elle étoit remplie de richesses; & il fallut peu de

tems aux Anglois pour s'en emparer. Aussi le Duc de Bretagne, qui d'ailleurs étoit peu satisfait de la maniere dont le Roi traitoit le Connétable son frere, alla sagement au devant du peril. Il députa au Duc de Betfort, & lui demanda la paix. Le Duc avoit besoin de son Armée contre la France, outre que le Duc de Bourgogne n'auroit pas souffert qu'on eût dépouillé le Duc de Bretagne. Betfort imposa donc au Duc les conditions qui pouvoient assurer l'Angleterre de sa fidélité, & le Duc de Bretagne les accepta, parce qu'il n'y a rien qu'on ne doive sacrifier au salut de l'Etat, & que d'ailleurs elles n'étoient pas extrêmement dures. Le Traité fut signé le 8. Septembre. Le Duc de Bretagne renonça à l'alliance de Charles, promit de rendre hommage au Roi Henry, quand il le souhaiteroit, le reconnut pour son Souverain Seigneur, & jura la paix de Troye de l'année 1420. qui avoit assuré la succession de la France à la Mai-

1427.

— son Royale d'Angleterre. Outre
1427. cela, le Duc de Betfort emprunta
du Duc deux cens mille écus, & lui
donna pour se rembourser de cette
somme l'usufruit du Poitou, dont
la moitié étoit encore sous l'obéis-
sance du Roi. Toute la Bretagne
fit aussi le serment de fidélité à
Henry VI. Le Duc d'Etampes, frere
du Duc, & l'Evêque de Dol, les
premiers, & successivement tous
les Prélats, Seigneurs & Commu-
nautés de la Duché. Le Duc de
Betfort retourna ensuite à Paris,
& mit ses Troupes en quartier
d'hiver.

Rien n'étoit si fréquent alors que
les escalades, & l'on seroit infini
si l'on vouloit les marquer toutes.
Sur la fin de cette année, & au
commencement de la suivante, les
François prirent de cette maniere
la Ferté Benard, Nogent-le-Rotrou,
le Lude, Jenville, & une infinité
d'autres petits Châteaux, à la prise
desquels on observoit de faire pen-
dre tous les Gouverneurs qui se
trouvoient être François. Pendant

que leur lâcheté n'étoit que trop imitée ; les villes de Tournay & du Mont Saint Michel , donnoient l'exemple d'une fidélité héroïque. La premiere étoit située au milieu de la Flandre ; la seconde , en un coin de la Normandie. Toutes les deux étoient environnées des ennemis de Charles , & se faisoient un honneur de tenir son parti : encore doit-on cet éloge plus particulier aux Habitans de Tournay , qu'ils n'avoient point d'autre Garnison qu'eux-mêmes , au lieu que quatre à cinq cens Soldats défendoient le Mont Saint Michel , enrichis par leurs courses, qui n'étoient que trop fréquentes pour les Marchands , sur mer & sur terre.

Le Duc de Betfort n'avoit rien oublié pour détourner le Duc de Bourgogne ou son frere , de la guerre que la Duchesse de Brabant avoit excitée entr'eux , & ayant reconnu que le premier étoit inflexible , il s'attacha à gagner le second. Ce ne fut pas sans chagrin qu'il vit perdre à son Frere l'espé-

427.

rance de s'établir dans quatre Provinces des Pays-Bas, mais les peuples étoient portés pour le Duc de Bourgogne. Le parti de la Duchesse ne subsistoit plus que dans un coin de la Hollande, & le Roi Charles, étoit le seul qui profitoit de ces divisions. Betfort obligea donc son Frere à se remettre au Pape, de la validité des deux mariages de la Comtesse de Hainaut, avec les Ducs de Brabant & de Glocestre. Cette affaire fut examinée en plein Consistoire; & comme le premier mariage de la Comtesse se trouva fait dans toutes les formes, & accompagné d'une dispense du Concile de Constance, à cause de la proximité des deux Epoux, son second avec le Duc de Glocestre fut déclaré nul, & on la condamna à retourner avec le Duc de Brabant. La Comtesse n'eût pas sans doute obéi, si le Duc de Glocestre l'eût encore voulu maintenir; mais le Duc de Betfort lui fit voir la nécessité où il étoit de l'abandonner, & soit que ses raisons

prévalussent dans son esprit, soit que l'amour se mît de la partie, il épousa à Londres une fille de qualité, qu'il entretenoit depuis long-tems, nommée Eleonor de Com-
baters. 1427^a

Presqu'en même tems, le Duc de Brabant mourut, & la guerre eût sans doute recommencé en Hainaut avec plus de violence, si le Duc de Glocestre, moins impatient, eût été jusqu'à ce tems-là sans se marier.

La Duchesse crut enfin trouver après la mort de son époux, le repos dont elle n'avoit pas voulu jouir durant sa vie; mais elle reconnut que le crime a toujours des suites funestes. Ses sujets se trouverent dans un éloignement d'elle, qu'elle ne put surmonter. Ils se souleverent, & appellerent pour les commander le Duc de Bourgogne. La Duchesse se vit réduite à dépendre d'un Prince qu'elle haïssoit mortellement. Le Duc se rendit Médiateur entre la Duchesse & ses peuples; mais il se s'oublia 1428^a

1428. pas. Il l'obligea de lui laisser le Gouvernement du Hainaut, de l'instituer son héritier, & de s'engager à ne se marier jamais. A ces conditions la Duchesse demeura Souveraine de ses Etats; mais elle les viola bien-tôt. Elle devint amoureuse d'un Gentilhomme Zelandois, nommé François de Borzell. Il avoit beaucoup de mérite, & peu de naissance. Comme elle n'étoit âgée que de vingt-fix ans, le célibat qu'on lui avoit imposé, lui parut une chose affreuse. Elle créa Borzell Comte d'Ostrevant, & croyant l'avoir approché d'elle par cette nouvelle dignité, elle l'épousa publiquement. Ce fut encore l'origine d'une nouvelle guerre. Le Duc de Bourgogne prit les armes, & entra dans le Hainaut. Ces peuples le seconderent. Borzell s'opposa autant qu'il le put à ce puissant ennemi. Il fut défait, & pris prisonnier. La Duchesse fut investie dans Mons avec peu de forces, au milieu d'un peuple ennemi. Alors elle oublia tout ce qu'elle

qu'elle devoit à sa grandeur pour se procurer un repos solide. Elle traita avec le Duc de Bourgogne. Il lui rendit son mari, & pour sa liberté, elle renouvela le don qu'elle lui avoit fait de toutes ses Terres. Elle consentit que les enfans qui pourroient naître d'elle & de Borzell, n'eussent rien à y prétendre, & elle mit le Duc dès ce moment en possession des principales villes de ses Etats. Elle vécut ensuite dix ans avec son mari, & mourut dans une tranquillité profonde. Elle ne laissa point d'enfans de Borzell; en quoi le Duc de Bourgogne fut extrêmement heureux, puisque l'équité & la raison étoient directement contraires à l'exécution du Traité, qu'il l'avoit forcée de signer.

C'est ainsi que le Duc de Bourgogne commença à jeter les fondemens de la grandeur de sa Maison, & un coup de plume lui acquit quatre Provinces des Pays-Bas, le Hainaut, la Zélande, la Hollande, & la Frise. Avec le

1428.

même bonheur, il avoit en 1420. prêté une somme d'argent considérable à Jean III. Comte de Namur & de Zutphen, & avoit stipulé en la lui prêtant, une vente de ces deux Comtés, dont néanmoins il lui laissoit l'usufruit. Le Comte mourut en 1428. sans enfans, & le Duc se mit en possession de ces deux Provinces. Marie, sœur du Comte, veuve de Gui de Chatillon, Comte de Blois, s'étoit remariée à un simple Gentilhomme, qui n'étoit pas en état de disputer Namur au Duc de Bourgogne. Il possédoit donc aux Pays-Bas la Flandre, l'Artois; le Hainaut, Namur, Zutphen, la Hollande, la Zélande, & la Frise; auxquels si l'on joint les deux Bourgognes qu'il avoit reçues de ses peres, & les villes de Somme qu'il avoit obtenues des Anglois, on avouera que dès ce tems-là il étoit le plus puissant des Princes de l'Europe après les Rois.

Le Duc de Betfort délivré des soins de la guerre du Hainaut,

s'attacha à pouffer vivement Charles, & assez content de lui avoir l'année précédente, enlevé le secours de Bretagne, il se proposa de faire un grand effort cette année. Il envoya Salisbery en Angleterre pour en amener des gens frais, & lui. Il assembla les Notables à Paris pour obtenir de nouvelles levées. Il tâcha de faire recevoir dans cette Assemblée, le dessein qu'il avoit formé de s'emparer de tous les fonds & de toutes les rentes données à l'Eglise depuis quarante ans, pour employer l'argent qui en pouvoit venir, à la guerre contre Charles; mais il fut contraint d'abandonner son entreprise, par la résistance vigoureuse que lui firent l'Université & le Clergé, & il fallut qu'il se contentât des revenus ordinaires de l'Etat, qui étant presque obérés, étoient extrêmement médiocres. Salisbery revint d'Angleterre avec six mille hommes. Betfort lui en donna quatre mille des vieilles troupes. Cette armée

1428.

s'accrut insensiblement. On la garnit de toutes les munitions propres à attaquer & à se défendre, & Salisbery alla se mettre à sa tête, suivi de Warvic, de Suffolc, de Talbot, d'Arondell, de Glacidas, & d'une infinité de Capitaines des plus braves de ce tems.

Le Roi attendoit un secours d'Ecosse où il avoit envoyé des Ambassadeurs. Ils avoient ordre non-seulement de demander du secours; mais encore de traiter le mariage de la Princesse Marguerite d'Ecosse avec le Dauphin. Le Roi d'Ecosse se trouva honoré de cette recherche, & par un Traité du 19. Juillet, il s'engagea d'envoyer au commencement de l'année suivante la Princesse en France, pour la marier au Dauphin. Elle devoit avoir pour dot six mille hommes entretenus par le Roi son pere. Le Roi de son côté donnoit actuellement au Roi d'Ecosse la Province de Saintonge à foi & hommage, & promettoit la Comté d'Evreux, lorsque les Anglois seroient

chassés du Royaume, tout cela stipulé sous un dédit de cent mille Couronnes d'or; mais ce secours étoit incertain, foible & éloigné; le mal, assuré & pressant. Salisbery avec plus de quinze mille hommes entra dans le Perche, y prit Nogent-le-Rotrou, nettoya la Beauce, força le Puiset qui eut l'insolence de se défendre, & dont le Capitaine fut pendu, alla prendre Jenville dans l'Orleanois, le parcourut en vainqueur, entra dans Meun dont on lui ouvrit les portes le 4. Septembre, & parut à la vûe d'Orleans du côté de la porte Renard le 8. du même mois; mais jugeant à propos de ne laisser rien autour de cette Place, il divisa son armée en deux corps. Il en donna l'un au Comte de Suffolc, qu'il chargea d'aller assiéger Jargeau, pendant qu'il alloit investir Beaugenci. La garnison de Meun avoit pillé & pris en une nuit Cléri. Ainsi ces deux Places restoient pour ôter à Orleans la communication de la Loire. Elles se défendirent

1428

jusqu'au 5. Octobre. Le 7. Poll, frere de Suffolc, parut encore devant Orleans avec deux à trois mille hommes, comme pour examiner les postes; mais la garnison en sortit, & les mena battant jusqu'à Olivet. Salisbery ayant pris Beaugency, alla joindre Suffolc à Jargeau, & marcha à Sully. Rochefort, ami de la Tremouille, en étoit Gouverneur, & cette ville étoit autant fortifiée que le peut être une Place qui appartenoit à un favori, qui a plus de soin de son bien que de celui de l'Etat; mais Salisbery avoit intelligence avec Rochefort, & en effet celui-ci lui ouvrit les portes avec les Anglois.

Tant de conquêtes si rapidement faites, ne laisserent pas douter à Salisbery que le moment approchoit où la France devoit succomber. Il crut qu'il lui falloit donner le coup mortel en prenant Orleans. On étoit déjà en Octobre, & la saison étoit trop avancée pour un siège, qui vraisemblablement seroit

long; mais les François étoient conf-
ternés. L'armée Angloise n'étoit
pas fatiguée. Charles n'en avoit
point, & il étoit de trop bonne
heure pour se retirer. On ne pou-
voit pas naturellement avancer les
conquêtes, & laisser Orleans der-
rière soi. Tant de raisons & la for-
tune d'Angleterre jusques-là tou-
jours triomphante, déterminèrent
Salisbury à ce siège. Il donna or-
dre qu'on transportât devant cette
ville les machines de guerre pro-
pres à un siège; & ayant réuni
son armée en un corps, il campa
à la vûe d'Orleans, le Mardi 12.
Octobre du côté de la Sologne.

Nous ne feindrons point de dire
que ce siège est le plus fameux
que l'on ait soutenu depuis le com-
mencement de la Monarchie, puis-
que sa durée en dépendoit. C'est
pourquoi nous nous y arrêterons
un peu plus que sur aucun autre
dont nous ayons encore parlé, ou
dont nous parlerons dans la suite,
sans entrer pourtant dans un dé-
tail de minuties, qui pour l'ordi-

1428.

naire fatigue plus qu'il ne plaît. La ville étoit une des plus fortes de l'Europe ; mais elle l'auroit été incomparablement plus , si l'on s'y étoit attendu à un siège. Charles , Duc d'Orleans , étoit prisonnier en Angleterre depuis la bataille d'Azincourt , & quelques efforts qu'il eût fait pour obtenir sa liberté , ils avoient toujours été inutiles , en sorte que ne pensant plus à la recouvrer , il ne l'attendoit que d'une paix générale entre les deux Nations. Cependant il payoit tous les ans aux Anglois une grosse pension , & ils étoient convenus avec lui par écrit , qu'ils ne toucheroient en aucune manière à ses terres durant sa captivité , & particulièrement aux villes d'Orleans & de Blois , si bien que ces deux villes se reposant en quelque manière sur la foi de ces traités , elles ne s'étoient point préparées à un siège.

Gaucourt , Seigneur de mérite & de valeur , étoit Gouverneur d'Orleans. Les Places que Salisbery

avoit prises sur la Loire autour de celle-ci, avoient donné quelque soupçon au Roi. Il y avoit envoyé le peu de soldats qu'il avoit. Le nombre en étoit fort petit ; mais leur bravoure avoit été éprouvée dans toutes les occasions. Le Bâtard d'Orleans , le Comte d'Orval , Toüars , Chabannes , Saintrailles , la Hire , Bouffiac , la Fayette , Graville , & tout ce que la France avoit de vaillans aventuriers , s'y étoient aussi renfermés. Il est vrai que l'armée Angloise n'étant point assez puissante pour occuper tout le circuit d'Orleans , la plûpart de ces braves se firent souvent passage l'épée à la main , soit pour aller chercher du secours & des vivres , soit pour y en faire entrer.

Les coureurs de la Place donnerent avis à Gaucourt de la marche de Salisbury , & ce Gouverneur jugea qu'il avoit dessein sur Orleans. Dès le matin du 12. Octobre il exhorta les habitans à se défendre vigoureusement , & il

1428.

les trouva dans une disposition qui passa ses espérances. Ils abattirent l'Eglise & le Convent des Augustins, mirent le feu à plusieurs maisons du Portereau, qui pouvoient servir de logemens aux ennemis, releverent leurs fortifications, en construisirent de nouvelles, s'armerent en diligence, & donnerent, pour ainsi dire, de l'émulation à Gaucourt.

Ce Seigneur fit faire un état des grains, & donna des ordres afin qu'ils fussent ménagés. Il fit la revûe de ses troupes qui se montoient à douze cens hommes; mais parmi lesquels on comptoit sept ou huit **Généraux**. Il distribua les postes aux habitans, & établit un tel ordre dans la ville, qu'il y regna durant tout le siége une parfaite tranquillité, sans que les mesures qu'il avoit prises, fussent troublées par aucun contretens.

Sur les deux heures après midi, l'armée Angloise parut, & fit les approches de la ville. Gaucourt commanda une sortie, & l'on es-

carmoucha durant deux heures ; mais enfin les ennemis investirent la Place. Ils se camperent dans les ruines des Eglises & des maisons abattues, dont ils releverent une partie. Le Comte de Salisbery jugea aisément que la longueur du tems & le manque de vivres le rendroient plutôt maître d'Orleans que la force, parce qu'un si grand peuple mêlé avec des gens de guerre, défendu par des hautes murailles, & commandé par de grands Capitaines, étoit plus facile à affamer qu'à vaincre, & il prit des mesures qui ne pouvoient être plus judicieuses. Il forma le dessein d'élever autour d'Orleans soixante Forts qui empêchassent qu'aucun secours n'y pût entrer, & ni la longueur de cette entreprise, ni ses difficultés ne le purent ébranler. Il fit venir des Ouvriers de tous côtés. Il fit tracer ces Forts dans les lieux où il vouloit qu'ils fussent bâtis, & il y fit travailler avec une diligence incroyable. Il y en avoit six qui étoient de véritables Cita-

1428.

delles, vis-à-vis les six entrées les plus communes d'Orleans. Le premier à la porte Banniere appelé Paris ; le second à la porte Renard appelé Rouen ; le troisième sur les ruines de l'Eglise des Augustins appelé Londres ; le quatrième à la porte Saint-Laurent, qu'ils nommerent Windzor ; le cinquième & le sixième à la porte Bourgoigne bâtis sur les mafures des Eglises Saint-Jean-le-Blanc & Saint-Loup, lesquelles les assiégés abbatirent quelques jours après le siège. Ils nommerent ces deux Forts Saint-Jean-le-Blanc & Saint-Loup. De distance en distance, il y avoit cinquante-quatre autres Forts, enforte qu'on ne pouvoit sortir d'Orleans, ni y rentrer, sans rendre un combat obstiné, où les Anglois avoient l'avantage du lieu & du nombre. Tous ces Forts ne furent achevés qu'environ un mois après le commencement du siège. Jusques-là on fit entrer assez facilement des vivres & des hommes dans Orleans ; mais depuis ce

tems - là rien ne put absolument ^{1428.} passer du côté de la Sologne. Des autres côtés elle fut aussi un peu pressée, & il demeuroid toujours aux Anglois presque la moitié de tout ce qui y entroit. Il est vrai que jusqu'à la fin d'Octobre la Loire fut extrêmement basse, ce qui facilita beaucoup les Convois; mais lorsqu'elle fut dans sa grosseur ordinaire, plusieurs incommodités accablèrent les assiégés, & ils les supportèrent avec une constance admirable.

Salisbury fit dresser six batteries sur les six principaux Forts; mais encore que dans ce siècle elles passassent pour être fort considérables, par rapport à celles d'aujourd'hui, il sembloit que ce fût des jeux d'enfans. Les canons ne valoient pas les moindres coulevrines, & leurs plus redoutables machines étoient de certaines bombardes, qui lançoient des pierres contre les murailles & sur les maisons. La poudre les enlevoit, & il y en avoit du poids de six-vingt livres. Mais

leur pesanteur les empêchoit de tomber avec assez de rapidité : enforte qu'on avoit le tems de s'en garantir , & qu'elles ne faisoient de préjudice qu'aux murs ; aussi n'étoient-elles inventées que pour cela. Les assiégés avoient aussi quelques batteries , & le Journal du siège d'Orleans nous parle avec admiration d'une certaine bombarde qui jettoit des pierres de cent seize livres , & d'un Ingénieur nommé Maître Jean , fort habile dans l'artillerie de ce tems-là.

Après avoir ainsi expliqué à-peu-près la maniere dont se poussa ce siège , le plus célèbre de ce siècle , je pense qu'il seroit assez inutile de marquer le nombre prodigieux d'attaques & de sorties , d'avantages , & de pertes , de secours repoussés ou heureusement introduits , de convois enlevés , de postes pris ou défendus. Il suffira de remarquer les plus considérables.

Le Roi regarda ce siège comme un événement , qui alloit décider de sa fortune. Il fut surpris

que les Anglois eussent violé la foi qu'ils avoient donnée au Duc d'Orleans, & il se flatta qu'ils ne pourroient réussir dans une entreprise si injuste & si téméraire. La force & la grandeur d'Orleans le rassurerent un peu, aussi-bien que la valeur des Chefs, & l'affection des habitans. Il songea à les secourir. Il s'avança jusqu'à Chinon, il leur fit sçavoir la résolution où il étoit de les secourir puissamment, & il assembla les Notables pour tirer un secours extraordinaire. Il reconnut que les François ont toujours pour leurs Rois un cœur d'enfans, lorsque leurs Rois les traitent en peres. Les Notables accorderent au Roi une taille extraordinaire pour le secours d'Orleans, & le Roi en fit lever des troupes avec beaucoup de diligence.

Le Connétable oublia dans ce moment le mécontentement qu'il croyoit avoir reçu du Roi. Il ne regarda que l'extrémité de l'Etat. Il avoit généreusement refusé les propositions que lui avoit fait faire

1428.

le Duc de Betfort, & il n'apprit pas plutôt le siège d'Orleans, qu'il envoya assurer le Roi de ses respects, & offrir à sa Majesté de joindre ses troupes aux siennes pour le faire lever; mais la Tremoille étoit auprès du Roi. C'en fut assez pour faire refuser à ce Prince avec mépris les offres du Connétable, qui se piqua une seconde fois, & vit avec indifférence le succès du siège d'Orleans.

Cependant Salisbery ayant achevé les principaux de ses Forts le 16. Octobre, commença à battre la ville avec ses canons, & à l'attaquer de tous côtés; mais on soutint ses attaques avec vigueur, & l'on faisoit même souvent des sorties. Le 17. Octobre il y avoit déjà douze Moulins abbatus. Les assiégés en bâtirent douze autres au cœur de la ville, & les firent tourner avec des chevaux. Le 21. les Anglois attaquèrent le boulevard des Tournelles avec fureur. L'Artillerie l'avoit presque renversé. Cependant les assiégés s'obstinèrent

tinèrent à le défendre. Il n'étoit fortifié que de fagots & de terre, & jamais un si méchant lieu ne fut plus opiniâtement défendu. Villars, Gouverneur de Montargis, & qui s'étoit jetté dans Orléans, commandoit ce poste, pendant que Gaucourt donnoit ses ordres, & pour le secourir, & pour avoir l'œil sur tous les autres. Le Combat dura quatre heures; les femmes & les enfans y apportoient des rafraîchissemens aux Affiégés, & des chaudières de chaux-vive & d'huile boüillante pour jeter sur les Affiégeans. Enfin ils sonnerent la retraite; mais Gaucourt en courant par la ville à cheval, tomba, & se cassa la jambe, ce qui fut une perte considérable pour les Orleanois. Il fut obligé d'aller aux Etuves. Saintrailles & la Hire prirent soin du Siège, jusqu'au 24. du mois, que le Bâtard d'Orléans arriva, qui conjointement avec eux se chargea du commandement.

Le 21. on brûla le Boulevard des Tournelles, qui n'étoit plus tena-

1428.

ble. Salisbury fit éteindre le feu , & s'y logea. Ce nouveau poste entre les mains des Anglois , incommoda extrêmement les Affiégés. Les Anglois prirent en même-tems la Tour du Pont. Salisbury y entra , & comme de-là on voyoit toute la disposition du Siège , il se mit à une fenêtre pour l'examiner. Glácidas lui montrait du doigt tous les postes , lorsqu'un Canon pierrier frappa le Comte à la tête en côté. Le coup lui enleva une joue , & lui fit sortir un œil. Le Camp des Anglois en fut accablé. Salisbury lui seul témoigna de la force d'ame. Il se fit transporter à Meun , & toute sa tête ayant été ébranlée de ce coup , on reconnut qu'il étoit mortel. Il fit venir tous les Chefs , il les exhorta à continuer un Siège dont le succès les couvriroit de gloire. Il leur recommanda l'union , & laissa le commandement au Comte de Warvic , jusqu'à ce que le Duc de Bedford y eût pourvû. Il mourut peu après le 27. Octobre le

plus heureux & le plus expérimenté Capitaine de son tems.

Sa mort n'apporta point de préjudice aux affaires des Anglois, parce qu'ils avoient beaucoup de Généraux habiles. Talbot amena un nouveau renfort le premier Décembre, & Suffolc y arriva le 30. suivi de Poll son frere, de deux mille cinq cens hommes, & de toutes sortes de munitions. Warvic, Suffolc & Talbot avoient un pouvoir egal. Le Bâtard d'Orleans étoit entré dans Orleans avec quelques secours, il faisoit tous les jours des sorties. Dans une il fut blessé, & eut son cheval tué sous lui.

Cependant les Anglois gaignoient insensiblement du terrain. Les convois entroient en petit nombre, & avec peine. Le peuple souffroit, & l'on commençoit à se dire à l'oreille que toute cette résistance ne faisoit que retarder leur perte; mais qu'elle ne l'empêcheroit pas. Le 30. Décembre, on députa Saint Mars, Gouverneur de Blois, vers le Duc d'Orleans en Angleterre, afin de

1428. lui apprendre l'état où se trouvoit sa ville. Il envoya ce Seigneur au Duc de Betfort , pour lui remontrer une seconde fois que le Siege d'Orleans étoit une infraction au Traité qu'ils avoient fait avec lui ; mais on ne daigna lui faire aucune réponse.

Les principaux d'Orleans s'assemblerent le 31. pour voir quelles mesures on prendroit pour continuer à se défendre. On résolut qu'il falloit commencer par s'adresser à Dieu , & obtenir sa protection par l'intercession des trois Patrons d'Orleans , Saint Agnan , Saint Euverte , & Saint Mamert. On fit une Procession générale , dans laquelle on porta leurs Reliques ; ensuite on se taxa généreusement , & sans exception. Enfin on députa vers les principales Villes de France , & on leur demanda de l'argent à emprunter. Aucune n'en refusa. Poitiers lui envoya deux mille livres. La Rochelle ne lui en fournit que cinq cens ; mais elle lui déclara que c'étoit

DE CHARLES VII. LIV. II. 309
en pur don. Chacun renouvela la
promesse de se défendre jusqu'à la
mort. 1428.

Les levées du Roi avançoient
peu. A mesure qu'elles étoient fai-
tes, on les jettoit dans Orleans,
& ce Siège étoit une suite conti-
nuelle d'attaques & de Batailles.
Le 2. Janvier l'Amiral de Culant
entra heureusement avec un Con-
voi & deux cens hommes de com-
bat. Il passa la Loire au Pont Saint
Loup, & marcha dans une dispo-
sition si avantageuse, que les En-
nemis n'osèrent l'attaquer. Ainsi ce
siège devenoit plus important de
jour à autre. Les Assiégés qui au
commencement n'étoient que douze
cens hommes, étoient plus de deux
mille cinq cens pour lors, & les
Anglois qui avoient commencé le
Siège avec quinze mille hommes,
en avoient plus de vingt-cinq mille.
L'espace qui étoit entre la Ville &
le Camp, étoit le Théâtre de la
gloire & de l'honneur. On y fai-
soit des duels à la vue des deux
Armées. Chacun se signaloit par des

1429.

1429.

actions de valeur & de conduite. Il y avoit déjà quatre mois que le Siège duroit , & l'on étoit dans ce tems-là au Carême de l'année 1428. (car les années ne commençoient alors qu'à Pâques.) Le Duc de Bedford fit partir un Convoi pour le Camp , composé de cinq cens charriots de vivres , dont la plûpart étoient chargés de Harangs. Fastol & Rameston Anglois , Capitaines d'expérience , & Meurier , Prevôt de Paris, l'escortoient avec dix-sept cens hommes de vieilles Troupes, qui alloient grossir l'Armée Angloise. Le Roi fut averti de leur marche , & donna ordre au Comte de Clermont de l'enlever. Les levées que le Roi avoit faites montoient enfin à trois mille cinq cens hommes. Clermont se mit à leur tête avec Stuard d'Aubigni , Guillaume Stuard son Frere , & le Comte d'Orval. Le Bâtard d'Orleans , Bouffac , l'Amiral , Saintrailles & Graille , sortirent en même tems d'Orleans avec quinze cens hommes , & allerent joindre le Com-

te de Clermont. Il sembloit que la France pût se flater d'un retour par le succès de cette entreprise , puisq̄ue le Convoi étant enlevé , les François demeureroient les maîtres de la Campagne , occuperoient les passages par où l'on pourroit mener aux Anglois des vivres de Paris , & en les affamant à leur tour dans leur Camp , les forceroient de lever le Siège. La présomption & la division , ces deux monstres qui ont été tant de fois funestes à la France , entreprirent encore celle-ci de ruiner toutes leurs espérances. Les François marchant comme à une victoire certaine , parurent auprès de Rouvray en Beauce où étoient campés les Anglois , le 12. Février à sept heures du matin , & songeant déjà à envelopper leurs Ennemis de toutes parts , les uns veulent que la Cavalerie commence le Combat , d'autres soutiennent que ce doit être l'Infanterie , & ajoutent même que les Cavaliers doivent mettre pied à terre. Fastol que l'on laisse respirer , profite

merveilleusement de ce délai. Il
1429. se fait un retranchement de ses
chariots, s'en couvre à droit & à
gauche, place ses Archers dans
deux ouvertures qu'il pratique au
milieu de ces retranchemens; en-
suite il attend les François de pied
ferme, & fait passer dans les siens
une partie de sa résolution.

Dans le Camp des François cha-
cun défend son avis avec opiniâ-
treté, & ne voulant point céder
les uns aux autres, ils vont tous
ensemble au combat, les uns à
pied, les autres à cheval, sans
ordres, sans Enseignes, le cœur
rempli de dépit. Les Anglois les lais-
serent approcher, & font sur eux
fort à propos une décharge de flê-
ches, qui portent presque tou-
tes. Les Poitevins, nouveaux Sol-
dats, & qui n'avoient jamais com-
battu, s'étonnent, & fuient. On
reproche à Clermont, non-seule-
ment de ne les avoir pas arrêtés;
mais encore de les avoir suivis. Le
Bâtard d'Orleans & sa Troupe
soutint

soutint quelque tems l'honneur de la France, & combattit vaillamment, quoique blessé dangereusement au pied ; mais la confusion & le trouble qui étoient dans l'ame de l'armée Françoisé, rendirent sa valeur inutile.

Les Ecoffois firent des merveilles, & furent presque tous tués. Ils méritoient bien d'être la victime d'un combat, dont ils causoient la perte, puisque ce furent leurs Chefs, qui s'obstinèrent à les faire combattre à pied. Les deux Stuards y furent massacrés. Le Comte d'Orval, jeune Seigneur de mérite, y mourut les armes à la main. Six-vingts Seigneurs François y périrent. Fastol conserva durant tout le combat, une présence d'esprit admirable. Il y eut peu d'Anglois tués. Cependant la honte fut plus grande pour la France que la perte ; car on ne compta parmi les morts que six cens François ; mais plus de la moitié du reste se dissipa. Clermont & le Bâtard d'Orleans se sauverent avec

1429. tout ce qu'ils purent rassembler. Le premier se retira à Blois, & le second rentra bravement dans Orleans avec huit à neuf cens hommes.

L'abbattement du Roi se peut à peine comprendre. Il ne vit plus rien qui pût sauver Orleans, & ce fut pour lors qu'il fut forcé de prendre le parti de remettre la ville au Duc de Bourgogne. Ce Duc étoit à Paris avec le Duc de Betfort. On députa vers lui Saintraille & Orgin. On remontra au Duc de Betfort que la Maison d'Orleans n'avoit rien commis contre le Roi d'Angleterre, qui eût mérité qu'on la dépouillât; qu'il se souvint du Traité qu'il avoit fait avec le Duc d'Orleans, qui l'engageoit de ne point toucher à ses Terres; que s'il appréhendoit qu'elles ne fussent utiles au Roi, & que ce Prince ne s'en servît contre eux, les habitans offroient de remettre leur ville en séquestre entre les mains du Duc de Bourgogne, jusqu'à ce que le Duc d'Orleans fût hors

de prison, & que la guerre fût finie entre la France & l'Angleterre. 1429^a

Betfort admira la finesse de ce faux-fuyant, & ne s'y laissa pas tromper. Il répondit que le Roi Henri ne vouloit point ôter au Duc d'Orleans son domaine; mais qu'étant son Seigneur suzerain, il prétendoit remettre Orleans en son obéissance; qu'à l'égard de la proposition qu'ils lui faisoient, elle étoit tout-à-fait ridicule; qu'ils n'étoient pas d'humeur à battre les buissons dont un autre devoit prendre les oiseaux, ni à faire les frais d'une expédition, qui ne tourneroit pas à leur profit. On ajoûte que le Duc de Bourgogne étoit présent à cette députation; que Saintraille se jetta à ses pieds; que le Duc entendit la réponse de Betfort, & qu'il en fut tout-à-fait choqué. Quoi qu'il en soit, ce refus l'irrita, & il envoya sur le champ un ordre à ses troupes qui étoient au siège d'Orleans, de le venir joindre. Elles obéirent exac-

1429.

tement. Six cens chevaux & un grand nombre de fantassins, quitterent le camp des Anglois le 17. Avril, & l'affoiblirent d'autant : mais leurs prospérités leur firent croire qu'ils n'avoient pas besoin de ce Prince pour forcer Orleans à se rendre. Le siège continuoit avec vigueur. La rigueur du mois de Février n'avoit pas empêché les attaques & les forties. Le 20. de ce mois Suffolc demanda au Bâtard d'Orleans une robbe de panne, & lui envoya pour lui des rafraîchissemens dont la ville manquoit. Le 27. un dégel qui arriva subitement, accrût tellement la Loire des neiges qui fondirent, que rien ne pût entrer dans Orleans par eau, & les assiégés commencerent à manquer de vivres. En Mars ils reçurent quelques convois qui passèrent heureusement ; mais en Avril Suffolc fit élever trois nouveaux Forts, dont l'un étoit près Saint Paterne, qui pressoient vivement la ville. Florent d'Iliers se

jéta encore dedans le 28. assez heureusement avec quatre cens hommes, mais il falloit esluier des périls presque certains. D'ailleurs, les convois étoient rares, & l'on ne croyoit pas en France qu'Orleans pût encore tenir quinze jours.

1429.

Fin du second Livre.

SOMMAIRE

DU

TROISIÈME LIVRE.

LE Roi est sur le point d'abandonner les Provinces de la Loire, abbattu par tant d'adversités ; mais la Reine par une conduite admirable, soutient & anime son courage. La France est aux abois, & Dieu suscite, pour la délivrer, la Pucelle d'Orleans. Naissance & Portrait de cette Héroïne. Le Roi lui confie le secours d'Orleans ; & elle en fait lever le siège, par une suite d'événemens prodigieux, qu'on rapporte ici avec exactitude. Le

SOMMAIRE. 319

Roi la comble d'honneurs, & elle réconcilie ce Prince avec le Connétable. Conduite héroïque de ce dernier. Il gagne la bataille de Patay, & il se fait une espece de révolution en France. Le Roi traverse la Bourgogne & la Champagne, va se faire sacrer à Rheims, & soumet toutes les Villes qui se trouvent sur son passage; mais il est repoussé devant Paris. Le Prince d'Orange entreprend la conquête du Dauphiné. Il est défait à la bataille d'Enton, & n'évite de tomber entre les mains des François, qu'en se précipitant dans un péril évident, dont néanmoins il se sauve. Les Anglois & le Duc de Bourgogne s'unissent plus étroitement. Ils assiègent Compiègne,

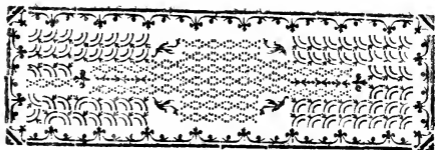
320 SOMMAIRE.

Et encore que le Comte de Vendôme fasse lever ce siège, il est funeste à la France, parce que la Pucelle y est prise dans une sortie. Les Anglois qui lui attribuent tous les malheurs de leur Nation, s'en vengent de la maniere du monde la plus basse. Ils la font brûler vive à Rouen, & sa mort répond à la gloire de sa vie. Le Bâtard d'Orleans surprend Chartres; mais Surienne, Anglois, prend Montargis, & le Comte de Vaudemont défait à la bataille de Bulegneville René Duc de Lorraine, beau-frere du Roi. Barbazan y est tué, & René y perd la liberté. Le Duc de Betfort fait venir le Roi Henri à Paris, & l'on tâche par une superbe entrée à relever le cœur des partisans de ce

SOMMAIRE. 321

*Prince. Le Connétable s'attache
à faire disgracier la Tremouille,
& y réussit. La guerre conti-
nue foiblement entre les deux
Couronnes.*





HISTOIRE
DE
CHARLES VII.

LIVRE TROISIÈME,

Qui contient ce qui s'est passé de plus considérable dans la Monarchie Françoisé durant les huit derniers mois de l'année 1429. & les années 1430. 1431. & 1432.

1429.



LE Roi étoit à Chinon, triste, inquiet & incertain du parti qu'il devoit prendre. Il comptoit déjà Orléans perdu, & dans l'abbattement

où sa mauvaise fortune le jettoit ,
il assembla son Conseil , non pas
pour chercher un remède à tant de
maux (il étoit presque persuadé
qu'il n'y en avoit point) mais
pour trouver dans cette extré-
mité un expédient qui pût sau-
ver le reste de ses Etats. Son Con-
seil se divisa en deux partis , dont
l'un tâchoit à lui persuader de
se retirer en Dauphiné , & l'autre
l'exhortoit à rester dans les villes
qu'il tenoit encore en deçà de la
Loire. Tous les deux étoient ap-
puyés sur de puissantes raisons.
Les premiers remontroient qu'Or-
leans étoit aux abois , & que le
Roi devoit mettre en sûreté sa
Personne Sacrée ; que les Anglois
s'attacheroient à l'assiéger dans
Bourges ou dans Tours , persuadés
que le reste de la France ne fe-
roit plus de résistance , lorsqu'ils
auroient ce Prince entre leurs
mains. Ils ajoûtoient que du Dau-
phiné le Roi veilleroit plus tran-
quillement à la défense de ses
Etats ; que le tumulte des armées ,

14.9.

les hafards de la guerre ne parta-
geroient point fes foins; que delà
il envoyeroit du fecours aux lieux
les plus prefés , comme le cœur
communique fa chaleur à toutes
les parties du corps; qu'il feroit
voifin de l'Italie & du Languedoc ,
& qu'il obligeroit les Ducs de Sa-
voye & de Milan, les Comtes de
Foix & d'Armagnac , à lui four-
nir des forces plus confidérables
que celles qu'ils lui avoient en-
voyées jufques-là.

Les autres au contraire foûte-
noient avec fermeté que le Roi
feroit une fauffe démarche , s'il
perdoit de vûe les villes de la
Loire ; que fa préfence échauffoit
leur zèle , & redoubloit leur fidé-
lité ; qu'elles fe perfuaderoient , fi
elles ne le voyoient plus , qu'il les
abandonnoit , & qu'Orleans ne fe
feroit pas défendu fept mois , s'il
n'eût fçû que le Roi étoit à Chi-
non , d'où il faifoit partir tous les
jours des convois , & où les affié-
gés croyoient qu'il afsembloit un
puiffant fecours ; que fans quitter

la Loire , il falloit preffer les Prin-
ces d'Italie & de Languedoc ; que
c'étoit une mauvaife raifon de dire
que les Anglois affiégeroient le Roi
dans Tours ou dans Bourges , puis-
que fa Majefté étoit la maîtrefle de
ne fe point enfermer dans une ville ;
enfin que le fecours d'Ecoffe étoit
prêt d'arriver , & qu'il falloit , en
fuiuant fes premiers principes , dif-
puter aux Anglois le terrain pied
à pied , jufqu'à ce qu'une heureufe
conjoncture donnât quelque ouver-
ture de falut.

1429.

Ces contrariétés augmentoient
encore l'embarras du Roi. Il ne
fçavoit lequel des deux avis il de-
voit fuivre. Devoré d'ennui & de
trifteffe , il fuyoit fes Miniftres ; il
s'enfermoit dans fon cabinet , &
cédoit , pour ainfi dire , à fes mal-
heurs. La Cour étoit déferte , la
Maison Royale errante & défolée.
La Reine elle feule faisoit voir un
vifage constant au milieu de ces
adverfités , & fi l'on doit fe fla-
ter que quelque chofe d'humain
ait pu engager Dieu à fauver la

1429.

Monarchie, on en doit attribuer la gloire à cette Princesse, la plus accomplie de toutes les Reines. Jamais tant de vertus ne s'étoient fait voir dans une Princesse de vingt-quatre ans, & il falloit qu'elles fussent bien solides, puisqu'il étoit parmi les plus cruelles disgraces qu'elles éclattoient, & dans un tems où le Trône de son époux penchoit vers le précipice. Elle étoit d'une beauté achevée. Son teint étoit vif & éclatant, elle avoit les yeux animés, quelque chose de touchant dans tous ses traits, l'esprit solide & pénétrant, de la prudence, de la modestie, & une véritable piété. Le Roi connoissoit ses vertus & les admiroit. Cependant entraîné par un ascendant fatal, il ne lui donnoit que son estime, & encore que la fécondité de la Reine, qui entre plusieurs enfans avoit déjà donné un Dauphin au Roi, dût la lui rendre plus chère, il partageoit son lit entre cette Princesse & une fille de la Cour, nom-

mée Agnès Sorel , dont nous parlerons plus au long dans un autre endroit de cette Histoire. Cette conduite du Roi ser voit à rehausser le mérite de la Reine : car fort éloignée de la foiblesse de la plûpart des femmes , elle feignoit de ne pas appercevoir l'infidélité de son époux : elle en redoubloit sa tendresse , & elle ne songeoit à l'en faire repentir , qu'en lui laissant voir qu'elle n'en étoit pas digne.

Dans l'extrémité où elle le vit réduit , elle sçut gagner son esprit par les carresses les plus tendres & les plus flateuses. Elle le rassûroit , lui faisoit concevoir de l'espérance , sans en avoir elle-même , & à force de tourner cet esprit agité , elle le fit enfin résoudre à demeurer dans les Provinces de la Loire , & à défendre son Royaume ville à ville. Cependant elle adressoit ses vœux au Ciel , & le fléchissoit par les plus ferventes prières. Tous les jours on la voyoit dès le matin sortir

— à pied de son Palais, & aller dans
 429. les Eglises implorer le secours du
 Dieu, qui est le maître des Couronnes. Elle s'en retournoit avec la même modestie, & le peuple étoit édifié de cette piété exemplaire. Elle ne hésita point à vendre son argenterie, ses pierreries, ses bagues, ses habits les plus magnifiques, & elle en porta l'argent au Roi. Elle fit plus. Elle engagea l'argenterie de sa Chapelle, & tout cela ne laissa pas de faire une somme considérable, dont le Roi paya ses soldats.

On dit aussi que cette maîtresse du Roi qui posséda si long-tems son cœur, ne contribua pas peu à raffermir son courage ébranlé, & que le voyant un jour incertain s'il se retireroit en Dauphiné, elle usa d'une conduite assez adroite, pour l'en détourner. On lui avoit prédit, à ce qu'elle avoit dit au Roi, qu'elle seroit aimée jusqu'à la mort du plus grand Roi de l'Europe, & depuis que ce Prince s'étoit attaché à elle, elle l'avoit souvent flatté que sa pré-
 diction

diction le regardoit. Cette fois-ci elle se dispoſa à quitter la Cour , & en demanda permiſſion au Roi. Ce Prince en demeura fort ſurpris , & en voulut ſçavoir la raiſon. Elle lui répondit que ſa deſtinée l'avoit fait naître pour être la maîtrefſe du plus grand Roi de l'Europe ; que ſa Majeſté alloit ſe retirer en Dauphiné ; qu'ainſi elle alloit prendre le chemin de la Cour d'Angleterre , puisſque ſans doute la prédiction qu'on lui avoit faite regardoit le Roi Henry , à qui ſa Majeſté abandonnoit la France. On ajoute que cette menace engagea le Roi à demeurer.

Il reconnut preſque auſſi-tôt combien étoit ſalutaire le conſeil qu'il avoit ſuivi , & ce fut peu de jours après , qu'on lui amena la célèbre Fille à qui l'on doit le ſalut de la France. Ici nous entrons dans l'endroit le plus délicat de notre Hiſtoire qui eſt celui de la Pucelle d'Orleans ; & nous ſommes fort embarrasſés comment contenter en même tems ceux qui ſoutiennent

1429.

que cette Heroïne fut une suite continuelle de miracles ; une fille divine dans qui la main de Dieu se fit toujours remarquer , à laquelle il prodigua ses visions & ses révélations , & ceux qui assurent que la Pucelle ne fut qu'une production adroite des Capitaines de Charles qui rassurerent par cette voye nouvelle le Roi intimidé & ses peuples abbattus. Tout est miracle chez les uns , tout est commun chez les autres. Nous prendrons un milieu entre ces deux extrémités. Nous remarquerons dans la Pucelle d'Orleans , la protection de Dieu qui se servit d'elle pour le rétablissement de la Monarchie. Nous avouerons en même tems , qu'il peut n'y avoir rien eu de surnaturel dans sa conduite , & que le Seigneur est assez puissant , pour sauver un Etat par des voyes purement humaines. Au reste nous nous contenterons d'en rapporter l'Histoire comme elle se trouve dans les meilleurs Historiens & les plus uniformes.

La Lorraine vit naître cette Heroïne. Elle se nommoit Jeanne d'Arc , & étoit fille de Jacques d'Arc & d'Isabelle Gautier , Habitans de la Paroisse de Damremi-sur-Maise auprès de Vaucouleurs. Ils étoient pauvres , mais animés d'une piété simple , qui les faisoit vivre dans la crainte du Seigneur. Ils avoient élevé leur fille dans ces sentimens. Elle étoit âgée de dix-huit ans , avoit la taille haute & bien prise , le teint uni , & les traits du visage réguliers. Son esprit étoit bien au-dessus de sa naissance. Elle l'avoit juste & solide ; elle parloit peu. La modestie & la douceur étoient l'ame de ses discours ; mais sa pureté & sa dévotion relevoient encore tant de belles qualités. Elle s'approchoit souvent des Sacremens , avoit une dévotion particuliere aux saints Archanges Michel & Gabriel , & aux Saintes Vierges Catherine & Marguerite. Elle alloit aussi souvent à un petit Hermitage dédié à la sainte Vierge , bâti dans le bois Chesnu , & souvent elle y

prioit le Seigneur pour le repos de la France. Au reste elle étoit occupée à garder les Troupeaux de son pere , ou à mener boire ses chevaux ; ce qui l'accoûtuma à combattre quelquefois les loups & à monter à cheval , & lui servit infiniment dans la fuite. L'obscurité de sa naissance , ni la bassesse de ses premiers emplois , ne doivent pas la rendre méprisable , puisque ce sont les humbles qu'il plaît au Seigneur d'élever ; que sa puissance éclate dans les miracles qu'il opere par eux ; & que tels étoient autrefois Saül & David , lorsqu'il choisit le premier pour l'élever sur le Trône, & qu'il confia au second la gloire d'Israël dans le combat qu'il lui fit entreprendre contre Goliath.

La Lorraine étoit pour lors dans l'alliance du Roi , & tous ses peuples faisoient des vœux pour lui contre les Anglois. Jeanne d'Arc redoubloit les siens dans cette extrémité de l'Etat. Ce fut vers le milieu du Siége d'Orleans , qu'animée d'un généreux couroux , il

lui sembla que Dieu l'appelloit au secours de cette ville, & qu'il prétendoit se servir de son bras pour relever cette Monarchie. Si l'on en croit ses dépositions & les plus fideles Historiens, Saint Michel, le Protecteur de la France, lui apparut, l'assura qu'Orleans seroit delivré, les Anglois chassés, le Roi sacré à Rheims, & que ce seroit par ses mains, que le Seigneur seroit tant de merveilles. Une Voix divine, suivant les mêmes, se fit entendre à elle plusieurs fois, & la pressa de suivre ses ordres, que sa modestie lui avoit fait négliger. Nous ne donnons pas ces chotes pour des vérités certaines, dont on ne puisse douter. Nous sçavons combien les révélations doivent être suspectes; mais s'il est des occasions où l'on puisse les recevoir, nous oserons avancer que celle-ci en est une. Nous devons poser pour un principe indubitable, qu'elles ne sont pas au-dessus de la puissance de Dieu, & que nôtre Religion nous enseigne

1429.

qu'elles ne sont pas fans exemple dans les Histoires du vieux & du nouveau Testament. Ces deux principes établis pourquoin croira-t-on pas que le Seigneur s'est servi de révélation, pour déclarer sa volonté à une fille vaillante, qu'il avoit fait naître pour la gloire & le rétablissement de la France, sur-tout lorsque des actions héroïques ont confirmé tout au moins, qu'elle avoit été divinement inspirée? Mais fans sortir des bornes de l'Histoire, il nous suffira d'exposer les faits rapportés par tous les Historiens, fans nous rendre garans de la vérité de ceux qui ont eu quelques chose de furnaturel.

Jeanne d'Arc, ou poussée par ces révélation, ou excitée par des mouvemens qui ne pouvoient partir que de Dieu, s'adressa à Robert de Baudricourt, Gouverneur de Vaucouleurs, & lui dit la résolution que le Seigneur lui avoit donnée de prendre les armes contre les Anglois, pour délivrer la ville d'Orleans. Baudricourt ne fit

d'abord aucune attention à ce qu'elle lui proposa. Il la traita de folle & de visionnaire, & ce ne fut qu'après des sollicitations réitérées, d'elle & de ses parens, qu'il résolut enfin d'examiner cette fille, & de ne pas négliger la voye extraordinaire, dont le Seigneur vouloit peut-être se servir. Il la fit demeurer chez lui, & ordonna à ses gens d'éprouver si la pureté de son cœur répondoit à celle qui éclatoit sur son visage.

Jeanne d'Arc n'eut pas besoin de sa vertu pour résister à l'épreuve où on la mettoit. Les domestiques de Baudricourt se sentirent arrêtés par une puissance inconnue, qui les pénétra d'estime & d'admiration pour Jeanne d'Arc, & ne leur permit pas même de concevoir des pensées impures, bien loin d'en venir à de paroles. Ils l'avouèrent à leur maître, & Baudricourt prévenu lui-même en faveur de Jeanne d'Arc, résolut de l'envoyer au Roi. Il lui écrivit qu'une fille d'une beauté rare, d'une modestie

1429. achevée, & d'une résolution extraordinaire, prétendoit avoir reçu de Dieu l'ordre de faire lever le Siège d'Orleans. Cette nouvelle est reçue à la Cour avec joye. Le Roi publie qu'une fille de piété, nommée Marie d'Avignon, lui avoit déjà prédit, que Dieu armeroit en sa faveur une personne de son sexe. Le bruit se répand qu'une fille va délivrer Orleans. Dans l'extrémité où l'on est réduit, tout le monde convient qu'il faut éprouver un moyen si extraordinaire, qui déjà a rehaussé le cœur du peuple. On attend Jeanne d'Arc avec impatience.

Baudricourt lui donne un habit d'homme, & une escorte de six cavaliers. La pudeur de son sexe qui ne s'éloigna jamais de sa pensée, lui fait prendre avec elle une de ses parentes & un de ses oncles. Elle arriva à Chinon le 6. Mars, & on la conduisit dans une grande salle où le Roi étoit confondu avec tous les Seigneurs de sa Cour, sans aucune marque de sa dignité.

Cependant

Cependant soit qu'elle eût vû son portrait, & qu'elle se le fût imprimé dans l'idée, soit qu'il y ait toujours dans les Rois quelque air de grandeur qui les distingue, soit enfin qu'une vertu divine la conduisît, elle s'adressa à lui sans hésiter, le salua avec un visage mêlé de joie & de modestie, & lui parla d'une manière qui causa de l'admiration. On ne peut dire quel mouvement son arrivée fit à la Cour. Tout le monde se persuade qu'on touche au moment d'une révolution; que cet événement tient du miracle. Les plus impies & les moins crédules sont obligés de garder le silence.

Le Roi met tout en usage pour autoriser la vocation de Jeanne d'Arc, & voit avec ravissement que le succès surpasse son espérance. Il la fait interroger par des Docteurs. On trouve sa foi pure. Une sagesse incroyable accompagne ses réponses. Elle se tait sur ses révélations, & n'en parle qu'avec confusion. Le Roi l'envoie à

1429.

Poitiers au Parlement. La vûe d'un Corps qui fait trembler les plus affûrés , ne l'intimide point. Le même esprit la fuit fans cefse. Le Parlement députe au Roi , & affûre fa Majesté qu'il trouve dans Jeanne d'Arc quelque chose de furnaturel. Enfin le Roi la fait visiter par des sages-femmes en présence de la Reine , & de la Reine de Sicile. Sa pudeur souffrit , mais triompha. Elle fut trouvée vierge. La Reine la combla de carresses. Le Roi publie lui même qu'elle a deviné un grand secret , & après toutes ces épreuves, personne n'osa plus douter qu'elle ne fût véritablement envoyée de Dieu pour secourir la France. On entendoit partout l'éloge de la Pucelle ; c'est ainsi qu'on la nommoit à la Cour , & comme elle a rendu ce nom glorieux , nous ne lui en donnerons point d'autre dans la suite de cette Histoire.

Les Anglois pressoient toujours Orleans , & les vivres commençoient d'y manquer. Le Roi , qui

DE CHARLES VII. LIV. III. 339
avant l'arrivée de la Pucelle, dé-
sespéroit de secourir cette Place, ^{1429.}
n'oublie rien pour le faire avec suc-
cès. Il en commet le soin à cette
vaillante fille, & consent que l'ar-
mée suive ses ordres. La nouveauté
de cet événement, & la réputa-
tion de la Pucelle, qui dans un
moment se répandit par toute la
France, attirerent sous ses éten-
dards une foule incroyable de sol-
dats. Elle en fit la revûe le 15. Avril,
& il s'y trouva sept mille hommes.
Le Maréchal de Rieux & l'Amiral
de Culant étoient sous elle. Il peut
bien être qu'ils contribuèrent beau-
coup à discipliner les soldats, &
à mettre cette armée en état de
servir; mais enfin le Roi s'étoit
expliqué, qu'il en confioit la con-
duite à la Pucelle. Elle avoit com-
mencé par faire aux soldats de
très-rigoureuses défenses de jurer
le nom de Dieu, ni de voler.
Elle les avoit exhortés à se con-
fesser tous, & plusieurs lui avoient
obéi. Ensuite elle chassa de l'ar-
mée les femmes de mauvaise vie.

1429.

La sageſſe qui ſuiroit toutes ſes actions , lui attiroit les cœurs de tous les ſoldats. Elle preſſoit le convoi que l'armée devoit introduire dans Orleans. Le 25. Avril tout fut en état de ravitailler cette grande ville.

Elle envoya querir une épée qui étoit dans le tombeau d'un ancien Chevalier , inhumé dans l'Egliſe de Sainte Catherine de Fierbois. Elle fit faire un Etendard blanc , ſur lequel on peignit le myſtere de l'Annonciation. L'Ange y tenoit dans ſa main un Lis , qu'il préſentoit à la Sainte Vierge , comme ſi l'on eût voulu faire entendre qu'il la ſupplioit de prendre ſous ſa protection la France désignée par ce Lis. Elle écrivit enſuite au Duc de Betfort. Elle lui reprocha l'injuſtice de ſon ambition , & tout le ſang que cette ambition avoit fait répandre. Elle le ſomma de reſtituer à Charles un Royaume que les Loix divines & humaines lui attribuoient , & de ne pas attendre que la main de Dieu appesantie

DE CHARLES VII. LIV. III. 341
sur les Anglois , les en chassât avec
infamie. Un Héraut porta cette let-
tre au camp des Anglois devant
Orleans , & la rendit au Comte
de Suffolc. Il la lut avec un air
railleur & méprisant. Les plus sages
l'imiterent , & dirent que les affai-
res de Charles étoient bien près de
leur ruine , puisqu'il avoit recours
à des moyens si ridicules ; mais les
plus emportés s'abandonnerent aux
invectives. Ils s'écrierent que c'é-
toit une forcierre, prostituée aux Ar-
magnacs, & que les loix de la guerre
ne devoient pas être observées à
l'égard de cette malheureuse. Ils
firent en même-tems charger de
fers le Héraut , & lui firent faire
son procès comme au complice du
crime de sortilége , dont ils accu-
soient la Pucelle.

La Pucelle ne voyant point re-
nir son Héraut , devina ce qui lui
étoit arrivé , & se mit en marche
avec la moitié du convoi , les
Maréchaux de Rieux & de Rais ,
& l'Amiral de Culant. Elle étoit à
la tête de cinq cens hommes d'ar-

mes, & par son silence & son air intrépide, elle animoit ses soldats. Elle arriva à la porte Bourgogne le matin du 29. Avril. En même tems on fit des sorties de la ville de tous côtés, & le Bâtard d'Orleans favorifant son entrée, sortit au-devant d'elle. Elle attaqua bravement les Anglois qui s'opposèrent à sa marche, & lorsqu'on se fut rendu maître du passage, elle fit entrer le convoi le premier. Ensuite elle s'avança jusqu'à la porte de la ville, & pour éviter les acclamations des peuples, elle attendit la nuit pour y entrer; mais son triomphe en fut plus magnifique. On ne sçut pas plutôt que la Pucelle entroit, que toutes les rues se trouverent éclairées de lumieres & de flambeaux. Tout retentissoit de cris de joye. Les femmes & les enfans battoient des mains. Ils se jettoient à genoux devant elle comme devant leur Libératrice. *Vive la Pucelle*, s'écrioient-ils, *qui nous vient délivrer.* Elle-même étoit tout l'ornement de

son triomphe. Montée sur un cheval blanc & portant un habit d'une pareille couleur, elle s'attiroit les yeux de tout le monde. Une noble pudeur qui la rendoit encore plus belle, paroissoit sur son visage. Son Etendard flotloit auprès d'elle. Le Bâtard d'Orleans & le Maréchal de Rieux marchaient à ses côtés. Enfin les soldats avec un air fier & un ordre admirable, paroissoient ravis d'obéir à cette Héroïne.

Elle alla loger dans la maison de Boucher, Trésorier du Duc d'Orleans, ayant toujours avec elle deux femmes; & son arrivée remplit toute la ville d'espérances. Dès le lendemain tout ce peuple s'assembla en foule pour la voir. Il investit sa maison. Son impatience ne put souffrir de retardement. Il rompit les portes, & ne fut satisfait que lorsqu'elle parut en public. Le Bâtard d'Orleans sortit le 30. Avril pour aller faire entrer le second convoi. Cependant la Pucelle n'agit point en fille légère

1429.

& étourdie. Elle visita tous les postes, examina les Forts des ennemis, passa quatre jours à se faire instruire de tout ce qu'elle crut nécessaire pour l'entreprise qu'elle projettoit, & enfin le Bâtard d'Orleans étant rentré dans la ville avec le reste du convoi & l'élite des gens de guerre qui l'avoient conduit, elle résolut de commencer l'ouvrage auquel Dieu l'avoit destinée.

Jusqu'ici sa sagesse & sa prudence avoient agi; sa valeur & sa conduite se firent sentir à leur tour. Après avoir pourvû à la sûreté de tous les postes, elle sortit d'Orleans avec quinze cens hommes que le Bâtard d'Orleans conduisoit, & elle laissa dans la ville un corps de sept cens hommes, sous le Maréchal de Sainte Sévere, pour la secourir en cas de besoin. C'étoit le 4. de Mai, veille de l'Ascension. Le Bâtard d'Orleans & la Pucelle conduisirent leur troupe au Fort Saint-Loup, l'un des principaux qu'eussent élevés les An-

glois , & il y avoit dedans autant de foldats que la Pucelle en avoit ^{1429.} pour les attaquer. Les François combattirent avec un courage invincible. Ils sembloient de nouveaux hommes. Le Bâtard d'Orleans & la Pucelle leur donnoient véritablement des exemples dignes d'admiration. Les Anglois au contraire étoient épouvantés par la valeur de leurs ennemis. Ceux qu'on avoit mis au Fort Saint-Paterne voulurent venir au secours ; mais Sainte Sévere qui étoit attentif à leurs démarches, leur coupa chemin , & les repoussa dans leur fort. Après trois heures de combat la Pucelle entra la première dans le Fort. Il s'y fit un grand carnage , & plus de neuf cens Anglois furent massacrés. On loua la piété de la Pucelle , qui sauva la vie aux Prêtres que l'on trouva dans le Fort , & que la fureur du soldat alloit confondre avec les autres Anglois. Le Fort demeura aux François , & la Pucelle rentra en triomphe aux cris

du peuple , qui ne se pouvoit lasser de la regarder

Le lendemain qui étoit le jour de l'Ascension , les Capitaines François trouvoient à propos de continuer leur avantage , & de ne pas laisser refroidir l'ardeur des soldats ; mais elle leur remontra qu'il falloit sacrifier ce jour-là au Seigneur. Elle en employa une partie en prieres , & l'autre à faire reprendre des forces aux soldats ; mais le Vendredi 6. de Mai dès la pointe du jour , elle sort , suivie de la plûpart des Capitaines , & attaque le Fort Saint-Jean. Les Anglois ne le trouvant pas tenable , l'avoient abandonné en partie. Elle les chassa du reste , & mena ses soldats victorieux devant le Fort redoutable qu'ils avoient bâti sur les ruines de l'Eglise des Augustins , & qu'ils avoient nommé Londres. On s'y défendit aussi vaillamment qu'au Fort Saint-Loup ; mais la même destinée y accompagna la Pucelle. Après un terrible combat le Fort fut pris , & lorsque les soldats

fatigués croyoient rentrer dans Or-
leans, elle les conduisit au Fort 1429.
des Tournelles. Elle l'investit ; elle
y forma une espece de siège , &
bien que la nuit survînt , elle n'en
décampa point ; mais disposa les
siens à l'attaquer aussi-tôt qu'il
feroit jour. Il est vrai qu'elle fit
apporter d'Orleans des vivres &
des rafraîchissemens , sans lesquels
le soldat n'eût pu soutenir tant de fa-
tigues.

Glacidas , l'un des plus renom-
més Capitaines de son siècle , com-
mandoit dans le Fort des Tournel-
les , où étoit aussi la Tour du Pont ,
& il y avoit mille à douze cens
hommes. Il y soutint la réputation
qu'il avoit acquise : car au lever
de l'aurore , la Pucelle mena les
François au combat , & l'Histoire
ne nous a point conservé d'exem-
ple d'une attaque plus obstinée.
Elle dura quatorze heures. On
combattit toujours main à main.
Les François furent repouffés trois
ou quatre fois , & autant de fois
leur vaillante Héroïne les ramena

1429.

au combat. On commença l'affaut à trois reprises. La Pucelle avoit eu la précaution d'avoir quelques rafraîchiffemens pour les soldats, & lorsqu'elle leur en avoit fait donner, elle retournoit au combat avec eux. Il s'y fit des actions d'une valeur inouïe; & la Pucelle y surpassa les plus vaillans Chefs de guerre. Elle fut blessée d'une flèche entre le cou & l'épaule, & son sang qui couloit sur ses habits, intimida les soldats, qui peut-être la croyoient invulnérable. Ils commencerent à fuir, & le Bâtard d'Orleans donna ordre que l'on sonnât la retraite; mais la Pucelle accourut à lui, & l'en empêcha. En même-tems dissimulant le mal que lui faisoit sa blessure, elle assura les soldats que ce n'étoit rien. Elle fit tourner visage aux fuyards, & s'élança la première contre les ennemis. Enfin la bataille se rétablit. Les Anglois furent épouvantés du retour de leurs ennemis. On dit même qu'on vit combattre contre eux un Ca-

valier inconnu dont ils ne pou-
voient soutenir la vûe, & les Or-
leanois croyent encore que c'étoit
saint Michel, le Protecteur de la
France. Sur les huit heures du soir
le Fort des Tournelles fut pris d'as-
saut. Six cens Anglois furent tail-
lés en pièces, le reste fuit avec pré-
cipitation. Le pont de la Tour ne
put soutenir le poids des fuyards.
Il rompit sous eux. Un nombre
prodigieux se noya, & parmi eux,
Glacidas qui avoit signalé sa bra-
voure ce jour-là, par mille actions
intrépides.

Ainsi finit le célèbre assaut du
Fort des Tournelles. On y laissa
une garnison suffisante. La Pucelle
rentra dans Orleans avec le reste,
& alla sur le champ faire chan-
ter le *Te Deum* en actions de gra-
ces au Seigneur. Elle se fit ensuite
panser de sa blessure, qui n'eut au-
cune suite fâcheuse, & ne fut qu'un
témoignage évident de sa gloire.

Il sembloit que l'esprit de té-
nébres & de confusion se fût ré-

1429.

pandu sur l'esprit des Anglois. Le Comte de Suffolc affembla le Conseil de guerre. Il trouva tous les Chefs étonnés. La prise de quatre de leurs plus importans Forts, leur fit présumer que les autres ne tiendroient pas plus long-tems. D'ailleurs Orleans n'étoit déjà plus assiégé. Ainsi le matin du 8. Mai, ils leverent le siège, abandonnerent tous leurs Forts, & s'étant rangés en bataille devant la ville réduits à neuf mille seulement, ils envoyèrent défier l'armée Françoisé au combat; mais la Pucelle satisfaite de son avantage, & ne voulant rien hasarder, le fit refuser. Suffolc décampa aussi-tôt, & dispersa son armée à demi-ruinée dans les villes voisines.

Telle fut l'issue du siège d'Orleans, qui dura sept mois; & comme sa perte eût entraîné le reste de la Monarchie, sa conservation la rétablit. Les assiégés sortent transportés de joye. Ils entrent dans les tentes des Anglois; ils pillent

ce qu'ils n'avoient pû emporter. On trouva dans les fers le Héraut de la Pucelle, & on lui rendit la liberté accompagnée de récompenses. On sçût de lui que leur rage pour cette Héroïne avoit été jusques-là, qu'ils avoient résolu de le faire brûler vif. On rasa les soixante Forts. L'ouvrage de tant de mois fut renversé en un jour. Cependant le nom de la Pucelle étoit célèbre dans toutes les rues d'Orleans. On la regardoit comme un Ange visible, comme le démon tutélaire de la liberté publique. Chacun lui offroit sa vie & ses biens. Il est certain qu'on lui donna le surnom glorieux d'Orleans, qu'on ordonna que le 8. Mai jour de la délivrance de la ville, on célébreroit une Fête solennelle à l'honneur de la Pucelle, & qu'on battit quelque tems après une Médaille, où d'un côté on représenta Orleans sauvé d'un danger éminent, & de l'autre la Sainte Vierge tenant Jesus-Christ au pied de la Croix, ayant à ses côtés

1429. le Roi Charles VII. & la Pucelle: Elle-même rapportant toute sa gloire à Dieu, prit pour devise une épée autour de laquelle étoient ces paroles, *Consilio firmata Dei*. L'ordre de l'Eternel l'affermir dans ma main.

Le Roi étoit à Chinon. La Pucelle & le Bâtard d'Orleans y conduisirent les troupes qui avoient défendu Orleans. Le Roi reçut l'un & l'autre avec des honneurs qu'aucun sujet n'avoit peut-être encore reçûs de son Prince; mais qu'aucun n'avoit mieux mérités. Le Roi appella devant tout le monde la Pucelle la Libératrice de l'Etat. Il l'ennoblit à la tête de l'armée; il changea son nom d'Arc en celui de Lis, il communiqua sa noblesse à ses trois freres & à leur postérité. Il voulut lui-même composer les armes de cette nouvelle Maison, & elle n'en eût pû choisir de plus honorables. Le champ en étoit d'azur à deux fleurs de Lis d'or, & au milieu une épée d'argent, dont la poignée étoit d'or,

Quelques Auteurs assurent que ce ne fut qu'à la mémoire de la Pucelle que le Roi rendit tous ces honneurs.

&

& qui foutenoit une Couronne 1429.
d'or.

La Pucelle reçût ces marques éclatantes de la reconnoiffance de fon Prince avec cette modestie inféparable de toutes fes actions ; mais elle fupplia le Roi de profiter de l'avantage que le Dieu des Armées venoit de lui accorder ; que les peuples prévenus d'une vieille erreur ne reconnoiffent pour Roi que celui qui auroit été sacré à Rheims ; qu'il y falloit marcher fans s'arrêter , & ne point envifager les difficultés qui accompagnoient cette entreprife , parce que c'étoit au Seigneur à les lever ; qu'elle n'avoit pas feulement pris les armes & embrassé une profession si opposée à celle de fon sexe , pour délivrer Orleans ; mais encore pour conduire le Roi à Rheims où elle l'afuroit qu'il feroit sacré.

Il y avoit si peu d'apparence de traverser quarante lieues de pays ennemi , & de forcer les Places qui défendoient Rheims , que les plus sages Capitaines rejettoient

1429.

cette proposition , & soutenoient qu'on n'y devoit faire aucune attention ; mais on venoit de voir cette Heroïne accomplir des merveilles auffi difficiles , & la plûpart des Officiers Généraux furent de fon avis. Ils foutinrent qu'il falloit profiter de la confternation des Anglois ; que l'effai de cette entreprife ne pourroit être que glorieux , & qu'il n'y avoit aucun péril à le hazarder.

On commença par nettoyer la Loire des Places dont les Anglois s'étoient emparés. Le Roi fe mit à la tête de fon Armée. Le retour de la fortune lui ramena la plûpart des Princes & des Seigneurs , que fon adverfité avoit écartés. Le Duc d'Alençon , le Comte de Vendôme , & le Seigneur d'Albret s'y trouverent avec lui. L'Armée étoit de fix mille hommes ; mais c'étoient les plus vaillans de la terre , & il n'y avoit rien que la préſence de leur Roi & de la vaillante Pucelle , ne les rendit capables d'exécuter. On affiegea Jer-

geaux le 8. Juin. Le Comte de Suffolk & ses deux freres s'y étoient jettés avec quatre cens hommes, l'élite de l'Armée Angloise. On battit furieusement la Place deux jours durant. Le 11. & le 12. Juin on donna deux assauts. Elle fut emportée au second. Alexandre Poll, frere du Comte, fut tué sur la place. Un Ecuyer, nommé Guillaume Renaut, prit le Comte lui-même sur le pont de Jergeaux comme il tâchoit à se sauver. On passa tout au fil de l'épée, & cet exemple intimida Meun qui se rendit à la premiere sommation, à condition que les gens de guerre sortiroient un bâton à la main; mais Beaugency ne s'effraya point à la vûe de l'Armée victorieuse. Les Anglois avoient fortifié cette Place. Ils s'y défendirent vaillamment. Il fallut suivre ce Siège dans les règles, & malgré tout cela il fut beaucoup plus long qu'on n'avoit cru.

Le Connétable de Richemont apprenoit avec chagrin tant de

1429. progrès où il n'avoit point de part. Il avoit offert au Roi son bras qu'on avoit rejeté avec mépris ; mais les grands courages tâchent à faire leur devoir , même malgré ceux qui les en dispensent. Il assembla tous ses amis , & fit un corps de douze cens chevaux & de deux mille hommes de pied , & il résolut d'aller lui-même offrir ce secours au Roi ; mais il ne s'attendoit pas à la réception qu'on lui fit.

La Tremoüille persuada au Roi que le Connétable avec une Armée plus forte que la sienne, étoit venu là pour l'enlever , & pour le forcer à dépendre de ses caprices, enforte que le Roi qui haïssoit le Connétable , ordonna brusquement qu'on levât le Siège de Beaugency , & qu'on marchât contre lui pour le charger. Peu s'en fallut que cet ordre funeste ne fut suivi , & que la France ne rentrât en des malheurs , dont elle étoit à peine sortie. Mais la Pucelle , sur qui tous les François jeterent les

yeux pour fléchir le Roi , alla se prosterner à ses pieds , & le détournna de cette résolution dangereuse. Elle donna un autre jour aux actions du Connétable , & sur-tout à celle-ci , peut-être la plus belle de sa vie. Le Roi fut ébranlé par cette Heroïne , à laquelle il pouvoit refuser peu de choses , & la Tremoïille voyant le Roi chancelant , fit de bonne grace une chose qui eût peut-être réüissi malgré lui. Il consentit que le Roi reçût le Connétable , à condition néanmoins qu'il n'entreprendroit point de vouloir gouverner le Roi , & que si sa Majesté alloit à Rheims se faire sacrer , le Connétable n'y assisteroit point. On fit promettre ces deux choses au Connétable & toute l'Europe s'étonna qu'il y consentît ; mais il le fit parce qu'il avoit plus de grandeur d'ame que la Tremoïille d'ambition. Ce dernier vouloit paroître avec pompe au sacre du Roi , & il eût fallu qu'il eût cédé le pas au Connétable si ce dernier y eût assisté. Le

1429. Roi reçût donc les respects du Connétable. Les deux Armées furent réunies. Beaugency se rendit assiégé par tant de Troupes , & eut le même parti que Meun.

On étoit à peine entré dans cette ville , que l'on apprit la marche des Anglois qui accouroient au secours. Tout le monde jugea qu'il seroit impossible de mener le Roi à Rheims , tant que l'Armée ennemie seroit entiere , & l'on conclut qu'il falloit hazarder une Bataille. On ne perdit pas un moment de tems. On supplia le Roi de ne pas exposer sa personne sacrée à un combat douteux , & lorsqu'il se fut retiré , le Connétable qui avoit sçû que les Anglois étoient en Beauce, y conduisit l'Armée qui montoit à dix mille hommes , afin que lorsqu'on trouveroit l'ennemi on n'eût rien à faire qu'à le combattre. Il rengea son Armée en Bataille. Il n'en fit que deux corps , l'avant-garde & la Bataille. Il mit au-devant du premier deux cens coureurs pour dé-

couvrir l'ennemi. Il commandoit l'avant-garde , & avoit sous lui Bouffac , Saintrailles & la Hire , fermes colonnes de l'Etat. Il avoit mis le Duc d'Alençon à la Bataille , & avec lui le Bâtard d'Orleans & Rieux , qui suppléoiert à son peu d'expérience. On marcha en cet ordre & dans un profond silence : car on ne sçavoit pas où étoient les ennemis , & on vouloit les surprendre. Talbot , l'honneur de la Nation Angloise , les conduisoit au nombre de six mille. Fastol commandoit sous lui la Cavalerie. Descale Rampton & le Bâtard de Thian , Capitaines de réputation , menoient l'Infanterie. Ils étoient logés au Bourg de Patay en Beauce , & ne sçavoient point encore le succès du Siège de Beaugency. L'armée Françoisse arriva le 19. Juin à une demi lieue de ce Bourg , croyant bien n'être pas fort éloignée des Anglois ; mais ignorant où ils étoient campés positivement. Le 20. Juin un peu avant le jour , on se mit en marche. Un

1429.

Cerf étonné par la vûe de l'Armée fuit avec précipitation , & tomba directement dans l'Armée Angloife. Elle fit un cri qui la découvrit aux François. La Pucelle fupplia le Connétable de commencer l'attaque , & l'affura que le moment étoit venu de vaincre les ennemis.

On fondit fur les Anglois que le jour paroiffoit à peine , & ils ne furent en état ni de fe reconnoître , ni de fe préparer au combat. Talbot qu'on ne pouvoit furprendre , s'oppofa avec les plus braves , à la premiere furie des François , & donna le tems de fe remettre à ceux qui étoient derriere lui ; mais la plûpart étoient enfoncés avant que de s'être reconnus. Faftol , ou entraîné par la foule , ou furpris par une de ces terreurs fatales dont les plus braves ne font pas quelquefois exempts , fe mit à fuir avec tout le corps qu'on lui avoit confié. Ainfi les François eurent un fi grand avantage , que leur gloire en fut diminuée.

nuée. Talbot & quelques Chefs leur en donnerent seuls à acquérir, car ils firent des merveilles ; mais enfin ils furent accablés, & la victoire fut complete. Talbot se rendit à Saintrailles. Rampton & Descalles furent aussi au nombre des prisonniers. Douze cens Anglois eurent le même sort. Le canon, le bagage, cent dix Enseignes honorèrent la victoire. Cette défaite acquit beaucoup de réputation à Talbot, qui avec si peu de monde la retarda si long-tems. Il y fit tomber six cens François qui furent vangés par le massacre de deux mille deux cens Anglois. Dans l'épuisement de finances où étoit le Duc de Betfort, il lui fallut beaucoup de tems, pour se remettre d'une perte si considérable.

1429.

Les vainqueurs coucherent sur le champ de bataille, & le lendemain les Chefs allerent retrouver le Roi. Saintrailles lui presenta Talbot, & ce Prince lui prodigua les éloges les plus glorieux. Il le traita avec distinction, &

1429.

quelque redoutable que lui fut sa valeur, il ne s'opposa point à la générosité de Saintrailles, qui le mit en liberté sans rançon. Il est vrai que cette belle action ne demeura pas sans récompense : car la même année Saintrailles tomba entre les mains de Talbot, qui usa à son égard de la même générosité. Ainsi ces grands hommes ne trouvoient pas que la guerre & l'honnêteté fussent incompatibles.

Jusques-là le Duc de Betfort avoit regardé les avantages du Roi comme un de ces caprices de la guerre, que la fortune mêle aux plus heureux événemens ; mais la victoire de Patay commença à l'effrayer. Il lui semble que ces succès sont trop rapides, & ce qui l'étonne davantage, c'est qu'il se trouve sans armée. Le Duc de Glocestre son frere, Régent d'Angleterre, ne lui accordoit du secours qu'à regret. Les Anglois ne vouloient point souffrir qu'on levât sur eux des impôts extraordinai-

res. Ils jouïssôient d'une paix profonde, & en préféroient les douceurs aux conquêtes de leur Roi. D'ailleurs la France étoit agitée de tous côtés. On ne recueilleoit rien sur les frontieres des deux Rois, & elles s'étendoient d'un bout à l'autre du Royaume. Le Duc de Betfort étoit obligé d'entretenir à Paris une cour splendide. Il avoit perdu à la guerre de Hainaut le moment d'affujétir la France. Il assemble donc son Conseil à la hâte. Il ne sçait à qui imputer les malheurs qui sont arrivés depuis deux mois. On le vit là pleurer de douleur. Ensuite accusant Fastol de lâcheté pour avoir fui à Patay, il le dégradâ de noblesse, & le nota d'infamie. Il demande conseil à ses amis, & change tout-à-coup de conduite, De fier & de hautain il devient doux & honnête, & il tâché par ses manieres à retenir les François dans son parti. Il prie ceux auxquels il commandoit un moment auparavant. Enfin le Duc de Betfort après la bataille de Patay,

1429.

devint un autre homme , & l'on auroit eu peine à le reconnoître , si l'on eût jugé de lui par ses actions.

Sa hauteur s'étoit étendue jusqu'au Duc de Bourgogne. Il députa vers lui , & le supplia de vouloir bien venir à Paris l'aider de ses conseils. Le Duc oublie pour lors les sujets de plainte qu'il avoit contre lui , & il s'y rendit au plutôt. On le reçut avec des honneurs extraordinaires. On lui donna le Gouvernement de Paris , & on le fit Lieutenant-Général de l'Etat , jusqu'à ce que le Roi Henri vînt en France. Il sembloit qu'ils craignissent qu'il ne leur échapât , & ils le vouloient retenir à force de bienfaits. Cependant Betfort avoit mandé du secours en Angleterre , & l'on faisoit des levées pour lui en France & en Bourgogne.

Tout se dispoisoit au voyage du Roi à Rheims , & l'Europe en attendoit le succès avec impatience. Toute la noblesse de France

accouroit à l'armée, & la grossif-
soit. Le Connétable, le Comte du
Maine, le Duc d'Alençon, le Com-
te de Clermont, le Comte de Ven-
dôme, Princes du sang, le Bâtard
d'Orleans, le Seigneur d'Albret, le
Comte de Perdrillac, la Tremouille,
Laval, Beaumanoir, Saintrailles,
la Hire, Bouffac, Loheac, Rieux,
la Fayette, Mailli, & un nom-
bre prodigieux de Seigneurs, la
rendoient invincible. Elle fut ho-
norée par l'arrivée d'un jeune Prin-
ce, dont la réputation glorieuse
étoit moindre que celle de ses hauts
faits. C'étoit Louis III. Roi de
Sicile, frere de la Reine. Il reve-
noit d'Italie chargé de gloire, &
il traînoit après lui un escadron de
vaillans hommes, qu'il venoit of-
frir au Roi; mais la gloire du
nom François, & la proximité du
sang qui étoit entre le Roi &
lui, ne nous permet pas de pas-
ser si légèrement sur ce Prince, &
l'Histoire de Charles VII. seroit dé-
fectueuse, si nous taisions ce que
les François firent de remarquable

1429.

fous son regne en Italie. Nous le rapporterons cependant en peu de mots, pour ne pas interrompre le fil de notre Histoire.

Jeanne, premiere Reine de Naples, assiégée dans le Château de Lœuf par Charles, Duc de Duras, qu'elle avoit adopté, détestant son ingratitude, appella à son secours Louis de France, Duc d'Anjou, second fils de Charles V. & l'institua pour son héritier; mais elle mourut avant que d'être secourue, & par la cruauté de Charles, Louis poursuivit les droits que l'adoption de la Reine lui avoit donnés; mais lui & Louis II. son fils, après divers succès, ne réussirent pas dans leur entreprise. Le dernier étoit beau-pere du Roi, & mourut comme nous l'avons remarqué en 1417. Jolland d'Arragon, sa veuve éleva Louis, René & Charles, les trois fils qu'il lui avoit laissés, avec des soins qui les rendirent dignes de leur naissance. Louis l'aîné prit le titre de Roi de Sicile & de Jerusalem, avec la possession actuelle

du Comté de Provence, & de la Duché d'Anjou ; & il n'eut pas plutôt atteint l'âge de porter les armes , qu'il s'embarqua dans le même dessein, où son pere & son ayeul avoient échoüé. Le Pape Martin , Seigneur Suzerain du Royaume de Naples , lui confirma son droit sur ce Royaume. Il descendit en Italie le 30. Août avec treize galeres & six vaisseaux qu'il avoit mis en mer. Jeanne II. regnoit pour lors à Naples , fille de l'usurpateur Charles de Duras. L'occurrence ne pouvoit être plus favorable. Carracioli , grand Sénéchal de Naples, & favori de la Reine , s'étoit broüillé avec Sforce , Général de ses armées. La Reine avoit pris le parti du premier , pour lequel elle avoit, dit-on , plus de considération qu'une Reine vertueuse n'en doit marquer à un de ses sujets. Sforce en avoit eu tant de dépit, qu'il étoit sorti de la Cour. Louis avoit intelligence avec lui , & il fut à peine débarqué à Sebet , que Sforce

1429. le joignit. La Reine avoit envoyé Carracioli, Ambassadeur à Rome, afin de détacher le Pape des intérêts de Louis, & en même-tems elle avoit donné l'épée de Connétable à Braccio. Braccio étoit un aventurier à-peu-près du génie de Sforce, qui s'étoit élevé par son mérite à la Souveraineté de Pérouse. Il s'opposa d'abord avec succès à Sforce; mais le Roi de Sicile l'ayant joint, Braccio fut vaincu, & Louis assiégea la Reine dans Naples.

Elle ne trouva point d'autre expédient pour éviter de tomber entre les mains de son ennemi, que d'appeller à son secours Alphonse, Roi d'Arragon. Carracioli traita avec les Ambassadeurs de ce Prince à Rome, & l'on convint qu'il lui donneroit secours avec toutes les forces de ses Etats, pourvû que la Reine l'adoptât. L'adoption se fit dans toutes les formes. Alphonse se mit en mer avec vingt-cinq galeres, & entra dans le port de Naples le 6. Septembre malgré

la flote du Roi de Sicile , qui étoit
beaucoup plus forte que la sienne.

 1429.

Il fut reçû comme le Sauveur de
l'Etat. La Reine confirma son adop-
tion , & le créa Duc de Calabre ,
ce qui est le nom du présomptif héri-
tier de l'Etat. Il se fit pour lors une
entiere révolution dans le Royaume
de Naples. Tout abandonna Louis.
Il fut obligé de lever le siège de
Naples. Le Pape investit la Reine ,
& Sforce lui-même se réconcilia
avec elle.

 An. 1421.

Louis soutint sa mauvaise for-
tune en grand homme , il ne s'en
laissa point abbattre. Il se défen-
dit avec intrépidité dans les Places
qu'il occupoit encore , & il mé-
rita par sa constance , que les af-
faires changeassent une seconde fois
de face. Alphonse étoit un Prince
ambitieux & perfide. Il lui sem-
bla que la Reine vivoit trop , &
qu'il recevoit trop tard la récom-
pense du secours qu'il lui avoit
donné. Il pria la Reine de l'asso-
cier à la Couronne. L'ingratitude
de ce Prince l'affligea. Elle lui re-

 An. 1422.

 An. 1423.

1429.

fusa une demande si injuste, & Alphonse n'entreprit pas moins que de détrôner sa mere adoptive. Une guerre civile s'éleva entre eux. Tout le Royaume se partagea ; Sforce se déclara pour la Reine, & Braccio pour Alphonse. Ce dernier introduisit son armée dans Naples, afin d'enlever la Reine en Catalogne. Cette Princesse infortunée n'eut le tems que de se sauver au Château de la porte de Capoue, où elle fut aussi-tôt assiégée. Le peuple voit sa Reine investie, & se révolte. Sforce qui étoit à Benevent accourt avec son armée, taille en pieces six mille Espagnols, délivre la Reine, & contraint Alphonse de se sauver au Château neuf.

An. 1424.

Ce Roi laisse la conduite des affaires à Braccio, & repasse en Espagne. Il en amène un puissant secours sous Jean de Cardone, Général fameux dans ce siècle. Il entra dans Naples par le Château neuf, & fut sur le point de prendre la Reine. Sforce n'eut le

tems que de la sauver à Averse; mais le danger qu'elle venoit d'éviter, & la douleur d'avoir perdu la Capitale de son Royaume, la rendirent irréconciliable avec Alphonse. Elle révoque à Averse son adoption, elle appelle à son secours le Roi Louis; elle le nomme Duc de Calabre, l'adopte pour son fils, & l'institue pour son héritier le premier Octobre. Le Pape confirme cet acte. Louis va trouver la Reine, & leurs deux partis s'unissent.

La guerre s'alluma plus que jamais. Braccio ferme dans le parti d'Alphonse, assiége Aquila, la seule ville qui restoit à Louis de ses premières conquêtes. Sforce court au secours, & se noye au passage du Pesquitan; mais un fils bâtard qu'il laissa, élevé dans son armée, & aimé de tous les soldats, continua son dessein, alla attaquer Braccio devant Aquila, l'y défit en bataille rangée, & le tua sur la place. La plus grande partie du Royaume fut le fruit de cette vic-

1429.

An. 1425.

toire. Naples seule & quelques fortes places restèrent à Alphonse. Il s'embarqua pour l'Espagne, afin d'y aller chercher de nouveaux soldats.

Mais il entreprit en fuyant une expédition, qu'il n'eut peut-être osé tenter, s'il eût été vainqueur. Le vent le jeta sur les côtes de Provence, laquelle appartenoit au Roi Louis. Cette occurrence lui fit former le dessein de surprendre Marseille. Il y débarqua avec tout ce qu'il avoit de monde. Il rompit la chaîne du port, il battit quelques troupes qui en défendoient l'entrée, & ayant fait mettre le feu aux premières maisons, il intimida tellement les habitans, qu'ils laisserent prendre leur ville. Il la pilla trois jours durant, & ayant chargé sur ses vaisseaux tout ce qu'il y avoit de précieux, jusqu'aux Reliques de saint Louis Evêque de Toulouse, il acheva son voyage.

Louis après le départ d'Alphonse assiégea Naples par mer & par

terre. D. Pedro, frere d'Alphonse, la défendoit. Le siége en fut long, mais il fut heureux pour Louis. D. Pedro fut contraint de se rendre. En une campagne Louis affujettit le reste du Royaume, & satisfait de la gloire qu'il y avoit acquise, il le remit tout entier à la Reine Jeanne, qui connut par-là quelle différence il y avoit entre Louis & Alphonse. On peut dire que le premier étoit adoré à Naples, où sa vertu avoit si glorieusement éclaté. Ses affaires l'appellerent pour quelque tems en France, où il alla saluer le Roi, & s'offrit pour l'accompagner à Rheims, avec les Seigneurs dont il étoit suivi.

Le Roi rendit au Roi de Sicile les honneurs qui étoient dûs à son rang & à son mérite. Il lui étoit glorieux d'avoir un beau frere, héritier d'un grand Royaume, & qui étoit au-dessus de sa fortune. Il accepta le petit secours qu'il lui offrit, & il ne lui fut pas inutile. Le Roi de Sicile se trouva le premier à

1429.

An. 1427.

An. 1428.

1429

tous les dangers, & il fit bien voir que la renommée lui rendoit justice, lorsqu'elle le faisoit passer pour un très-grand Prince. Dans un duel qu'il eut avec un Capitaine Anglois, nommé Lanclot, redoutable en ces fortes de combats, il le vainquit l'épée à la main, & il lui coupa la tête.

Le Roi donna rendez-vous à toute son armée à Gien. Elle étoit de quinze-mille hommes, & il lui paya toutes les montres qu'il lui devoit. Il donna une partie de ces forces au Connétable, & l'enyoya en Normandie, afin qu'il tint à la Tremouille la parole qu'il lui avoit donnée, que le Connétable ne feroit point présent au Sacre. Il envoya aussi le Comte de Perdriac mettre ordre aux affaires de Guienne, & avec le reste qui montoit à dix-mille hommes, sans y comprendre la noblesse, il prit le chemin de Rheims, & se présenta d'abord devant Auxerre.

On la somma d'ouvrir ses portes, & elle le refusa, promettant

de suivre l'exemple de Troye & de Rheims. Cette réponse irrita tous les Chefs , & l'on résolut de l'assiéger dans les formes ; mais on fut bien surpris, lorsqu'on voulut commencer le Siège , d'apprendre qu'il y avoit un Traité que la Tremoüille avoit fait avec les Habitans de la Place , par lequel il leur avoit accordé une surseance d'armes. Tout le monde se récria contre le favori ; mais le Roi voulut tenir ce qu'il avoit fait ; encore qu'il reconnût aisément qu'il avoit été gagné à force d'argent. On se contenta donc des offres d'Auxerre & des vivres qu'elle fournit à l'Armée en abondance , & l'on entra en Champagne. Saint Florentin ouvrit ses portes , & l'on marcha à Troye avec une grande diligence. Les Habitans hésitèrent quelque tems ; mais lorsqu'ils eurent vû les platte - formes dressées pour les batteries , ils ouvrirent leurs portes. On prit le chemin de Rheims. Saveuse & Chatillon , partisans du Duc de Bourgogne , y comman-

1429.

doient quelques Troupes. Ils firent prêter aux Habitans un nouveau ferment de fidélité au Roi Henry , & promirent de leur amener au plûtôt du secours. Ils étoient à peine fortis , qu'on chassa la garnison , & qu'on députa au Roi , pour le supplier de venir prendre dans leur ville l'Onction Sacrée.

Ce fut donc un triomphe que l'entrée du Roi dans Rheims , & plûtôt la marche d'un Roi paisible , que d'un Conquerant. L'Armée observa la plus exacte discipline. Les Princes & les Seigneurs marchèrent à côté du Roi , lui-même ayant à ses côtés le Roi de Sicile , avec toute la bonne grace que donne la prospérité à un Prince bien-fait & à la fleur de son âge. La Pucelle alloit derrière le Roi portant son Etendard , & donnant de l'admiration à tous ceux qui la regardoient. Le Sacre se fit le 17. Juillet , & avec une pompe aussi grande qu'on l'eût pu observer dans la plus grande tranquillité. Le Duc de Lorraine , le
Duc

Duc de Bar , le Prince de Com-
merci , vinrent trouver le Roi à ^{1429.}
Rheims , & assistèrent à la céré-
monie. Les Maréchaux de Rieux
& de Bouffac allèrent querir à S.
Remi la Sainte Ampoule. On ap-
pella à haute voix les Pairs du
Royaume. Le Roi fit l'honneur au
Duc d'Alençon de vouloir être fait
Chevalier par lui , & le nomma
pour représenter le Duc de Bour-
gogne. Le Comte de Clermont re-
présenta le Duc de Normandie , &
la Tremouille le Duc de Guienne ,
honneur qu'il avoit désiré passion-
nément. Beaumanoir , Laval , &
Mailly tinrent la place des Com-
tes de Champagne , de Flandres &
de Toulouse. Renaud de Chartres,
Archevêque de Rheims , fit la cé-
rémonie. Le Roi demeura onze
jours à Rheims , & y tint Cour
plénier. Le Duc de Bar renonça
à l'alliance des Anglois. Le Roi
érigea la Terre de Laval en Pai-
rie en faveur de Guy XIV. Il ren-
dit les Sceaux à l'Archevêque de
Rheims , & fit Prejent de Coitivi

Amiral , en la place de Culant.

1429.

Ce fut alors que la Pucelle prétendit avoir accompli la commission que le Seigneur lui avoit donnée de délivrer Orléans & de mener le Roi à Rheims. Aussi elle le supplia de lui permettre de se retirer , ne demandant pour toute grace , que d'être renvoyée dans sa solitude de Damremi , & il est vrai que si elle eût exécuté le dessein de cette retraite , elle eût surpassé toute la gloire des conquérans ; mais elle y trouva de grands obstacles. Le Roi la pria de continuer à l'aider de sa valeur , & tous ceux de l'Armée s'écrierent qu'ils ne souffriroient jamais d'être abandonnés par la seule personne qui les faisoit vaincre , & qu'ils étoient sûrs de la victoire tant qu'ils l'auroient avec eux. La Pucelle ne put résister à leurs pressantes sollicitations , & elle continua à rendre au Roi de très-grands services.

Ce Prince donna enfin ses ordres pour son retour : car si le Duc

de Betfort eût eu des forces suffisantes , il eût bien pu l'enfermer dans ce coin de la France , & l'y faire perir. D'ailleurs , il falloit étendre ses conquêtes , s'il vouloit les conserver. Il éprouva dans ce moment combien tous les cœurs des François étoient à lui. Il alla en pèlerinage à Saint Marcou dans la petite ville de Corbeil en Laonnois , & il y reçût les Députés de Laon qui le supplioient de les honorer de sa présence. Il s'y rendit avec une partie de son Armée. Soissons lui ouvrit ses portes. Un détachement s'affura de Provins & de Château-Thierry. Le Roi fut reçu dans Crepi en Valois , & ce fut-là qu'il apprit que le Duc de Betfort marchoit à lui à grandes journées pour le combattre.

Ce Duc avoit fait sans doute de grands efforts pour mettre sur pied une Armée qu'il pût opposer à celle de Charles. Le Cardinal de Vincestre étoit Légat en Angleterre , & y avoit fait prêcher la Croisade contre les Hussites de

1429.

Bohême. Cinq mille hommes s'étoient enrôlés pour cette guerre sainte. Le Duc de Betfort, lorsqu'ils furent débarqués en Normandie, les unit à son Armée, & les ayant joints à huit mille qu'il avoit assemblés, il s'avança contre Charles, & arriva à Senlis. Il en décampa peu de jours après, & alla loger au Temple de la victoire, que Philippe Auguste avoit fait bâtir pour la Bataille de Bovines. Le Roi crut qu'il vouloit combattre, & sortit dans le même dessein. Il campa dans la plaine de Montepiloi à deux cens pas des Anglois. Tout le monde étoit persuadé qu'il y alloit avoir Bataille. Le Duc de Betfort envoya même un défi au Roi. Comme il étoit injurieux, & qu'il n'y appelloit ce Prince que Charles de Valois, on ne lui fit aucune réponse; mais on l'attendit en rase campagne & en bonne disposition. Le Roi avoit rangé son Armée d'une manière qui l'affuroit de la victoire. Il avoit fait deux corps de bataille. Le Duc d'Alen-

çon & le Comte de Vendôme commandoit le premier ; le Duc de Bar le second. Graville , grand Maître des Arbalestriers , étoit à leur tête , & n'étoit point mêlé avec le reste de l'Armée. Les Marchaux de Bouffac & de Rais étoient à la pointe de l'Armée , & faisoient l'aile droite. La Pucelle & le Bâtard d'Orleans étoient à la gauche. Enfin le Roi , le Comte de Clermont & la Tremouille étoient au corps de reserve , prêts de secourir celui des autres corps qui en auroit besoin.

Mais pendant qu'on étoit campé de maniere à offrir aux Anglois le combat dans un terrain égal , le Duc de Betfort faisoit si bien retrancher son Camp , que vingt mille hommes n'eussent pû l'y forcer. Il eût bien voulu que la témérité & la promptitude des François qui leur avoient fait perdre les Batailles de Verneuil & de Rouvray , eussent fait agir l'Armée Française ; mais ce n'étoit plus le tems. Le Roi ne faisoit rien

qu'avec conseil, & avoit avec lui
 429. les meilleurs têtes de l'Europe. Ainsi après qu'on eût tâché en vain par quelques escarmouches, où près de deux cens hommes furent tués, de tirer les Anglois de leurs retranchemens, le Roi décampa, & marchant avec une hardiesse & une fécurité merveilleuse, il osa continuer ses conquêtes à la veüe d'une Armée égale. Le Duc de Betfort le suivoit le plus près qu'il pouvoit; mais comme il avoit beaucoup moins de Cavalerie que le Roi, que d'ailleurs les Soldats de Charles étoient excités par la victoire, il n'osa risquer un combat.

Il eut donc la douleur de voir le Roi reçû dans toutes les villes devant lesquelles il se présenta. Senlis, Beauvais, Compiègne, Creil, Pont Saint Maixence, Lagny, Gournay se déclarerent pour lui. Melun & Sens, deux importantes villes, arborerent ses Etendarts. Le Roi fit quelque séjour à Compiègne, & y mit pour Gouverneur Guil-

Jaume Flavi , Soldat intrépide. Il y reçût aussi des Députés du Duc de Bourgogne avec lequel on étoit en quelque Traité. Le Comte de Ligni en étoit le Chef , & l'on convint d'une Trêve ; mais les reproches du Duc de Betfort ramenerent presque aussi-tôt le Duc de Bourgogne au parti des Anglois. Il rompit la Trêve , & elle ne servit qu'à faire connoître que son cœur n'étoit plus si ulcéré.

Cependant le Connétable que le Roi avoit envoyé en Normandie , y avoit mis sur pied sept à huit mille hommes , & s'y distinguoit d'une maniere glorieuse. Il avoit pris Evreux , couru & saccagé une partie de la Province. Betfort qui en tiroit son revenu le plus solide , laissa deux mille hommes dans Paris , sous Rochel , Capitaine Anglois , & courut s'opposer au Connétable. Sa présence arrêta ses progrès ; mais le Roi demeura le Maître de la campagne dans l'Isle de France.

La Tremouille commençoit à s'appercevoir , que le Roi au mi-

1429.

lieu des Armées n'étoit pas si facile à gouverner , que dans son Palais de Bourges. Aussi avoit-il beaucoup d'empressement de l'y remener ; mais tous les Chefs excitoient le Roi à poursuivre ses avantages , & ce Prince goûtoit extrêmement cet avis. Paris étoit l'objet de tous ses vœux. Ainsi ayant réuni toutes ses forces en un corps , il alla prendre Saint Denis & se campa à Montmartre. Là , il fit publier une amnistie pour les Parisiens , & il les fit sonder pour connoître leurs sentimens ; mais le Chancelier de Henry , Jean de Luxembourg , leur avoit persuadé que Charles avoit promis à son Armée le pillage de Paris , & qu'il ne leur pardonneroit jamais de l'avoir laissé sept années entières , dépouillé de sa ville Capitale. Le Roy resta donc à Montmartre à se morfondre. L'impatience le prit , & il fit attaquer le Fauxbourg Saint Honoré ; mais les François y furent battus d'importance. La Pucelle en combattant sur la muraille , fut renversée

DE CHARLES VII. LIV. III. 385
versée demi-morte dans le fossé, 1429.
& le Roi se hâta de faire sonner la
retraite.

Lorsqu'on s'apperçut à l'armée
que la Pucelle manquoit, on fit
des cris dignes de pitié. Le Duc
d'Alençon & le Chevalier Tiem-
brone qui l'avoient vûe tomber, re-
tournerent la nuit dans le fossé, &
exposèrent leur vie, pour rame-
ner cette Héroïne. Ils la trouverent
heureusement, & la tirèrent d'en-
tre les morts, toute couverte de
playes. Le Roi donna tous ses soins
à sa guérison, & elle fut guérie en
peu de tems.

Le Roi établit pour Gouverneur
de l'Isle de France & de Senlis, le
Comte de Vendôme. Il laissa Cha-
banne à Creil, & Longueval à Pont
Saint Maixence. Il retourna ensuite
à Bourges, où il arriva couvert de
mille lauriers, après avoir pris Cor-
beil, en chemin faisant.

Ainsi finit cette année si heu-
reuse pour la France. Betfort ayant
repris quelques Châteaux en Nor-
mandie, revint à Paris, & peu

1429. après les Anglois surprirent Saint Denis & Lagni, qui incommodoient extrêmement les Parisiens.

Pendant que la France se rapprochoit d'un côté de ses anciennes limites, elle fut sur le point de perdre une Province entiere. Le Roi jouïissoit paisiblement du Dauphiné, & en tiroit de grands secours pour l'entretien de son armée. Comme le malheur d'autrui nous rend attentifs aux occasions d'en profiter. Le Duc de Savoye se persuada qu'il n'en pouvoit rencontrer une plus favorable pour s'aggrandir. Il trouva le Duc de Bourgogne dans de pareilles dispositions, & il fut secondé par Louis de Châlon, Prince d'Orange, dont nous avons déjà parlé. Sa Souveraineté d'Orange, qui lui étoit même disputée par la France, lui sembloit bien au-dessous de son courage, & il se promettoit tout de sa valeur. Il fut donc, pour ainsi dire, l'instigateur d'une ligue entre les Ducs de Bourgogne & de Savoye pour la conquête du Dau-

phiné, où il osa entrer pour tiers. On régla ce que chacun des Li-
 gués devoit fournir, & le Prince
 s'obligea de mettre sur pied à ses
 dépens dix-huit cens hommes. On
 partagea le Dauphiné en trois par-
 ties égales. La première où étoit
 Grenoble, & qui confinoit à la Sa-
 voye, devoit appartenir au Duc
 de cette Province. La seconde où
 étoit Vienne, & qui touchoit aux
 Etats du Duc de Bourgogne, lui
 étoit destinée. Enfin la troisième
 où étoit Valence, & dans laquelle
 Orange étoit enclavé, étoit ré-
 servé au Prince d'Orange. On le
 nomma Chef de cette expédition.
 Il entra en Dauphiné sur la fin
 d'Avril avec les troupes qu'il de-
 voit fournir, & il fut joint par un
 très-grand nombre de Gentilshom-
 mes ses vassaux, ou que l'ambi-
 tion & l'espérance engagerent dans
 ce parti.

On eût cru que le Dauphiné eût
 été la proye d'une campagne, si
 les Ducs de Savoye & de Bour-
 gogne eussent été aussi exacts que

1430.

le Prince ; mais Gaucourt à qui le Roi avoit donné le Gouvernement du Dauphiné , profita de leur lenteur. Il ne s'amusa point à considérer le péril qui menaçoit sa Province , ni à demander du secours au Roi. Il jugea avec un discernement juste , qu'un moment de retardement alloit y causer une révolution ; qu'il étoit perdu , s'il donnoit le loisir au Prince d'Orange de grossir son armée , & que la demande qu'il feroit au Roi seroit inutile pour deux raisons. La première , parce qu'ayant à résister aux plus grands efforts des Anglois & des Bourguignons , il ne pouvoit diviser ses forces , sans perdre toutes les conquêtes de l'année dernière ; la seconde , parce que le secours même qu'il lui enverroient ne pourroit arriver à tems , & que le Dauphiné seroit perdu avant qu'il fut à moitié chemin. Il se mit donc en campagne avec le peu de forces qu'il avoit. Il tira des villes les moins exposées les garnisons qui y étoient. Il pressa

la noblesse du Dauphiné & de Languedoc de se joindre à lui. Villandras, Capitaine Castillan, lui amena quelques troupes qu'il commandoit en Languedoc, & Gaucourt eut la satisfaction de voir la noblesse de ces deux Provinces accourir à son armée. Il la rangea avec tout l'art qu'une longue expérience lui avoit donné, & il se hâta d'aller joindre le Prince d'Orange, dont l'armée devenoit de jour en jour plus considérable.

Il avoit reçu mille Lances Bourguignonnes, & le Duc de Savoye lui avoit envoyé trois mille hommes sous Varenbon, l'un de ses Officiers Généraux. Le Prince d'Orange assiége & prend Enton sur le Rhône, force Coulombiers à une lieuë de là, & y ayant jetté trois cens hommes, il court à de nouvelles conquêtes; mais Gaucourt arrive sur ces entrefaites, & investit Coulombiers, Orange marche au secours; mais il ne put y être assez tôt. Gaucourt emporta cette mauvaise place

1430.

d'emblée, & s'avança audevant du Prince d'Orange. Il le rencontra le 20. Mai, jour de la Trinité, à une demi-lieue d'Enton, & l'on en vint aux mains avec une égale ardeur. Le Prince d'Orange étoit plus fort de moitié, & Gaucourt sçavoit qu'il défiloit de jour en jour de nouveaux secours pour ses ennemis. Ainsi chacun avoit sa raison pour combattre.

Gaucourt n'avoit pas plus de deux mille cinq cens hommes; mais il étoit sûr de leur valeur. Il attaqua le premier les ennemis, & donna aux siens un grand exemple de hardiesse & de courage. On combattit une heure également; mais les nouvelles levées d'Orange lâcherent le pied, & les François n'eurent pas plutôt prise sur ces troupes qu'ils les enfoncerent. Orange tâcha en vain de rétablir l'ordre du combat: il avoit affaire à un ennemi trop habile, qui ne leur en donna pas le tems. Le massacre fut grand, & la honte plus considérable: car de cinq mille

hommes, il ne s'en fauva pas cent en bon ordre. Gaucourt voyant la victoire assurée, commanda qu'on suivît le Prince d'Orange, & qu'on l'arrêtât. Cent hommes intrépides s'attachèrent à lui, & le suivirent de si près, qu'ils furent sur le point de le joindre. Ce Prince étoit monté sur un cheval vigoureux; mais il n'étoit pas si vif que ceux des François, & en passant le pont d'Enton, il se sentit suivi de si près qu'il jugea qu'il ne pouvoit échapper. Alors la fâcheuse idée de tomber vivant entre les mains de ses ennemis, l'accabla d'une douleur mortelle, & ce fut par un coup de désespoir, qui n'a jamais été imité, qu'il tourna tout-à-coup la bride de son cheval, & que le piquant à outrance, il le fit sauter dans le Rhône, qui étoit là d'une profondeur excessive. Cette action rendit immobiles les Cavaliers qui suivoient ce Prince, & encore aujourd'hui elle doit causer de l'étonnement à toute l'Europe. Le cheval & le Prince alle-

1430.

1430.

rent à fonds; mais soit qu'il conservât dans ce pressant danger tout le jugement dont il étoit capable, soit que le hasard fit pour lui un accident aussi nouveau qu'heureux, le cheval revint sur l'eau, nagea avec beaucoup de force, & fit bientôt perdre le Prince de vûe à ses ennemis.

Je sçai bien que tous les Historiens ne rapportent pas ainsi la fuite du Prince d'Orange; que la plupart se contentent de dire que ce Prince fuyant avec précipitation les vainqueurs qui étoient prêts de le joindre, arriva à un endroit du Rhône extraordinairement profond, & où il y avoit ordinairement un bac; mais que ne l'ayant point trouvé, il avoit poussé son cheval dans le Rhône, & que ce cheval l'avoit sauvé en nageant. Cette maniere de s'échaper de ses ennemis est peut-être plus vraisemblable; mais il n'y auroit pas eu là de quoi tant relever la hardiesse du Prince d'Orange, comme ont fait tous les Historiens,

qui d'ailleurs disent précifément que le Prince fe précipita du pont du Rhône en l'eau tout armé & à cheval, & il eft certain que s'étant tiré d'une mort inévitable, il en rendit à Dieu des actions de graces éclatantes, & qu'il fit nourrir à Orange le refte de fa vie, fans travailler, le cheval qui avoit fait voir tant de vigueur.

Quoi qu'il en foit, la victoire de Gaucourt fut complete. Il y eut cinq cens hommes tués, & deux cens prifonniers qui étoient prefque tous Gentilshommes. Gaucourt eut pour lui l'équipage du Prince d'Orange, & cent mille écus, qu'il trouva dans fa tente, & dont il fe fervit pour diffiper le refte de la Ligue. Il en paya fon armée, reprit Enton, obligea la ville d'Orange de fe rendre; s'empara de toutes les autres Places & Châteaux qui appartenoient au Prince, & pacifia la Province de maniere qu'on eût eu peine à reconnoître qu'elle fortoit d'un grand danger.

La guerre fe faifoit au cœur de

1430.

la France avec plus d'égalité. Foucaut, aventurier François, surprit Lagni, & le Duc de Betfort à qui la Place sembloit importante, l'y assiégea presque aussi-tôt; mais ce fut pour accroître sa honte. Le Connétable assembla, pour sauver Lagni, toutes les forces des Provinces voisines. Le Bâtard d'Orléans, Rieux & la Pucelle le joignirent. On marcha à Betfort pour le combattre, & ce Prince ayant repassé la Marne en diligence, se retira à Paris. Les François eussent suivi leurs avantages, si la guerre n'eût été qu'entre les deux Nations; mais le Duc de Bourgogne s'en mêla, & fit pancher la balance du côté des Anglois.

Il n'étoit point de Souverain plus puissant, ni plus heureux. Il en étoit peu de plus braves, de plus justes, & de plus aimés. Pendant que tous ses voisins souffroient des suites de la guerre, il goûtoit à Bruges tous les délices de la paix. Un seul chagrin balançoit tous ces avantages.

Il ne pouvoit avoir d'enfans de ses femmes légitimes, pendant que ses maîtresses étoient extraordinairement fécondes. Il en avoit une infinité, & il a rendu ses inconstances aussi célèbres que ses amours. Au milieu du repos dont il jouïssoit, il faisoit de l'amour ses plus importantes occupations. Tout devenoit sérieux dans ses intrigues. Il n'en faut pour preuve que l'institution de l'Ordre de la Toison d'or qu'il célébra avec tant de magnificence, & lequel est encore aujourd'hui si renommé. Il aimoit passionément une Dame de Bruge, & en l'allant voir un matin avec quelques-uns de ses favoris, il trouva sur sa toilette un petit poil blond doré. Il étoit difficile de deviner l'endroit d'où il avoit été tiré. Le Duc l'examina, & les Seigneurs de sa suite donnant une interprétation malicieuse à cet examen, se mirent à sourire en regardant le Prince. Il devina leur pensée, & croyant qu'elle étoit peu respectueuse pour

1430. sa maîtresse, il leur répartit fièrement, que tel qui railloit aujourd'hui de la Toison (c'étoit le mot François d'alors pour exprimer un poil) se trouveroit un jour bienheureux d'en être honoré.

Quelque tems après, il institua un Ordre de Chevalerie, composé de vingt-quatre Gentilshommes nobles de quatre lignées, & qui portoient un ruban autour de leur col, d'où pendoit en Médaille un Mouton d'or. Cet Ordre avoit été autrefois établi par Roger II. Roi de Sicile, & l'on prétend que le Duc de Bourgogne ne fit que le renouveler. Son étymologie avoit relation à cette ancienne entreprise de la fable, où Jason alla conquérir la Toison d'or, & quelque motif qu'il ait eu, il fut confirmé par le Pape, & devint dans la suite une marque essentielle de distinction & d'honneur. Le Duc s'en fit le Chef, & donna le Collier à vingt quatre Seigneurs les plus considérables de sa Cour.

Il avoit épousé en premières no-

ces une fille de Charles VI. Elle mourut en 1423. & il devint amoureux de la Comtesse de Nevers tante. Bonne d'Artois, fille de Philippe, Comte d'Eu, & Connétable de France, avoit l'honneur d'être issue du Sang Royal. Elle étoit d'une sagesse & d'un mérite singulier. Elle avoit été mariée à Philippe de Bourgogne, Comte de Nevers, oncle du Duc, & elle étoit restée veuve avec deux fils. Elle prétendoit donner tous ses soins à leur éducation, & demeurer dans le veuvage. L'amour du Duc l'importuna d'autant plus, qu'il étoit inouï qu'un neveu eût épousé la veuve de son oncle; mais il n'est rien d'impossible aux grands Princes. Le Duc de Bourgogne obtint à Rome une dispense, & en même tems s'empara de la plûpart des biens des enfans de la Comtesse, soutenant qu'il devoit être leur Tuteur, & lui laissant entrevoir qu'il se vengeroit sur eux de ses refus. Ainsi la Comtesse de Nevers se sacrifia à la grandeur de

1430.

ses fils , & époufa le Duc de Bourgogne. Son amour paffa bien-tôt , & fon inconfiance caufa de grands chagrins à la Ducheffe. Elle y furvécut peu , & mourut fans enfans en 1428. Il fongea auffi-tôt à de nouvelles noces , fort affligé de n'avoir point de fucceffeurs. Il envoya demander à Jean , Roi de Portugal , l'Infante Ifabelle fa fille , & l'alliance du Duc de Bourgogne étoit fi recherchée , que ce Roi la tint à honneur. Il accorda fa fille à ce Prince , qui envoya fa Flotte la querir. Ifabelle avoit de la beauté , de l'efprit , & une conduite fine & artificieufe. Elle arriva en Flandre le 8. Janvier. Le 10. le mariage fe fit avec une dépenfe & une magnificence fuprenante. La Ducheffe de Betfort , fa fœur , s'y trouva , & l'on ne vit pendant un mois que des tournois & des fêtes qui fe fuccéderent les unes aux autres. Les Anglois fe réjouiirent de cette alliance , parce que la nouvelle Ducheffe étoit fille d'une Princeffe Angloife , & ils efpererent

rent qu'elle affermiroit ce Prince dans leurs intérêts. Ce fut à peu près dans cette vûe que le Duc de Betfort envoya à Bruge la Duchesse sa femme, & ce voyage ne fut pas inutile. Elle engagea le Duc à secourir les Anglois de toutes ses forces, & elle lui offrit de leur part les Comtés de Champagne & de Brie, & foi & hommage. Le Duc de Bourgogne accepta ces offres. Il donna ordre au Comte de Ligni de lever une puissante armée. Lui-même alla reconduire à Paris la Duchesse de Betfort, & il s'y fit accompagner par quatre mille soldats. La donation de la Champagne lui fut confirmée par Betfort; & quelque tems après le Duc se mit en campagne.

Le Comte de Ligni vint grossir l'armée de ce Prince, & Suffolc s'y joignit avec deux mille hommes. Choisy & Soissons furent leurs premières conquêtes. La première de ces Places capitula; le Gouverneur vendit la seconde. Le Duc se trouva le maître de la campa-

1430. gne. Un petit corps de François la battoit commandée par Saintrailles & la Pucelle. Le Duc de Bourgogne marcha vers Compiègne. Saintrailles & cette Héroïne s'y jetterent avec leurs foldats, & ils y furent auffi-tôt affiégés.

Compiègne avoit ouvert fes portes l'année précédente au Roi, & c'étoit l'une des plus fortes Places de France. Guillaume Flavi en étoit Gouverneur. Il y avoit une brave garnifon, des munitions pour cinq ou fix mois, & un butin très-riche, dont la fortune de ce Gouverneur dépendoit, & qui l'intéreffoit à la défendre. C'étoit un Seigneur de Picardie, vaillant & hardi; mais fier, ambitieux, & jaloux des fonctions de fa charge. Il vit avec douleur Saintrailles & la Pucelle fe jetter dans fa Place, parce qu'il fe flattoit de la pouvoir défendre fans eux, & qu'il appréhendoit que le mérite du premier & l'affection que les gens de guerre portoient à la Pucelle, n'abaiffaffent fon autorité. En effet
la

la vûe de ces deux personnes donna du cœur aux soldats & aux habitans. Ils se souvinrent que c'étoit cette même Héroïne, qui avoit sauvé Orleans, & ils se crurent invincibles avec elle. La Pucelle répondit à leurs espérances. Elle donna tous ses soins à rassûrer le peuple ; elle témoigna une merveilleuse audace à repousser les ennemis, & sa valeur lui gagna les soldats à un tel point, qu'il suffisoit qu'elle parût à leur tête, pour leur faire affronter les plus grands dangers. Flavi frémit de rage en voyant que tous les yeux étoient tournés vers la Pucelle, & qu'il n'avoit plus de crédit que celui qu'elle vouloit bien lui laisser. Il se promit de s'en venger, & malheureusement pour la France, l'occasion s'en présenta peu de tems après.

La Pucelle fit une sortie le 25. Mai, & avec sa valeur ordinaire elle pénétra jusqu'au retranchement des assiégeans, y répandit le trouble & le désordre, & se fit ad-

1430.

mirer par mille exploits importans ; mais toute l'armée ennemie étant tombée sur elle , elle fit sa retraite avec autant d'ordre que de prudence. Elle se mit aux derniers rangs , & tournant tête de tems à autre , elle repouffoit & soûtenoit les ennemis , pendant que les premiers rangs des siens rentroient dans la ville. Mais lorsqu'elle crut y rentrer à son tour , elle en trouva les portes fermées. Flavi avoit observé toutes ses démarches , & avoit donné ses ordres si à propos , que la Pucelle étoit restée entre les ennemis & la ville , sans qu'on pût imputer cet événement à sa trahison , ce qui est si vrai que la plûpart des Historiens doutent encore aujourd'hui si le hasard n'eût point de part à l'action de Flavi.

La vaillante Amazone , entourée des ennemis , se défendit quelque tems avec beaucoup de courage ; mais ne conservant aucune espérance de se sauver , & accablée par le nombre , elle se ren-

dit enfin prisonniere de guerre , au 1430.
Bâtard de Vendôme.

Le bruit s'en répandit aussitôt par toute la France , & si les François en furent affligés jusqu'au vif , les Anglois en marquerent une joie outrée. Ils publièrent que le sort alloit changer , & qu'ils avoient pris celle à qui le bonheur de Charles étoit attaché. Ils n'oublierent rien pour l'avoir entre leurs mains ; mais cela ne leur fut pas fort facile , parce que le Comte de Ligni l'avoit d'abord achetée du Bâtard de Vendôme. Le Duc de Bourgogne eut la curiosité de la voir , & son air grand & modeste tout ensemble lui fit connoître que la captivité ne l'avoit pas abbatue. Le Duc de Betfort la demanda au Comte de Ligni , & d'une maniere à lui marquer qu'il ne vouloit pas être refusé , sur-tout en lui offrant de lui payer sa rançon sur le pied qu'il la voudroit estimer. Ligni ne fut pas peu embarrassé. La Comtesse sa femme , qui étoit de la Maison de Be-

1430. tune, & veuve en premières nœces de Robert de Bar, Comte de Soissons, avoit vû la Pucelle. Elle avoit conçu pour elle l'estime que tout le monde lui devoit, & elle supplioit son mari de ne pas mettre cette tache à sa gloire, de livrer cette Héroïne à ses mortels ennemis. Elle lui représentoit qu'il étoit au-dessous de lui de trafiquer d'une femme; que les siècles à venir lui reprocheroient la mort d'une prisonnière de guerre, qu'on ne pouvoit traiter que suivant les Loix de la guerre; qu'ils avoient assez de biens & d'honneurs, sans en rechercher, qui étoient non-seulement illégitimes, mais infâmes; & voyant que ces raisons ne fléchissoient point le Comte, elle se jetta à ses pieds, & tâcha par ses larmes de le détourner d'une si lâche action: mais tous les efforts de cette illustre femme furent inutiles. Ligni craignoit le Duc de Betfort. Il retiroit de lui tous les ans des appointemens & des pensions immenses. Il étoit peut-être

tenté par le gain qu'on lui proposoit. En un mot Ligni obscurcit ses belles actions passées par celle-là. Il demanda dix mille francs d'argent & trois cens livres de rente le reste de ses jours, & quelque grosse que fût cette somme dans un siècle où l'argent étoit extrêmement rare, on la lui compta sur le champ. On lui assura sa pension, & il livra la Pucelle.

La prise de cette Héroïne fut un triomphe pour les Anglois. I's en firent chanter le *Te Deum* à Paris, & on en alluma des feux de joie. Au reste ils la traiterent avec la dernière indignité. Ils la firent transférer successivement à Beaurevoir, à Crotoy & enfin au Château de Roïen, où ils l'enfermerent dans une cage de fer.

Saintrailles sortit de Compiègne presque en même tems pour aller presser le secours, & Flavi demeura le maître dans la ville, se défendit avec une vigueur digne d'un plus honnête homme. Il repoussa souvent les ennemis, & les fati-

1430.

gua par tant de sorties, qu'ils eussent levé le siège, si un point d'honneur fatal ne les eût retenus. Ils convertirent donc le siège en blocus, & il traîna encore davantage, parce que le Duc de Bourgogne fut obligé de faire un voyage au Pays-Bas.

Philippe, Duc de Brabant, de Lotier, de Limbourg, & Seigneur d'Anvers, avoit fait demander à la Cour de Charles la Princesse Joland, sœur de la Reine, & on devoit la lui envoyer incessamment, lorsque la mort le surprit dans son Palais de Louvain. Il mourut sans avoir été marié, laissant seulement deux fils naturels, Antoine & Philippe de Brabant, & sa succession auroit été l'origine d'une grande guerre, si ceux qui la pouvoient prétendre eussent été en état de la soutenir. Pour expliquer ce secret de politique qui acquit à la Maison de Bourgogne quatre Provinces, il faut sçavoir que Philippe le Hardi, Duc de Bourgogne, mort en

1404. se trouva possesseur d'un très-grand nombre de Provinces, qu'il partagea entre Jean, Antoine & Philippe ses trois fils. Il laissa au premier les deux Bourgognes, la Flandre & l'Artois; au second le Brabant, le Lottier, Limbourg & Anvers; & au troisiéme les Comtés de Nevers, de Betel & de Douzi, & parce que le partage de ce dernier étoit sans comparaison inférieur aux autres du tout au tout, il le substitua au Prince Antoine, & voulut en cas qu'Antoine & ses enfans vinssent à mourir sans héritiers de leur ligne, que Philippe ou ses successeurs y fussent appelés. Le cas arriva le 30. Août 1430. que mourut Philippe, Duc de Brabant, & cette substitution appelloit à sa succession Charles de Bourgogne, Comte de Nevers, fils aîné de Philippe, Comte de Nevers; mais malheureusement le Duc de Bourgogne étoit Tuteur de ce jeune Prince, & avoit en sa puissance sa personne & ses biens. Il prétendit que la substitution du Duc Philippe

1430.

son ayeul étoit injuste ; qu'il n'avoit pû frustrer les aînés de sa Maison de leur droit sur ces quatre Provinces , & sur ce fondement il quitta le siège de Compiègne , prit quatre mille de ses plus braves soldats , & courut dans le Brabant , dont il s'empara sans difficulté. Les peuples pris au dépourvû , & d'ailleurs ne desirant que d'être gouvernés tranquillement , le reconnurent pour leur Souverain , & l'acquisition de quatre Provinces du Pays-Bas , ne coûta au Duc de Bourgogne , que la peine de s'en mettre en possession.

Il revint ensuite à Noyon avec la Duchesse sa femme , afin de presser le siège de Compiègne. Il y avoit cinq mois qu'il duroit , sans qu'on vît aucune apparence que la fin approchât , à moins que les vivres ne manquassent à Flavi. Le Duc souhaitoit passionnément de se rendre le maître de cette Place , & il en conçût un desir si violent , qu'il fit sçavoir au Roi que sa réconciliation étoit à ce prix.

On

On prétend que sa Majesté envoya là-dessus un ordre à Flavi de rendre Compiégne au Duc de Bourgogne ; mais soit que ce fût une feinte de sa Majesté ; soit que Flavi regardât Compiégne comme un azile assuré pour lui, il refusa de le rendre , & soutint aux Députez du Duc , que l'ordre du Roi n'étoit point assez précis. Ce Siège devenoit donc plus fameux de jour en jour , & le Duc de Betfort y envoya le Comte d'Hutington avec mille Archers. La ville fut enfin si pressée qu'elle ne pouvoit plus tenir que huit jours ; mais pour surcroît de douleur aux Anglois , le Comte de Vendôme , accompagné de Bouffac & de Saintrailles , vint la secourir avec quinze mille hommes. Il força un quartier des Assié-geans , y fit entrer un grand convoi , & se campa à la vûe des ennemis pour les combattre à son avantage , si-bien que Ligni leva le Siège le lendemain. Le Duc de Bourgogne qui étoit à Noyon , se retira à Arras , chargé de confu-

1430.

— 1430. tion. La meilleure partie de son Armée l'y suivit.

Le Comte de Vendôme demeuré maître de la campagne, traversa toute la Picardie, & suivit le Duc jusqu'en Artois. Saintrailles défit sept cens des siens commandez par Brimeu, Gouverneur de Roye auprès de Germini, & Vendôme ayant sçu que le Duc s'étoit avancé jusqu'à Roye, alla lui présenter Bataille sous les murailles de cette Ville; mais le Duc qui ne se piquoit pas d'un faux honneur, la refusa. Vendôme revint sur ses pas dans l'Isle de France, où la saison le rappelloit, & avant que de finir la campagne, il prit encore Choisi, Gournay, Pont Saint-Maixance. Pendant que les deux principales Armées agissoient ainsi avec un succez glorieux pour la France, il se faisoit de part & d'autre une infinité de courses & d'entreprises. Talbot prit Laval, & trois Seigneurs François s'étant saisis d'un moulin qui est aux portes de la ville, la reprirent quin-

DE CHARLES VII. LIV. III. 411
ze jours après , & y massacrèrent
quatre cens hommes. Un autre
par i d'Anglois au nombre de deux
mille , assiégea S. Selerin près d'A-
lençon. Loré qui étoit dedans en
fortit , & revint peu après avec le
Duc d'Alençon , qui tailla en pié-
ces les Assiégeois , dont cinq cens
demeurerent sur la place.

La fortune ne suivit pas les Fran-
çois dans une entreprise qu'ils fi-
rent sur Rouen , parce que la pru-
dence n'y eut aucune part. Un Ber-
ger des environs de cette Ville ,
peut-être poussé par Talbot , va
trouver le Maréchal de Bouffac ,
lui dit qu'il avoit eu révélation
de Dieu d'introduire les François
dans Rouen , & que si l'on veut
le suivre , il sçait un chemin qui
les y conduira sûrement. Les Ca-
pitaines François encore amorcéz
par l'exemple de la Pucelle , le sui-
virent comme des étourdis. Sain-
trilles qui quittoit l'Armée de Ven-
dôme , & le Chancelier lui-même
se mirent de la partie. Talbot fut
instruit de toutes ces démarches. Il

leur dressa une embuscade à Neuilli
1430. près de Beauvais. Il les attaqua avec
la valeur qui lui étoit naturelle ; il
les battit , il en tua plusieurs , il mit
le reste en fuite , & prit Saintrailles
prisonnier. Il couronna sa victoire
en rendant la liberté à ce Capitaine ,
à qui il étoit redevable d'une pareille
générosité.

Cette perte fut réparée par la
surprise de Château-gaillard situé
à sept lieuës de Rouen. La Hire
l'escalada , & y délivra le fameux
Barbazan , qui y languissoit dans
une obscure prison depuis sept ans.
En même-tems le Connétable se
joignit à eux , & sur la fin de l'an-
née il surprit Louviers. Les An-
glois furent fort étonnez de voir les
François , qui un an auparavant ,
étoient poussez jusques à Gergeau ,
faire des courses jusqu'aux portes de
Rouen.

Le Roi s'appliquoit aux moyens
qui pouvoient ramener à son par-
ti le Duc de Bourgogne , & il
lui suscita cette année un nouvel
ennemi. Federic V. Duc d'Autri-

DE CHARLES VII. LIV. III. 413
che, de Stirie, de Carintie, Com-
te de Hasbourg & de Tirol, en- 1430
voya demander au Roi en maria-
ge Madame Radegonde sa fille
aînée, pour le Prince Sigismond
son fils aîné. Le Roi la lui ac-
corda avec joye, & même en cas
que Sigismond vint à mourir, on
convint, que Federic, neveu du
Duc d'Autriche, épouferoit Mada-
me. Les fiançailles furent célébrées
à Inspruch, & le 10 Août il y eut
un Traité signé, par lequel le Duc
s'obligea de déclarer la guerre au
Duc de Bourgogne. Le Roi espé-
roit beaucoup de cette diversion;
mais Madame mourut sur la fin de
cette année, & le Traité n'eut point
d'exécution.

Les Anglois ne pouvoient se con-
soler de tant de pertes. Ils en ti- 1431
rerent la plus basse & la plus in-
digne vengeance que l'on puisse
imaginer, & elle les couvrit d'u-
ne plus grande honte, que n'étoit
celle d'avoir perdu en un an une
si grande partie de leurs conquêtes.
La Pucelle étoit leur prisonniere.

— Les loix de la guerre la mettoient
1431. à rançon ; mais ils haïissoient mortellement cette Héroïne. Ils frémissaient que le bras d'une fille les eût tant de fois vaincus , & ils lui imputoient toutes leurs pertes. Ils crurent donc que l'honneur de leur Nation demandoit sa mort , & ils mirent tout en usage pour lui en procurer une infame. Elle étoit prisonnière à Rouen , où tous les Juges étoient leurs esclaves. Ils commandèrent qu'on lui fit son procez. Epinet Promoteur, se déclara partie contre elle, & l'accusa devant Pierre Cauchon, Evêque de Beauvais , Oeconome de l'Eglise de Rouen , & Jean Grave-rant , Inquisiteur de la Foi. Ils lui imputerent quatre crimes également odieux. Le premier , de Sor-tilege , soutenant qu'elle avoit fait pacte avec le Diable pour se rendre considérable dans le monde , & que les révélations dont elle se van-toit en étoient une preuve ; le second , de Séduction , qu'elle avoit trompé les Peuples & les

avoit émûs contre les Anglois ; le troisiéme , d'Hérésie , qu'elle avoit souffert qu'on l'honorât comme une Sainte ; le quatriéme , de Libertinage , qu'elle avoit porté l'habit d'homme , pris les armes contre la pudeur de son sexe , & trempé ses mains dans le sang humain. 1431.

Deux de ces Chefs étoient manifestement faux , & les deux autres faisoient toute la gloire de la Pucelle. Aussi ne se troubla-t'elle point dans cette occasion périlleuse. Elle demanda un Avocat , & après qu'on lui en eut refusé un , sur ce que ses crimes étoient de lèze-Majesté Divine , elle se disposa à se défendre elle-même. On fit une information dans laquelle on ne prouva rien autre chose , sinon qu'elle avoit pris l'habit d'homme , porté les armes , & été considérée de tous les gens de guerre. On avoit mis avec elle dans la prison un fameux Praticien , nommé Loifeleur. Ils l'avoient chargé de s'insinuer dans son esprit & de lui suggérer des réponses captieuses &

criminelles. Il le fit en effet ; mais la douceur & le bon sens de la Pucelle, l'empêcherent de suivre son avis.

Elle subit l'interrogatoire peu de jours après, & l'on ne sçait si l'on doit plus admirer ses réponses, que détester la malice de ses Juges. Ils n'oublierent rien pour l'engager à des réponses qui la chargeassent de crime, & elle parut animée de l'esprit de Dieu dans celles qu'elle leur fit. Ils lui demanderent si elle étoit en grace. Elle répondit modestement que Dieu seul en étoit instruit, qu'il y auroit de la présomption à elle à s'en flatter ; qu'au reste si elle y étoit, elle supplioit le Seigneur de l'y conserver, comme elle s'adressoit à lui avec humilité pour le conjurer de l'y mettre si elle n'avoit pas le bonheur d'y être. Ils lui demanderent si Dieu haïssoit les Anglois, & elle répondit qu'elle l'ignoroit absolument ; qu'elle croyoit seulement qu'il n'approuvoit pas l'usurpation qu'ils vouloient faire de la France ;

mais que dans peu ils en feroient chaffez. Ils l'interrogerent sur les révélations. Elle avoïa qu'elle en avoit eu , que Dieu s'étoit servi de ces voyes pour l'exciter à prendre les armes ; mais qu'elle n'étoit point obligée de les rapporter , parce que c'étoit des faveurs que Dieu lui avoit faites , qu'elle ne devoit pas publier , & dont elle se reconnoïsoit entierement indigne.

Elle se défendoit avec encore plus de force sur le reste de l'accufation. Elle rejetta le crime d'hérésie en le détestant , & en faisant une confession de Foi que les Conciles n'euffent pas rejetée , tant elle étoit orthodoxe , mêlée de piété & d'humilité. Elle nia d'avoir séduit les Peuples , affura que leurs acclamations lui avoient fait de la peine , & qu'elle avoit voulu les fuir. Enfin elle avoïa qu'elle avoit porté l'habit d'homme , pris les armes , & combattu les Anglois ; mais elle leur prouva clairement , que ce n'étoit point un crime , que

1431. l'intention de son changement d'habit avoit été droite ; que la seule nécessité & la commodité l'avoient obligée de le prendre : qu'elle n'en avoit pas abusé , puisqu'elle avoit toujours été accompagnée de quelques femmes ou de ses plus proches parens. E le finit en leur remontrant que si elle avoit porté les armes & répandu le sang humain , ç'avoit été dans une juste guerre , pour la défense de sa patrie , & par l'ordre de son Roi.

Ces Juges injustes demeuroient muets , étonnez par la sagesse de ces réponses ; mais enfin il falloit qu'ils prononçassent , & ils le firent honteusement. Ils la déchargèrent à la vérité des crimes de fortilége , & d'hérésie ; mais ils déclarèrent les révélations illusoires & diaboliques. Ils lui ordonnerent de quitter l'habit d'homme , & pour l'avoir porté , ils la condamnerent à faire abjuration , à tenir prison perpétuelle & à jeûner au pain & à l'eau le reste de ses jours , ce qu'ils appellerent le

pain de douleur. Cette injuste Sentence fut executée.

Mais la Pucelle vivoit. Elle étoit un témoignage évident de la honte des Anglois , & ils croyoient ne la pouvoir reparer que dans son sang. Ainsi si nous en croyons quelques Auteurs , ils prirent le pretexte d'une maladie où elle tomba , pour lui ôter , pendant qu'elle étoit couchée , l'habit de femme qu'ils lui avoient donné , & pour en remettre un d'homme auprès d'elle , en sorte que lorsqu'elle fut guerie , elle fut obligée de vêtir le seul habit qu'on lui avoit laissé , & aussi-tôt ils entrèrent dans une espece de fureur. Ils crièrent que c'étoit une heretique obstinée & relapse , & ils la traduisirent une seconde fois devant ses Juges. Je sçai bien que d'autres Historiens ont écrit que c'étoit de son propre mouvement qu'elle avoit repris l'habit d'homme , s'accusant même de foiblesse de l'avoit quitté ; mais le nombre en est plus petit que celui de ceux qui

— affurent que ce fut une malice des
 343. Anglois , & puisqu'ils lui avoient
 laissé dans sa prison un habit d'hom-
 me , il paroît bien que ce fût un
 piège qu'on lui dressa.

Quoi qu'il en soit , ce fut sur ce
 frivole & ridicule prétexte , que par
 une Sentence où présida Henri, Car-
 dinal de Sainte Eusebe , Anglois ,
 les Evêques de Warvic, de Terouïa-
 ne , & de Noyon , ils la déclarerent
 hérétique relapse , & la livrerent au
 bras séculier , qui la condamna au
 feu.

Le Duc & la Duchesse de Bet-
 fort étoient alors à Rouen , & il y
 a bien de l'apparence qu'ils exci-
 terent les Juges à ordonner ce sup-
 plice. Le Roi d'Angleterre en avoit
 écrit pressamment à ces derniers , &
 on avoit eu la précaution de la faire
 déclarer hérétique & forcier par
 l'Université de Paris ; restes hon-
 teux de cette ancienne & glorieuse
 Université , & malheureux esclaves
 d'un Roi illégitime.

On prétend que la Duchesse de
 Betfort la fit visiter pour sçavoir

si elle étoit véritablement vierge. Les femmes qui la visiterent furent forcées par la vérité, de lui rendre ce témoignage glorieux ; mais on reproche au Duc de Betfort de s'être caché dans un lieu, d'où il voyoit faire la visite, & que dans le tems qu'il faisoit condamner au feu cette Héroïne, il brûloit d'une curiosité criminelle, qu'il satisfit par cette vûe. Cette conduite à mis une tache à sa gloire, qu'il avoit jusques-là conservée assez entiere.

On dressa dans le vieux Marché un bucher & un échafaut. Le bruit de ce supplice attira dans Rouen une infinité de spectateurs. On n'avoit point encore vû tant d'actions glorieuses payées d'une pareille récompense, & ceux de ces peuples qui conservoient encore un reste d'affection pour leur patrie & pour leur Roi naturel, frémissotent de l'idée seule de cette injustice. Le Promoteur Epinet, effrayé des suites d'un procez qu'il n'avoit pas prévûes, fut accablé

de défefpoir d'y avoir contribué.
 1431. Il en répandit un torrent de larmes, & fe présenta aux portes de la prifon, demandant à voir la Pucelle dont il vouloit obtenir fon pardon; mais on le traita d'infensé & de fanatique: on le repouffa avec ignominie, & l'infortuné chaffé de Rouen mourut dans une chaumiere, accablé de douleur & de repentir.

Le 30 Mai, veille de la Fête de Dieu, fut marqué pour cette exécution. Les ennemis mêmes de la Pucelle en étoient épouvantez. Elle feule l'envisagea avec des yeux indifférens. Elle fortit de la prifon le vifage ferein & l'air affuré. Plus on eut pour elle de dureté, plus elle témoigna de conftance. Elle marchoit dans les rues comme fi elle eût été au triomphe. Le nom de Jesus fortoit fouvent de fa bouche. Elle n'étoit fenfible qu'aux feuls mouvemens de piété. Elle monta fur l'échaffaut, & elle n'avoit pas paru plus illufre le jour qu'elle chaffa les Anglois d'Orleans, ou

qu'elle les vainquit à Patay. Elle parla au peuple en peu de mots, avec un bon sens, une tranquillité & une modération admirable. Elle se plaignit de l'injustice des Anglois ; elle fit voir leur lâcheté dans la vengeance qu'ils prenoient d'une femme ; elle assura que Dieu tenoit le bras levé sur cette Nation, & que le moment approchoit, où non-seulement elle seroit chassée de la France ; mais encore où elle expieroit dans son propre pays par les plus sanglantes guerres civiles, tous les maux qu'elle avoit fait par son usurpation. Il sembla que son visage fût devenu plus éclatant. Elle monta sur le bucher, & se mit dans une posture modeste en y attendant la mort. On y mit le feu aussi-tôt, & Jeanne du Lis en fut la victime. Peut-être qu'il n'y en avoit jamais eu de plus pure. Les peuples enchantez de ses vertus, publierent qu'il étoit sorti des flâmes une Colombe, symbole de sa chasteté & de sa candeur.

Au reste, pour finir tout de suite

ce qui concerne la vie de cette
 431. Héroïne , qui ne peut être mis
 dans aucun autre lieu plus à pro-
 pos , on doit cette justice à sa mé-
 moire , que les Anglois aussi-bien
 que les François étoient également
 convaincus de son innocence. Les
 honnêtes gens d'entr'eux blâmoient
 extrêmement son supplice. On en-
 tendit dire à un Seigneur Anglois
 qu'il eût souhaité avoir une telle
 sœur. Un autre dit assez agréable-
 ment , que ç'eût été une Héroïne ,
 si elle eût été Angloise. La plus-
 part de ses Juges moururent subit-
 tement , ou malheureux , portant
 dès cette vie la peine de leur in-
 justice ; & encore que le Bourreau
 eût jetté ses cendres au vent , de
 peur que le peuple ne les recueil-
 lît comme celles d'une Sainte , on
 ne laissa pas de publier que son
 cœur s'étoit conservé entier au mi-
 lieu des flâmes. Même un Jaco-
 bin de Rouen , nommé Bauquier ,
 osa dans un Sermon public éle-
 ver sa vertu , sa pureté , & assurer
 qu'elle étoit bienheureuse. Il est
 vrai

vrai qu'il fut arrêté, & qu'on le força de se rétracter publiquement par une amende honorable; mais on ne doit avoir aucun égard à un désaveu, que la crainte de la mort l'obligea de faire. Les lettres calomnieuses que le Roi d'Angleterre écrivit sur la mort de la Pucelle à toutes les Puissances de l'Europe, furent inutiles pour la décréter. Le Roi en fut véritablement touché, & si sa puissance eût égalé ses desirs, il eût fait repentir les Anglois de leur lâcheté, puisqu'en 1454, lorsque la fortune eût changé en sa faveur, il donna ses premiers soins au rétablissement de la gloire de cette vaillante Guerrière. Il obligea ses parens à demander au Pape Calixte III. des Juges pour revoir son procez. Ce Pape nomma pour Commissaires, Jean, Archevêque de Rouen, les Evêques de Paris & de Coutances, & Jean Brehal, Inquisiteur de la Foi. On fit une enquête qui ne pouvoit être plus juridique, puisqu'on y entendit cent douze

1431. témoins oculaires, trente-deux de Vaucouleurs sur la naissance & la conduite de la Pucelle, trente-deux d'Orleans sur ses actions & sa piété, & un pareil nombre sur les formalitez de son procez, sa prison & sa mort.

Ce fut sur cette enquête qu'ils rendirent un jugement solennel, qui cassa & annulla la Sentence de Rouen, réhabilita la mémoire de Jeanne du Lis; ordonna que dans le lieu de sa mort, il y auroit une Croix dressée, monument de sa gloire & de son innocence. Cette Sentence est du 4 Juillet 1455, & elle ordonna encore, que le lendemain 5 Juillet, il y auroit un Sermon dans l'Eglise Cathédrale de Rouen, qui contiendrait le Panégyrique de la Pucelle. Tout cela fut exécuté ponctuellement, & les peuples coururent en foule entendre l'Eloge de cette Héroïne.

La postérité élève encore tous les jours les actions de la Pucelle. On remarqua dès ce tems-là combien son nom étoit précieux. Une

Jeune fille de Lorraine , adroite & guerriere , osa publier qu'elle étoit cette même Pucelle ; qu'elle avoit échappé des mains des Anglois , & qu'ils avoient brûlé une autre fille en sa place. Encore que ces discours fussent d'une fausseté grossiere , le peuple , adorateur de ce nom illustre , les écouta avidement , & contribua une somme d'argent pour le mariage de cette fille , qui en effet fut pourvûe avantageusement.

Ainsi mourut Jeanne d'Arc , dite du Lis , dont la mémoire est encore chere à la France. Sa vie dont tout le Royaume fut témoin , est une marque certaine que la plupart de ces événemens que leur antiquité rend suspects , peuvent ne manquer que de vraisemblance. Sa réputation avoit parcouru toute l'Europe en si peu de tems , que chacun croyoit qu'elle fût née pour réparer toutes les injustices , & l'on voit encore une Requête de Bonne de Milan , fille de Barnabé Viscomti , qui lui demandoit rai-

1431. son de la succession de son pere, que Galeas son oncle avoit usurpée.

La guerre traînoit entre les deux Couronnes, & ne se faisoit plus avec des Armées en corps & régulièrement payées; mais par courtes & par surprises de villes. Les deux Rois étoient dans l'impuissance de la faire autrement. Henri ne tiroit presque rien des Provinces qu'il occupoit en France, & le Parlement d'Angleterre n'accordoit que de legers subsides. Charles ne pouvoit rien exiger de ses peuples avec bienséance, & il en avoit été secouru dans ses besoins, de la plus généreuse maniere du monde.

Le succès de la guerre dépendoit donc de l'adresse & du bonheur des Chefs. Ces deux qualitez éclatoient dans le Bâtard d'Orleans. Encore que le Roi lui eût donné la Terre de Vaubonois dès l'année 1420, & depuis la levée du Siège d'Orleans, les Comtez de Gien & de Longueville, il portoit toujours ce nom de Bâtard, & il l'a-

voit rendu infiniment glorieux. Il fit cette année une entreprise sur Chartres qui fut conduite avec un bonheur surprenant. Gaucourt & d'Illiers étoient de moitié avec le Bâtard. Il avoit gagné au Roi trois personnes dans Chartres, & ce petit nombre lui suffit pour conquérir une ville aussi importante. Le premier étoit un Moine, dont l'éloquence charmoit tous les peuples. Le second étoit le Portier d'une des portes de Chartres : & le troisième un Chartier qui alloit souvent querir du vin pour la Ville. Ce dernier avoit un frere dans le parti du Roi, qui l'y attira. On choisit le 20 Avril, qui étoit un jour de Fête, que le Moine devoit prêcher à Nôtre-Dame, & qu'il avoit promis à ses Auditeurs de traiter un sujet extrêmement délicat. La nuit qui précéda ce jour, d'Illiers vint se camper dans une cave abandonnée, qui étoit assez proche d'une porte de Chartres. Il n'avoit que cent hommes avec lui ; mais le Bâtard d'Orleans

1431. & Gaucourt étoient à une lieuë de-là avec trois mille hommes. Sur les huit heures du matin que toute la Ville avoit couru au Sermon, le Chartier se présenta pour entrer dans Chartres, avec du vin dont sa charrette étoit chargée. On baissa le Pont-Levis, & le Chartier ne fut pas plutôt dessus, qu'une roue de sa charrette se rompit. Presque dans le même moment, d'Illiers accourt avec sa troupe, tuë quelques Anglois, se rend maître de la porte, & y ayant laissé quelques-uns des siens, il perce avec les autres jusqu'au cœur de la ville. Au premier bruit qu'on entendit, l'Evêque Jean de Foligni, passionné Anglois, & le Bailli, sortent extraordinairement animez. Ils excitent le peuple à prendre les armes. Dans ce moment, le Bâtard d'Orleans entre dans la Ville, & y répand ses gens de guerre. Le peuple les voit sans beaucoup d'émotion. Quelques Soldats résistent & sont tuez. La garnison fuit en diligence. L'Evêque est tué les ar-

més à la main sur les dégrez de l'Eglise. Le Bailli eut le même 1431.
 sort, & en une heure cette grande Ville fut réduite à l'obéissance du Roi.

La surprise de Montargis récompensa en quelque maniere les Anglois de cette perte. Villars en étoit Gouverneur. Surienne, Espagnol au service des Anglois, entretenoit intelligence avec une fille de cette ville dont il étoit amoureux. Elle-même étoit aimée d'un Barbier qui avoit une maison sur les fossez. Surienne promet à cette fille de l'épouser, & par son moyen il gagne le Barbier, à qui on assure six mille francs, pourvu qu'il donne entrée aux Anglois par sa maison. L'entreprise eut tout le succès dont Surienne s'étoit flatté. Montargis fut pris, & le Barbier & son amante chassés avec de piquantes railleries.

La guerre de Lorraine sembloit plus décisive pour la France que ces petits exploits, parce qu'elle espéroit en tirer un secours consi-

— déorable. René d'Anjou étoit le se-
1431. cond frere de la Reine. Il n'avoit
eu en partage que le Comté de
Guise. La fortune prit plaisir à l'é-
lever successivement. Louis, Car-
dinal, Duc de Bar & Marquis de
Pont à-Mousson, se trouva le der-
nier de sa Maison, & sa succes-
sion regardoit les enfans d'Ioland
de Bar sa sœur, qui avoit épousé
Jean, Roi d'Arragon. Elle en avoit
eu plusieurs; mais le Cardinal Duc
choisit parmi eux Joland d'Arra-
gon, qui avoit épousé Louis II. Roi
de Sicile, & encore parmi tous
les enfans de cette Reine, René,
Comte de Guise. Il lui fit dona-
tion entre-vifs de la Duché de Bar
& du Marquisat de Pont-à Mouf-
son. Il fit plus. Il avoit beaucoup
de crédit à la Cour de Charles,
Duc de Lorraine. Ce Prince de
son mariage avec Marguerite de
Baviere n'avoit eu que trois filles.
Les deux aînées s'étoient mariées;
mais Isabelle la troisiéme n'en étoit
pas moins héritiere de la Duché
de Lorraine; parce qu'elles avoient
renoncé

renoncé à la succession de leur pere. —
 Le Cardinal Duc remontra au Duc 1431.
 de Lorraine que l'occasion étoit ve-
 nue de réunir la Lorraine & le Bar-
 rois, & qu'il ne pouvoit mieux faire
 que de donner sa fille au jeune
 René, Prince d'une merveilleuse
 espérance. Le Duc de Lorraine
 crut le Cardinal, & le Comte de
 Guise en 1420. épousa Isabelle de
 Lorraine, & devint tout-d'un-coup
 Duc de Bar, Marquis de Pont-à-
 Mousson, & héritier présomptif de
 la Lorraine.

Le Cardinal de Bar survécut peu
 à ses bienfaits, & le Duc de Lor-
 raine mourut en 1430. Le Duc de
 Bar prit aussi-tôt le nom de Duc
 de Lorraine, & s'empara des prin-
 cipales Places; mais il trouva un
 obstacle à recueillir la succession
 de son beaupere, qu'il n'avoit pas
 prévu. Le feu Duc de Lorraine
 avoit eu pour frere Federic, Comte
 de Vaudemont. Ce Comte étoit
 mort avant le Duc; mais il avoit
 laissé pour fils Antoine, jeune Prin-
 ce hardi & vaillant. Il prit les armes

— contre le nouveau Duc, & soutint que la Lorraine lui appartenoit, comme étant un Fief masculin. Avant que d'en venir aux armes, les deux prétendans remirent la décision de leurs droits au Concile de Bâle, qui étoit pour lors assemblé. Il prononça en faveur de René; mais Vaudemont ne s'en tint pas à son jugement, & fut excité à continuer la guerre par le Duc de Bourgogne. Ce Prince prévoyoit que le Roi retireroit de grands secours de la Lorraine, si elle demouroit à son beaufrere, & que de-là il pourroit choisir quelle Province de ses Etats il lui plairoit ravager. Le Roi de son côté secourut le Duc René. Ainsi la guerre de Lorraine devint la cause du Roi & du Duc de Bourgogne.

Le Roi envoya Barbazan à son beaufrere, & le Duc de Bourgogne donna Toulangeon & une Armée à Vaudemont. En 1430. le Duc de Lorraine & Barbazan coururent la Picardie & la Champagne, prirent Chappe dans cette dernière,

désolèrent tout ce qui appartenoit au Duc de Bourgogne. Cette année ils assiégèrent Vaudemont, Capitale du Comté de ce nom, & le presserent vivement. Le Comte de Vaudemont courut au secours de sa ville avec son Armée. Le Duc de Lorraine leva le Siège brusquement, & alla offrir la Bataille à son ennemi à Bulegneville près Neuchâtel le 2. Juillet.

1437.

Elle fut longue & sanglante. Barbazan d'un côté & Toulangeon de l'autre, y mirent en usage tout ce que l'expérience leur avoit appris dans l'Art de la guerre. Le Duc de Lorraine & Vaudemont y firent des merveilles. Même le premier fut blessé au visage. Tant que Barbazan fut en état de combattre, la Bataille se foûtint; mais ayant été bletté mortellement, l'avantage passa du côté de Vaudemont, & il fut si complet, qu'il ne lui laissa rien à desirer. Le Duc fut fait prisonnier avec Barbazan & l'Evêque de Mets. Douze cens François furent tuez. Une partie de la

— Lorraine fut le prix de cette victoire. On conduisit le Duc à Dijon, où le Duc de Bourgogne le reçût avec beaucoup d'honneur ; mais où il le fit garder fort soigneusement. Barbazan mourut six mois après de ses blessures, & le Roi fit rendre à sa mémoire tous les honneurs dûs à la plus éminente vertu.

Cette Bataille apporta un grand préjudice aux affaires de Charles dans les Provinces voisines. Le Connétable étoit passé en Picardie, où il avoit pris Ham, & fait encore d'autres progrez ; mais les approches de Toulangeon le firent retirer. Cependant Ham demeura au Roi.

La Guerre de Bretagne suivit celle de Lorraine, & servit à faire connoître au Roi, la puissance du Duc d'Alençon. Ce Prince étoit fils de Marie de Bretagne, sœur du Duc de Bretagne, & il étoit encore dû à cette Princesse une partie de sa dot. Il l'avoit souvent demandée au Duc, & dans des oc-

casions pressantes , puisque ç'avoit
 été pour payer sa rançon aux An-
 glois. Le Duc de Bretagne avoit
 toujours différé de le satisfaire , &
 Alençon fatigué de ses délais , rom-
 pit enfin avec lui , & eut l'auda-
 ce d'enlever Malestroit , Chance-
 lier de Bretagne , & de déclarer
 la guerre au Duc. Le Duc ven-
 gea promptement cet outrage. Il
 assiégea Alençon dans son Châ-
 teau de Poüençey en Anjou , mais
 on doute fort que le Duc de Bre-
 tagne fût sorti à son honneur de
 ce Siège : car dans l'ignorance où
 l'on étoit pour lors des Fortifica-
 tions , Poüençey pouvoit se défen-
 dre un an. Alençon y étoit avec la
 Duchesse sa mere & la Duchesse sa
 femme. Ses amis même levoient
 des Troupes pour le secourir , &
 le Duc de Bretagne ne pouvoit pas
 faire rester long-tems son Armée
 devant cette Place. Le Connétable
 revenoit de Picardie. Il étoit ami
 commun des deux Ducs , frere
 de l'un , & oncle de l'autre. Il se
 mêla de les accommoder & y réus-

1431. — fit. Il obligea le Duc d'Alençon à rendre le Chancelier, & le Duc de Bretagne à payer au Duc d'Alençon ce qui lui étoit dû.

Mais le Roi regarda d'un autre œil l'action du Duc d'Alençon. Il lui sembla qu'il n'avoit pas dû attaquer le Duc de Bretagne sans sa participation, & la puissance du premier lui parut trop grande. En effet, sa Cour étoit plus superbe que celle du Roi. Il entretenoit un équipage de chasse, où il avoit mis des chevaux d'un prix infini. Il les faisoit venir d'Espagne & d'Affrique. Sa Musique étoit composée des plus excellens Musiciens, & il les attiroit auprès de lui par les pensions qu'il leur donnoit. Une foule de Seigneurs & de Dames grossissoient sa Cour, dont le plus bel ornement étoit le Duc & la Duchesse sa femme. Il étoit parfaitement bien fait. Pour elle, c'étoit Jeanne d'Orleans, fille du Duc Charles d'Orleans, & d'Isabelle, veuve de Richard, Roi d'Angleterre. Sa beauté surpassoit celle

de toutes les Princesses de son tems, & elle étoit connue en France, sous le nom de l'excellente. Le Roi devint donc jaloux du Duc d'Alençon. Il n'eut plus pour lui cette confiance qu'il lui avoit témoignée dans les premières années de son règne, & il donna au Comte de Vendôme la Lieutenance Générale de ses Armées, qu'il avoit accoutumé de donner au Duc d'Alençon. De-là se forma la haine secrète qui survint entre le Roi & le Duc d'Alençon, laquelle fut l'origine de la plûpart des troubles de ce règne.

Les entreprises continuoient de part & d'autre; Loré courut aux portes de Caën le jour de la foire de cette Ville. Il y enleva deux mille personnes, & un nombre prodigieux de butin. Il se retira à Sil-lay au Maine, où le Comte d'Aron-delle l'assiégea presque aussitôt; mais le Duc d'Alençon courut au secours avec toutes les Troupes qui avoient défendu Pouëncey, & fit lever le Siège.

1431. Saintrailles & Gaucourt ravageoient la Normandie avec huit cens hommes. Le Comte de Warvic les atteignit auprès de Gournay, les attaqua brusquement, les rompit, & fit les Chefs prisonniers. En même tems un autre parti de François enleva aux Anglois Villeneuve-le Roi, auprès de Sens.

Le Pape Eugene avoit envoyé en France le Cardinal de Sainte Croix pour Légat, & ce Prélat avoit engagé les deux Rois, & le Duc de Bourgogne à faire partir des Députez pour Auxerre, afin d'examiner si l'on pourroit trouver quelque voye d'accommodement. Les Députez du Roi furent, le Seigneur d'Harcourt; Cambray, Premier Président, & Inder Doyen de Paris. Ceux du Roi d'Angleterre étoient l'Evêque de Paris, le Prévôt de Paris, l'Abbé de Fécamp & le Seigneur de Roüelle. Enfin le Duc de Bourgogne envoya son Chancelier, & Gui de Bar; mais on n'entra pas même en matiere. Les Députez du Roi voulurent d'abord

être reconnus pour Ambassadeurs du Roi de France. Les Anglois s'y opposerent directement, & offrirent de décider cette question dans une Bataille, si bien qu'on se sépara le cœur aigri, & le Légat eut bien de la peine à obtenir des uns & des autres qu'on se rassembleroit l'année suivante le 31. Mars; mais comme on n'avoit point indiqué de Ville, les soins du Légat furent inutiles.

Cependant depuis la levée du Siège d'Orleans, le Duc de Bedford remarquoit que les affaires du Roi son Neveu diminuoient insensiblement. Il crut qu'en le faisant venir à Paris, sa présence pourroit raffermir le courage de la plûpart des François, que la fortune de Charles avoit ébranlez. Il étoit pour lors âgé de dix ans, & la douceur de ses mœurs le rendoit aimable à ses peuples. Il arriva à Calais sur la fin de l'année 1430. & descendit à Rouen vers le milieu de cette année. On crut qu'il faisoit que son entrée en France fût

—
1431. pompeuse & célèbre, afin qu'elle fût du bruit dans le Royaume, & que les peuples en l'apprenant sçussent qu'il étoit leur Roi. On ordonna donc aux Parisiens, de se préparer à recevoir Henri, & rien ne fut oublié de ce qui pouvoit contribuer à rendre magnifique l'entrée de ce Roi & son Sacre, qui devoit se faire ensuite. Le jeune Monarque se rendit à Saint Denis, où la Reine sa mere, & la Reine Isabelle, veuve de Charles VI. se trouverent aussi. Le Duc de Bourgogne, le Comte de Nevers, le Comte de Ligny, le Comte de Saint Paul & le Maréchal de Lilladam furent les seuls Seigneurs François considérables qui s'y rencontrerent. De la part des Anglois, le Cardinal de Vincerstre, grand Oncle du Roi, le Duc de Bedford, Régent, le Duc d'Yorc, Prince du Sang Royal d'Angleterre, les Comtes de Warwick, de Suffolc, de Salisberi, de Talbot, d'Arrondell, & plusieurs autres Mylords y assisterent. On marcha dans un ordre admirable jus-

qu'au Moulin-à-Vent de la Porte Saint Denis, où le Parlement vint au devant du Roi Henri. Après un compliment assez succinct que le Premier Président lui fit au nom de ce Corps, il se plaignit de ce qu'il n'étoit point payé de ses gages; mais on ne se piqua pas de lui faire une réponse favorable, enforte que le Parlement s'étant assemblé le lendemain pour enregistrer l'entrée du Roi Henri, on écrivit sur le Registre. *La Co r n'a point fait enregistrer l'entrée du Roi Henri dans Paris, faute de Parchemin.*

Toutes les rues étoient remplies de spectacles & d'ornemens pour honorer la cérémonie, mais le cœur du peuple ne sentoit rien pour ce Roi. Il alla descendre à Nôtre-Dame, où il se fit sacrer deux jours après, 17. de Novembre. Le Cardinal de Vincestre le sacra avec de l'huile bénite, & fit toute la cérémonie; ce qui mécontenta extrêmement l'Evêque de Paris, qui croyoit être en droit de la faire; puisqu'on avoit choisi sa Cathédra-

1432.

le. Le jeune Roi donna à Betfort les Comtez d'Anjou & du Maine, & confirma au Duc de Bourgogne le don des Comtez de Champagne & de Brie. Il se fit ensuite un tournoi devant le Louvre, dont le Comte d'Arrondell emporta le prix.

Mais cette action d'éclat n'eut pas les suites, dont les Anglois s'étoient flattez. La foiblesse de leur Roi, & les divisions des Ducs de Glocestre & de Betfort, laissoient insensiblement périr leurs affaires. Elles eussent tombé encore plutôt, s'ils avoient eu en tête un ennemi vigilant; mais Charles aimoit le plaisir, dans un excez qu'on lui peut, ce me semble, reprocher avec justice. Il se fioit à la fidélité, au bonheur & à la valeur des Chefs, & pour lui, il ne pouvoit être sans attache. Son cœur étoit tout entier à la belle Sorel, & son esprit étoit gouverné absolument par la Trémoüille. Les promenades, l'entretien de ses jardins délicieux, & tous les plaisirs d'une vie douce &

DE CHARLES VII. LIV. III. 445
tranquille, étoient ses plus importantes occupations. Les affaires de son Etat ne lui sembloient qu'un accessoire. 1432.

L'autorité de la Trémoüille augmentoit le nombre des censeurs de la conduite du Roi, parce que son poste étoit envié de tout le monde, & qu'il ne s'y gouvernoit pas avec assez de prudence. On fit souvent des partis inutiles pour l'en chasser, & l'on tâcha en vain d'en mettre la Reine. Cette Princesse ne se démentoit point. Elle étoit le modèle de la plus parfaite vertu. L'exemple du Roi ne dominoit pas à la Cour. La modestie, la pureté & la piété de la Reine en avoient banni le luxe, l'incontinence & le scandale. Elle ne se plaignoit jamais de la conduite du Roi. On la voyoit au Conseil opiner avec un bon sens au-dessus de son sexe, & le Roi, qui au défaut de son cœur partageoit avec elle sa puissance & son revenu, avoit le plaisir de voir qu'elle n'abusoit jamais de l'une, & qu'elle distri-

1432.

buoit une partie de l'autre aux
pauvres & aux gens de guerre. On
croyoit que tant de sagesse rame-
neroit enfin le Roi à une Princef-
se, d'ailleurs parfaitement belle ;
mais elle eut la douleur de n'y pou-
voir jamais réussir. Il eut toute
sa vie pour elle la dernière froi-
deur, sans qu'elle manquât un mo-
ment à la tendresse qu'elle lui de-
voit. Elle parloit même du Roi
avec le plus profond respect, &
elle sçut très-mauvais gré à ceux
qui blâmoient en sa présence la
conduite de ce Prince. C'est mon
Roi & mon Seigneur, disoit-elle,
il peut tout sur moi, & je n'ai au-
cun droit d'examiner ses actions.
Aussi n'éclata-t'elle jamais en plain-
tes & en reproches, & sa vertu alla
jusqu'à aimer les enfans naturels du
Roi, & à donner ses soins à leur
élévation. Cet excez de bonté plût
infiniment au Roi, & il conserva
toujours pour la Reine, les égards
qu'un honnête homme doit obser-
ver avec une femme d'un mérite si
relevé.

Les Favoris qui porterent leur pouvoir jusque sur le Roi , ne l'entendirent jamais à la Reine , & elle ne se mêla point aussi de toutes ces intrigues de Cour. Il y avoit long-tems que la Trémoüille étoit en faveur , & le Connétable qu'il tenoit toujours éloigné de la Cour , frémissoit de son ingratitude. Le Roi qui n'étoit pas si constant dans ses amitez que dans ses amours , ne le voyoit plus avec les mêmes yeux , & même il s'ennuyoit quelquefois du joug qu'il s'étoit lui-même imposé. On le reconnut à la Cour , & il se fit une puissante ligue contre lui. Le Connétable en étoit le Chef , & il y fit entrer Charles d'Anjou , le dernier des freres de la Reine. Comme le Connétable sçavoit qu'il falloit un Favori au Roi ; il avoit proposé à ce Prince de le devenir. Charles d'Anjou écouta avec joye cette proposition. C'étoit un jeune Prince bienfait , qui avoit de l'esprit & de l'agrément. Il avoit suivi le Roi de Sicile son frere aux guer-

— res d'Italie. Il y avoit même épouſé
 1432. Cambella Ruffa, Duchefſe de Seſſe
 au Royaume de Naples ; mais en
 étant demeuré veuf, l'amour de la
 Patrie l'avoit ramené en France.
 Le Connétable eſpéra qu'il feroit
 moins ingrat que la Trémoüille ;
 & au pis aller, qu'il lui feroit plus
 ſupportable, de voir le Roi, gou-
 verné par un Prince, ſon beau-
 frere, qui ne lui inſpireroit que
 de nobles ſentimens, que de le
 voir ſous la férule d'un Seigneur
 beaucoup au-deſſous du Connéta-
 ble. Ce Prince ſ'imaginoit encore
 que Charles d'Anjou engageroit la
 Reine dans ſon parti ; mais elle
 refuſa d'y entrer. Elle affura ſeule-
 ment ſon frere, qu'elle n'oublieroit
 rien, pour l'inſinuer dans l'eſprit du
 Roi.

Le Connétable confia la condui-
 te de cette entrepriſe à du Beuil
 ſon neveu, jeune Seigneur, fier,
 hardi & vaillant, qui d'ailleurs
 ayant épouſé la tante de la Tré-
 moüille, étoit brouillé avec lui
 pour quelque intérêt domeſtique.

L'occafion

L'occasion d'éclater contre le Favori se montra bien-tôt. Il avoit eu querelle avec le Vicomte de Toüars. Il le fit de hauteur arrêter prisonnier, & conduire à Châtillon sur Indre. Toüars étoit intime ami de du Beuil. Coitivi se joignit avec ce dernier, & ayant sçu que la Trémouille étoit à Chinon, ils y coururent avec deux cens hommes déterminez. Festard, Lieutenant du Gouverneur, leur ouvrit une porte, encore que le Roi fût lui-même dans Chinon, & ils coururent au logis de la Trémouille. Il fut surpris dans son lit, & ayant voulu se défendre, il reçût un coup d'épée dans le ventre. Cependant il ne fut pas dangereux. On l'enleva à Montresor, & on lui fit entendre qu'il n'en sortiroit point qu'en satisfaisant ceux qui se plaignoient de lui, & en promettant de ne retourner jamais auprès du Roi.

Ce Prince fut plus choqué de ce qu'il y avoit d'insolent dans cette entreprise, que de la prison de la

Trémoüille. Il s'emporta d'abord,
1432. & jura de le venger, mais il reconnut bien-tôt que tous les grands trempoient dans cette conjuration. Du Beuil eut la hardiesse de lui dire que c'étoit lui qui avoit arrêté la Trémoüille, que ce Favori étoit un Tyran, qui abusoit de la bonté de Sa Majesté, & qu'il seroit avoué par tous les Princes de son Sang. Le Roi qui se retouvenoit de l'extrémité où il s'étoit vû, lorsqu'en voulant conserver Louvet tous les Seigneurs s'étoient soulevez, craignit une semblable révolution, & comme il n'aimoit plus la Trémoüille, il ne s'y voulut pas exposer pour lui. D'ailleurs, Charles d'Anjou entreprit de le consoler de l'absence du Favori. Ce Prince plût au Roi. La Reine contribua à le lui faire estimer; en un mot, Charles oublia la Trémoüille. Charles d'Anjou devint lui-même Favori, & dans les Etats qui furent assemblez cette année à Tours, le Roi eut la foiblesse d'avouer, que l'action de du Beuil avoit été faite

par son ordre , & pour son service. Ainsi la Trémoüille n'obtint sa liberté , qu'en subissant toutes les Loix qu'on lui voulut imposer. Il rendit le Vicomte de Toüars , & paya six mille écus de rançon. Le Connétable goûta le plaisir de se venger. Il revint aussi-tôt à la Cour , où Charles d'Anjou lui procura un accueil du Roi extrêmement favorable.

1432.

Le Duc de Betfort fit repasser le Roi Henri à Rouen. Il alla ensuite se mettre à la tête de l'Armée Angloise pour assiéger Lagny. Cette Place , presque aux portes de Paris , incommodoit beaucoup les Anglois. Elle avoit été surprise par Foucaut sur la fin de 1431. & dès cette année les Anglois l'avoient assiégée inutilement. Au commencement de celle-ci , Liladam , Arrondell , le jeune Warvic & le Bâtard de Saint Paul l'avoient attaquée , après avoir pris Gournay , suivis de deux ou trois mille hommes. Ils avoient d'abord emporté d'emblée le Pont & le Boulevart ; mais Foucaut ne

— s'en étoit point étonné. Il avoit sou-
1432. tenu deux assauts consécutifs , &
dans une furieuse sortie qu'il avoit
fait , il leur avoit pris cinq éten-
dards , entr'autres ceux du Maré-
chal de Liladam & du Bâtard de
Saint Paul , si bien que les Anglois
avoient levé honteusement ce Siège.
Betfort se flatta d'être plus heureux
qu'eux , outre qu'il avoit beaucoup
plus de Troupes. Il venoit de courir
le Gastinois , où il avoit pris Milli.
Il investit Lagni avec six mille hom-
mes , & il pressa vivement la Place ;
mais comme elle étoit sur le point
de se rendre , le Bâtard d'Orleans ,
fatal aux Anglois , vint avec trois
à quatre mille hommes attaquer le
quartier du Duc le 10. Août. Il le
força , fit entrer un convoi de vi-
vres & de Soldats dans Lagni , & se
retira avec cet avantage. Le lende-
main il passa la Marne. Betfort crai-
gnit qu'il n'eût quelque dessein sur
Paris. Il leva brusquement le Siège ,
& s'y retira. Ainsi Lagni trois fois
assiégé , fut trois fois manqué par les
Anglois.

Comme les deux Rois n'avoient point d'Armée en corps , on ne faisoit la guerre que parce qu'on n'étoit point en paix. Deux ou trois garnisons se joignoient ensemble pour aller surprendre une ville , & pendant ce tems-là , la leur étoit peut être surprise. Graville & Guitri assiègerent Montargis , & le prirent en trois jours ; mais ils ne purent forcer le Château , & leur conquête leur devint inutile. Ils abattirent les murailles , & l'abandonnerent. Ainsi les Anglois y rentrerent , & tâcherent à mettre la Place en défense. Commerci, Seigneur de Lorraine , du parti du Comte de Vaudemont , prit Ligni en Barrois , sur Jean de Luxembourg , qui en étoit Comte. Douze cens Anglois investirent Louviers en Normandie , & s'y étant obstinez trois mois , ils forcerent la Hire de le rendre. Les moindres bicoques étoient fortifiées. Celerin en Anjou , dont le nom même ne s'est pas conservé , fut assiégée deux fois par Arondell , qui le prit après trois mois de Sié-

— ge, Saint Aubin qui en étoit Gouverneur ayant été tué.

1432.

La ville d'Orange conquise en 1430. se souleva, & sa révolte ramena au parti du Roi le Prince d'Orange. Il sçut qu'on se dispofoit à la reprendre, & il offrit à Sa Majesté de se déclarer pour elle, si elle vouloit le recevoir en grace. Le Traité fut signé le 22. Juin. On lui rendit toutes les terres qui avoient été confifquées fur lui. Il s'obligea de servir le Roi avec un certain nombre de Soldats, & il vint rendre hommage à ce Prince de la Baronnie de Theis en Dauphiné, & des autres Terres qu'il possédoit, relevantes de la Couronne.

Fin du troisiéme Livre.





214 wa

